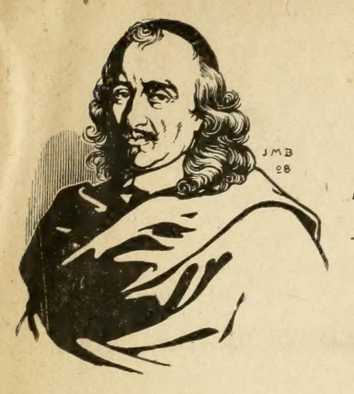


# CORNEILLE




# *Théâtre choisi*

ÉDITION CLASSIQUE

PAR

MARGIVAL

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

RUE CASSETTE, 15

1914



PROPRIÉTÉ DE

*J. de Gigord.*

# INTRODUCTION

**Vie de Corneille.** — Le théâtre de Corneille offre à chaque page de belles et nobles leçons : il en est à peine de plus salutaire que sa vie elle-même. Jamais écrivain d'un plus beau génie n'eut une existence plus simple et plus unie, plus admirablement laborieuse, et, on peut le dire, plus sincèrement chrétienne.

Pierre Corneille, né à Rouen, le 6 juin 1606, était d'une famille de robe; il fit ses études dans le collège des Jésuites de sa ville natale, où sa remarquable facilité pour les vers latins lui valut plus d'un succès scolaire. Après s'être appliqué au droit, il fut reçu avocat et acquit une charge d'avocat général à la *Table de marbre* du Palais. Ceux qui aiment à démêler dans l'œuvre des grands hommes les premières influences qu'ils ont subies, n'ont pas manqué d'attribuer à l'origine normande de Corneille la subtilité de ses raisonnements, à son éducation chez les Jésuites sa forte et généreuse conception de la liberté humaine, à sa profession d'avocat les plaidoyers et les termes juridiques de quelques-unes de ses pièces. Il faut ajouter qu'aucune ville de France ne pouvait alors mieux que Rouen éveiller une vocation dramatique et la favoriser : non seulement une académie locale, le Puy des Palinods, y encourageait le goût des vers, mais le théâtre y était des plus florissants. Montchrétien, le premier modèle de Corneille, y avait publié naguère ses tragédies, et les libraires de Paris, au dire de Corneille lui-même, ne voulaient publier que des pièces signées d'un poète normand.

En 1628, le comédien Mondory était de passage à Rouen avec sa troupe. Corneille lui remit, sans doute avec l'émo-

tion d'un débutant, le manuscrit de *Mélite*. Frappé de la nouveauté de cette pièce, Mondory l'emporta à Paris, et, l'année suivante, il la fit représenter sur le théâtre du Marais avec un brillant succès. A partir de cette date, l'histoire de Corneille se confond avec l'histoire de ses ouvrages. Disons seulement qu'il se maria en 1640, et que sur six enfants, il en perdit deux, dont l'un fut tué au siège de Gravelines, en 1674. Homme de famille, et de cœur infiniment tendre pour les affections domestiques, il n'eut pas trop, pour se consoler dans cette double épreuve, de sa religion profonde et de l'étroite amitié qui l'unissait à son frère. Les anecdotes qui montrent l'aîné, déjà illustre, recourant à l'obligeante facilité du jeune Thomas Corneille, et, dans le logis commun qui les abrita plus de vingt-cinq ans, levant une trappe pour réclamer quelque rime, toujours prestement lancée, ont pu être révoquées en doute : la profonde intimité qui unissait les deux frères n'en est pas moins certaine, et l'on sait de reste que ce n'est pas seulement dans son imagination que l'auteur de *Rodogune* et de *Nicomède* puisa tant de traits délicats et pénétrants dont il sut peindre l'amitié fraternelle.

Les reproches qu'ont adressés à Corneille les moins bienveillants de ses contemporains, peuvent se réduire à un seul grief, qui n'est pas même sans lui faire quelque honneur. Il avait le cœur trop simple pour ne pas manquer souvent d'adresse, et l'habileté lui manquait à ce point qu'il parut plus d'une fois avoir les défauts des vertus qui lui étaient le plus naturelles. N'est-ce pas, par exemple, une sorte de timidité maladroite qui perce sous les fanfaronnades en apparence si cavalières de *l'Excuse à Ariste*, au cours de la querelle du *Cid?* Et quand le poète vieillissant s'avisa, par une impuissance bien naturelle à comprendre un art si différent du sien, de critiquer le *Bajazet* de son jeune et brillant rival, ne montra-t-il pas plus d'ingénuité que de jalousie, et pouvait-il commettre plus lourde faute que de mettre de gaîté de cœur contre lui tant de dextérité et de malice, de savoir-faire et d'esprit? De même encore, en un temps où tous les gens de lettres vivaient de la libéralité des grands, comme il eût été aisé à un plus habile d'éviter le ridicule de telle épître louangeuse comme la trop fameuse dédicace de *Cinna* à Montauron! Et lorsque la fin de sa carrière était pour inspirer la plus profonde commiséra-

tion, qui ne voit qu'il y avait plus de maladresse que de cupidité à s'en aller redire à ses admirateurs qu'il était « saoûl de gloire et affamé d'argent? » S'il est vrai que les plus hautes qualités du cœur et de l'esprit doivent avoir leur rançon, on conviendra que ce n'est pas payer trop cher d'un peu de gaucherie tant de loyauté et de noblesse, et qui voudrait lui choisir quelque honorable défaut n'en trouverait pas, semble-t-il, qui messiérait moins à la grandeur d'une âme *cornélienne*.

La plupart de ceux qui ont tracé son portrait se sont plu à mettre en contraste la sublimité de son génie et la timidité un peu gauche de ses manières : « Celui qui ose tout penser pour un Grec ou un Romain, disait Saint-Évremond, devient un homme commun, lorsqu'il s'exprime pour lui-même. » — « Il avait l'air d'un marchand, ajoute Vigneul-Marville, et sa conversation était si pesante, qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. » On connaît d'autre part les piquantes antithèses de La Bruyère : « Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il prend un mot pour un autre... Laissez-le s'élever par la composition : il peint les Romains; ils sont plus grands et plus romains dans ses vers que dans leur histoire. » C'était insinuer, semble-t-il, que dans Corneille il y avait deux hommes, et que son caractère et son génie étaient profondément distincts et en quelque manière irréductibles.

Racine a vu plus profondément, lorsque, dans le discours de réception de Thomas Corneille à l'Académie, il a montré que l'homme et le poète ne faisaient qu'un, qu'à cette belle œuvre répondait une âme admirablement simple et bonne, et que l'auteur de *Polyeucte*, en définitive, n'était pas moins grand par son cœur que par son génie : « ..... Homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami, l'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères, l'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître et pour ainsi dire régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, et, pour me servir de ses propres termes, laissait ses lauriers à la porte de l'Académie. »

Si l'on ajoute que Corneille était profondément religieux, que les admirables vers de *Polyeucte* et de l'*Imitation de Jésus-Christ* jaillirent moins encore d'une poétique imagina-

tion que d'un cœur croyant, et que, dans les intervalles de ses compositions dramatiques, sa piété ingénue et tendre trouvait un charme profond à traduire les *Hymnes du Bréviaire* et l'*Office de la Vierge*, on aura les traits les plus caractéristiques de sa physionomie morale : cœur simple et doux, dont la candeur valait la magnanimité et qui, avec autant de bonhomie que de noblesse, joignait au culte des affections familiales l'accomplissement des plus humbles devoirs de sa foi.

On sait que Corneille vécut vers la fin dans un état précaire et voisin du dénûment, malgré les généreux efforts de Boileau et du P. de la Chaise pour lui faire payer sa pension avec quelque régularité : la tristesse de ses dernières années ne fut consolée que par la pratique toujours plus étroitement fidèle de ses devoirs religieux. Il mourut subitement dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684.

**Les modèles de Corneille; son éducation littéraire.** — Dès le début de sa carrière, Corneille apparaît comme un partisan déclaré des *modernes* contre les *anciens*, et, pour le dire en passant, c'est aux intéressantes préfaces de ses premières pièces, *Mélite* et *la Suivante*, plutôt qu'à la lourde et insipide *Défense du Poème héroïque,* par Desmarets de Saint-Sorlin, qu'il conviendrait de faire remonter l'origine de la grande querelle littéraire qui remplit tout le dix-septième siècle. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'il ait peu étudié l'antiquité. Il semble même n'avoir goûté parmi les anciens que ceux qui avaient le plus d'affinité avec l'esprit moderne, Lucain et Sénèque, qu'on pourrait appeler les plus modernes de tous les anciens. Il aimait leurs brillantes images, fussent-elles souvent incohérentes, leurs vives et originales saillies, dussent-elles dégénérer en pointes, leur grandeur stoïcienne, fût-elle achetée d'un peu de faste et de bouffissure. Légère absence de goût qui ne devait pas trouver grâce devant l'impeccable critique qu'était Boileau, et qui lui valut dans l'*Art poétique* une allusion malicieuse où personne ne put hésiter à reconnaître l'auteur de *Cinna* et de *Pompée :*

Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Mais Corneille n'aurait-il pas eu quelque droit de répondre que Virgile après tout était moins propre que Lucain et

Sénèque à inspirer un poète dramatique, et qu'il trouvait chez ces derniers plus que parmi les plus purs génies de l'antiquité l'image éclatante, le tour antithétique, la brièveté pénétrante du trait, le raccourci d'idées nerveux et saisissant, tout ce qui peut en un mot produire un puissant effet théâtral ? En homme de théâtre, Corneille estimait que ce qui importe à la scène, c'est de frapper fort plus encore que de frapper juste, et Voltaire, qui l'a critiqué sur tous les points avec une si inflexible rigueur, n'a pas osé là-dessus se montrer d'un avis différent.

Peut-être Lucain et Sénèque avaient-ils encore un autre mérite aux yeux de Corneille : ils étaient Espagnols, et l'on sait de quelle vive sympathie l'auteur du *Cid* parut toujours porté vers la forte et originale littérature de l'Espagne. Faut-il croire, comme on l'a souvent raconté, que ce fut un M. de Chalon, gentilhomme de la reine, alors retiré à Rouen, qui l'initia aux beautés de la littérature espagnole et lui conseilla de traiter dans le goût français les sujets dramatiques qui, sous le nom d'*Autos*, avaient tant de succès au delà des Pyrénées? Ne fut-il pas guidé par son propre instinct littéraire vers les Castro, les Vega et les Calderon, que tout le monde connaissait alors en France, et qui offraient avec son propre talent une si frappante affinité de génie ? Quoi qu'il en soit, c'est moins un rapport d'imitation qu'une sorte de parenté naturelle qu'il faut chercher le plus souvent entre Corneille et ses modèles espagnols, et ce qu'il semble leur avoir emprunté, c'est précisément ce qu'il avait en commun avec eux, la passion des caractères nobles et chevaleresques, le goût des actions romanesques et quelque peu invraisemblables, la conception d'un art à la fois grand et subtil, non sans une nuance d'emphase et de préciosité.

Quant aux écrivains français qui contribuèrent le plus manifestement à sa formation littéraire, il faut sans doute citer Ronsard et Malherbe, qu'il nomme avec reconnaissance dans la préface de *Mélite;* mais la part la plus notable dans son éducation dramatique revient sans contredit à ceux qui lui ouvrirent la voie par leurs compositions théâtrales, et dont l'influence laissa une trace non équivoque en plus d'un de ses ouvrages, c'est à savoir : Garnier, Montchrétien et Hardy.

Robert Garnier, dans ses tragédies imitées de Sénèque, ne fait que développer en discours pompeux une situation uni-

forme, sans nœud et sans dénoûment; mais il échappe à la vulgarité d'une scène triviale et ordurière, où rien, par exemple, n'était plus commun que d'entendre Clytemnestre appeler sa fille Électre une *babouine*, et le fiancé d'une princesse se traiter lui-même de *veau d'Inde*. En même temps qu'il respecte la dignité de la muse tragique, l'auteur des *Juives* s'élève parfois jusqu'à la plus poétique éloquence, et dans ce beau drame sacré, il sait, de l'infortune de Sédécias, le prisonnier de Nabuchodonosor, et de la douleur d'Amital, la mère du roi captif, composer un tableau d'une tristesse majestueuse. Corneille se rappellera plus d'une fois les amples développements de ce premier maître, ses tirades stoïciennes, son style sentencieux et tant de dialogues alertes, où, vers par vers, l'attaque et la riposte se croisent avec un cliquetis d'épées.

Antoine de Montchrétien, le compatriote de Corneille, compose moins des tragédies que des élégies dramatiques, et son goût précieux et raffiné semble d'abord n'avoir rien de commun avec la noble simplicité de notre théâtre classique. Déjà cependant, on voit le drame se dégager de la rhétorique fastueuse où se complaisait Garnier, et l'on pressent que le lyrisme harmonieux de *l'Écossaise* léguera plus d'un heureux exemple à l'auteur des stances du *Cid* et de *Polyeucte*.

Alexandre Hardy, le prédécesseur immédiat de Corneille, est moins, avec ses six ou sept cents pièces, un poète tragique qu'un grossier artisan de drames au service des comédiens. Mais avec lui, la tragédie cesse d'être un thème oratoire ou lyrique; elle devient une action, comme l'exige la nature du drame. Si Hardy manque d'art et ne sait que charpenter de vulgaires échafaudages scéniques, du moins il occupe le théâtre, anime la scène, prolonge les situations, et du jeu des événements fait ressortir les caractères : précieuse leçon qui ne sera pas perdue pour Corneille. Génie vraiment novateur et assez puissant pour créer les moyens de son art, Corneille a profité, en effet, de tout ce qui s'était accumulé avant lui de préparations et d'ébauches. S'il a, comme tout le monde le reconnaît, accompli au théâtre une révolution profonde, c'est dans le sens et la direction qu'indiquait à son génie perspicace une tradition déjà digne de sa curiosité pénétrante et de sa diligente étude.

**L'Œuvre de Corneille.** — Corneille a travaillé toute

sa vie pour ainsi dire comme s'il n'avait aucun génie. Ce qui le prouve, c'est d'abord le soin scrupuleux, la probité et, en quelque manière, la conscience artistique qu'il apportait à la composition de tous ses drames : on ne saurait, en effet, s'approprier avec une curiosité plus attentive tout ce qu'une science certaine peut mettre au service d'un sujet.

Mais c'est surtout l'infinie variété de ses ouvrages qui témoigne de son infatigable puissance de travail. Loin de recommencer tel de ses drames les plus applaudis, on le voyait, après un succès, essayer quelque tentative d'un genre tout différent, et il n'est pas une période de sa vie d'écrivain qui ne soit marquée par des essais multiples dans tous les sens. Le théâtre de Shakespeare offre seul une production aussi variée et aussi riche.

Aussi est-il plus spirituel qu'exact de se représenter Corneille comme enfermé dans un cercle magique et cherchant toute sa vie, sans y réussir, à retrouver ses premiers succès qu'il n'aurait dus qu'au hasard. Si ses héros ont entre eux, comme il est naturel, un certain air de famille, rien n'offre une plus étonnante diversité que l'ensemble de son œuvre, et il faut savoir admirer avec La Bruyère « l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes ».

Dans cette belle carrière littéraire, on peut distinguer cinq époques, cinq stades d'un caractère très différent.

1° Une période de jeunesse et d'apprentissage dramatique, qui comprend les essais les plus curieux dans tous les genres : la comédie d'intrigue avec *Mélite* (1629), le drame romanesque avec *Clitandre* (1632), la comédie de mœurs bourgeoises avec *la Veuve* (1633) et *la Suivante* (1634), la comédie d'actualité avec *la Galerie du Palais* (1633) et *la Place Royale* (1634), la tragédie à la Sénèque avec *Médée* (1635), la bouffonnerie espagnole avec *l'Illusion Comique* (1636).

2° Une période de chefs-d'œuvre conçus et exécutés dans la pleine possession du génie : *le Cid* (1636), *Horace* (1640), *Cinna* (1643), *Polyeucte* (1640), auxquels on peut ajouter *Pompée* (1644), *le Menteur* (1643) et *la Suite du Menteur* (1644).

3° Une période de maturité puissante, où les chefs-d'œuvre comptent encore en plus grand nombre : *Rodogune* (1645), *Théodore* (1645), *Héraclius* (1647), *Andromède* (1650), *Don Sanche* (1650), *Nicomède* (1651) et *Pertharite* (1652).

4° Une période de recueillement, marquée par la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ* et les œuvres de critique : *Discours* sur la poésie dramatique, *Examens* des pièces déjà publiées (1651-1660).

5° Une période de déclin, où le grand écrivain survit encore au poète tragique, et sème de beaux vers les œuvres même les plus imparfaites : *Œdipe* (1659), *la Toison d'Or* (1660), *Sertorius*, un des chefs-d'œuvre de la tragédie politique (1662), *Sophonisbe* (1663), *Othon* (1664), *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), *Tite et Bérénice* (1670), *Psyché*, le plus parfait des opéras (1671), *Pulchérie* (1672) et *Suréna* (1674).

Comme le défaut le plus général du théâtre de Corneille est l'obscurité, il est très exact de se représenter sa carrière dramatique comme une lutte prolongée contre les ténèbres d'abord lentes à se dissiper, plus tard définitivement envahissantes, mais pendant le glorieux midi de sa course, vaincues par la lumière de son génie.

**Le génie de Corneille.** — Il est peu d'écrivains à qui ce nom convienne mieux dans les divers sens qu'il comporte. Le génie en effet est d'abord le don d'inventer, la faculté créatrice par excellence, dans les limites où l'homme, bien entendu, peut faire quelque chose de rien et tirer une œuvre du néant : or, si Corneille n'a pas créé de toutes pièces les moyens de son art, ébauchés avant lui par les premiers initiateurs du drame classique, il a su, dans la confusion de leurs tentatives, dégager l'esprit de la vraie tragédie, en déterminer la nature et les lois, et par là, on peut dire qu'il a véritablement fondé le théâtre français[1]. Le génie est encore, comme on se plaît à le répéter, le développement quelque peu aveugle d'une faculté maîtresse et dominatrice. Sans doute, il faut se garder avec soin de méconnaître la pénétration critique de ce grand artiste qu'est Corneille; mais on ne peut nier que certains de ses jugements sur ses pièces ne trahissent une sorte d'inconscience littéraire, et l'on ne saurait oublier qu'il a fait *Théodore* après *Polyeucte*, *Œdipe* avant *Sertorius*, exactement comme Molière écrivit *Don Garcie* après les *Précieuses Ridicules*, ou comme La Fontaine composa la *Captivité de saint Malo* avant le second recueil des *Fables*. Enfin, et surtout, le génie est ce qui caractérise un écrivain à l'égard de tout autre, sa

1. « Dans ce chaos du poème dramatique, Corneille, inspiré d'un *génie* extraordinaire, fit voir sur la scène la *raison*. » (Racine, *Disc. à l'Acad.*)

différence, sa singularité, *ingenium* : or Corneille a une conception de la grandeur qui lui est tellement propre et personnelle, que tout le monde est d'accord pour l'appeler *cornélienne*. Non seulement elle ne s'est rencontrée qu'en lui, mais elle lui est en quelque manière innée et naturelle : comme on l'a dit, son âme se nourrissait du grand, et c'est du plus profond de son cœur qu'il tirait ce genre de beauté qu'a défini si admirablement Longin : « Le sublime est le son que rend une grande âme. »

**L'art de Corneille.** — S'il fallait en croire une boutade souvent citée de Molière, ce serait un *lutin* qui aurait dicté à Corneille ses meilleurs vers, se donnant ensuite le malin plaisir de laisser le poète dans l'embarras. La vérité est qu'il n'est pas d'art plus savant et plus réfléchi que l'art de Corneille. Non seulement ses *Préfaces* et ses *Examens* témoignent d'un talent très laborieux qui n'a rien hasardé sans le vouloir; mais, on l'a vu, la variété prodigieuse de ses pièces montre avec quel soin scrupuleux il évitait de se ressembler à lui-même. Ce n'est pas assez encore : dans toutes ses pièces, à côté des inventions les plus hardies, on découvre les combinaisons les plus ingénieuses, une richesse infinie de ressources, une étonnante habileté de mise en scène. Tout ce que la science dramatique a de plus subtil et de plus rare lui est familier : connaissance de l'optique théâtrale qui permet de dessiner d'un trait un personnage, une passion, une situation; mise en saillie perpétuelle du trait de caractère qui convient à l'action; art des contre-parties, des oppositions et des ombres qui font l'harmonie de la perspective; dessin sculptural des groupes et disposition artistique des plans, vigueur logique, concentration, rapidité, autant de qualités qui constituent le grand *dramaturge*, et qu'il faut admirer dans tous ses chefs-d'œuvre, souvent même dans nombre de ses ouvrages secondaires.

Il n'est pas jusqu'à certaines critiques dirigées contre *son art* qui n'en fassent tout au contraire ressortir l'excellence trop souvent méconnue. Les uns, en effet, lui ont reproché trop d'abstraction et de généralité dans ses peintures, autrement dit, trop d'idéalisme. Mais, sans compter que le reproche n'est peut-être pas pour déplaire à tous, comment refuser le souci de la vérité particulière à qui donnait dans la préface de *la Galerie du Palais* la définition même du réalisme, en y la promettant un *spectacle agréable par sa naï-*

*veté*[1]? D'autres ont blâmé la monotonie de ce qu'ils appellent ses procédés dramatiques, comme par exemple, quand il semble composer uniformément toutes ses pièces en vue du dénoûment. Mais si, dans le *Cid*, on sent, dès le début, l'intention de rendre possible une union entre Rodrigue et Chimène, si l'on découvre, dès les premières scènes d'*Horace*, le désir de faire absoudre le futur meurtrier de Camille, n'est-ce pas, après tout, le seul moyen de composer un tableau clair et harmonieux, un ensemble véritablement artistique?

Ajoutons que l'excellent ouvrier en vers ne le cédait pas au grand artiste dramatique, et peu de poètes ont possédé au même degré que lui la science des moyens d'expression. Comment refuser la connaissance parfaite du métier d'écrivain à qui sut écrire tant d'admirables pages sans autre ornement que le nerf du mot propre, et le moyen de contester tous les secrets de la technique du vers à qui grava dans toutes les mémoires les rythmes les mieux frappés de notre langue? Si Corneille avait plus d'une sorte de génie, comme on l'a vu, il avait surtout ce genre de génie qui consiste dans la pleine et sûre possession des ressources de l'art, autrement dit, selon le mot de Buffon, « dans une longue patience ».

**Le système dramatique de Corneille.** — Ce qui caractérise le système dramatique de Corneille, c'est que chez lui l'action est essentiellement intérieure, morale, ou, comme on dit, psychologique. Tandis que ses prédécesseurs immédiats visaient à satisfaire la curiosité par la multiplicité des aventures, la surprise des travestissements, l'imprévu des péripéties, Corneille fait consister l'intérêt tragique dans le simple conflit des sentiments et des idées morales, dans la solution de quelque cas de conscience émouvant. Ses pièces les plus compliquées en apparence, comme *Rodogune*, ou les plus romanesques, comme *Don Sanche*, sont en réalité des analyses de caractères aussi claires que naturelles. Bref, c'est dans l'âme de ses personnages que se passent à proprement parler tous ses drames, et c'est vers l'intérieur que regardent ses héros, toujours réfléchissant, et discutant leurs motifs d'action. Aussi, que ses Chimène et ses Émilie, ses Auguste et ses Cléo-

1. V. encore *la Veuve*, page 3, et les extraits de *la Galerie du Palais*, page 4.

pâtre s'abandonnent à toutes les fougues de la passion ou à toutes les fureurs de la vengeance : on devine en eux comme un La Rochefoucauld pénétrant qui observe ces combats, surveille ces agitations, et ne laisse passer aucun mouvement sans le livrer au jugement secret de la conscience.

Mais de toutes les puissances de l'âme, celle qui tient le plus de place dans le drame psychologique de Corneille, c'est sans contredit la volonté. Ses personnages sont doués avant tout d'une énergie mâle et active ; ses situations n'ont d'autre but que de faire ressortir la force héroïque d'un caractère ; ses dénoûments sont toujours marqués par le triomphe de quelque volonté maîtresse et dominatrice. On peut même dire que c'est la peinture de la volonté libre qui détermine la forme du drame cornélien. Parce que la puissance de la volonté se traduit par des effets éclatants, Corneille aimera les sujets extraordinaires, invraisemblables ; c'est ce qu'il reconnaît, soit quand il écrit sous son propre nom : « Les grands sujets doivent toujours aller au-delà du vraisemblable », soit quand il fait exprimer à Horace en quelque manière son propre idéal dramatique :

> Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
> Offre à *notre constance une illustre matière ;*
> Il épuise sa force à former *un malheur*
> Pour mieux se mesurer avec *notre valeur*,
> Et comme il voit en nous *des âmes non communes*,
> *Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes* [1].

De même encore, parce que l'histoire a précisément pour but d'enregistrer les effets mémorables de la volonté humaine, c'est dans l'histoire qu'il ira chercher ses thèmes dramatiques, et quoi qu'il en dise lui-même dans la préface de *Don Sanche*, aux gens de condition privée il préférera toujours les grands, dont « le rang met le caractère en saillie », selon le mot d'Aristote. Enfin, parce que la volonté a sans cesse besoin de se justifier, de se motiver elle-même, les personnages de Corneille plaideront sans trêve dans leurs discours l'excellence de leurs résolutions. Ce n'est nullement qu'ils soient, comme on l'a parfois insinué, des avocats, des fils de la Normandie plaideuse et subtile : non, mais aux

1. *Horace*, V, 431 sq.

prises avec quelque cas de conscience tragique, les héros de Corneille démontrent aux autres et à eux-mêmes la justesse de leurs principes d'action, et, dans ces longues suites de raisons, ils trouvent un surcroît d'excitation à agir, une force nouvelle pour persévérer dans leur dessein.

C'est, enfin, parce qu'il a écrit des drames purement psychologiques, consacrés à l'étude toute morale de la volonté, que Corneille a été induit à adopter la fameuse règle *des trois unités*. Combien de fois n'a-t-on pas plaint, tantôt Corneille lui-même entravé, *ligotté* par les règles[1], tantôt ses personnages obligés de piétiner sur place ou de travailler à l'heure et comme la montre en main? Cependant il est de fait que Corneille n'a jamais contesté la valeur des règles : il a pu chicaner les théoriciens de son temps sur la formule des vingt-quatre heures qui lui paraissait d'une précision trop mathématique, conserver, comme dans ses premières pièces, le système décoratif du moyen âge qui, sur une scène unique, présente à la fois plusieurs lieux particuliers. Mais en somme, les unités de temps et de lieu lui paraissaient, comme à tous ses contemporains, fondées en raison. Une action dramatique, en effet, n'est forte et saisissante qu'autant qu'elle est concentrée en un minimum de temps et d'espace. S'agit-il en particulier, comme pour Corneille, de peindre des états de volonté? La force du vouloir tend à se prouver par un acte : c'est l'unité d'*action*; la détermination se produit dans le for de la conscience, sans nul besoin de décors variés et multiples : c'est l'unité de *lieu*; la volonté s'affirme en un moment, en une crise où l'homme prend une décision suprême : c'est l'unité de *temps*. Il faut reconnaître néanmoins que la contrainte des règles est parfois plus sensible chez Corneille que chez Racine : qui ne voit en effet, comme on en a fait plus d'une fois la juste remarque, que les crises foudroyantes de la passion n'ont pas besoin, comme une volonté constante, de temps et d'espace pour produire tous leurs effets?

Si maintenant l'on tenait à résumer d'un mot les lois les plus générales qui semblent régir son théâtre, peut-être faudrait-il s'écarter ici d'une opinion assez répandue. Ce n'est pas, en effet, de *mécanisme*, mais de *dynamisme* moral qu'il convient de parler pour désigner ce système drama-

1. V. Victor Hugo, *Préface de Cromwell*.

tique où tout est action, force intense et vie. Loin d'avoir rien de passif ni de mécanique, le monde idéal créé par Corneille est un ensemble agissant et proprement dynamique, où tout est ménagé pour faire valoir la puissance de la liberté intérieure et en augmenter en nous le sentiment.

**Les héros de Corneille.** — Descartes, le grand philosophe contemporain de Corneille, faisait consister le souverain bien dans la fermeté du vouloir : comme lui, les héros de Corneille n'ont pas d'autre idéal moral que le sentiment de leur indomptable énergie : ils se complaisent à le répéter :

Je suis maître de moi comme de l'univers...
Je le ferais encor, si j'avais à le faire...
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mon âme...

De ce caractère fondamental dérivent tous les autres. Le héros cornélien, étant un être de volonté, sera du même coup un raisonneur vigoureux, un dialecticien lucide occupé à plaider sa détermination soit devant les autres, soit devant sa propre conscience. Rodrigue, même dans les stances, montre plus de réflexion que de fougue, et Polyeucte subit moins les impulsions de la grâce qu'il ne raisonne les décisions de sa libre volonté. Le héros cornélien sera de plus un caractère simple, facile à saisir d'un coup d'œil, et, comme on dit, tout d'une pièce. La volonté aussi bien est une : la multiplicité des idées et des sentiments l'affaiblit; elle fait d'éternels rêveurs, comme l'Hamlet de Shakespeare, non de vaillants hommes d'action comme un Horace qui ne voit que Rome au monde, ou un Nicomède qui ne connaît que le plaisir de braver ses ennemis en face. Enfin le héros cornélien sera peu accessible aux passions tendres et en particulier à l'amour. Non seulement dans les tragédies de Corneille, *Cinna* ou *Sophonisbe* par exemple, on voit telle passion mâle, comme le patriotisme, supprimer les moindres mouvements de reconnaissance, d'honnêteté et de délicatesse; mais dans ses comédies mêmes, comme *la Place Royale*, il n'est pas rare de voir l'amour sacrifié au seul désir de se sentir maître de sa volonté, et si, à certains égards, *le Cid* est une exception dans son théâtre, puisqu'il semble célébrer le triomphe de l'amour sur le point d'honneur, on peut dire que Rodrigue et Chimène sont bien des héros cornéliens puisque leur mutuelle passion croît en

raison de l'effort qu'ils font pour la combattre, et que leur amour se confond avec l'admiration qu'inspire à chacun d'eux l'énergie de son émule en héroïsme.

On voit par là ce qui distingue les héros de Corneille des personnages qu'ont mis en scène les tragiques grecs et après eux Racine. Ceux-ci, selon la remarque très judicieuse de Boileau (*Lettre à Ch. Perrault*, 1700), nous émeuvent par la terreur ou la pitié qu'ils nous inspirent; Corneille, en excitant « par la sublimité des pensées et la hauteur des sentiments, une certaine admiration » a inventé « un nouveau genre de tragédie »; ce qui ne l'empêche pas, bien entendu, d'avoir connu les autres ressorts dramatiques. Car, demande justement La Bruyère, « quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans le *Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces?* » Et quelle terreur tragique égala jamais celle qu'inspire *Rodogune?* — Les personnages de Racine semblent confirmer par leur ordinaire faiblesse la profonde observation de Shakespeare : « Quand la passion et la raison combattent ensemble, il y a cent à parier pour un que la passion l'emportera. » Les héros indomptables de Corneille sont au contraire, des êtres d'exception, mais il faut bien avouer que, si Racine a plus de vérité, Corneille a plus de force morale. Aussi, tandis que les cris sublimes que Racine prête à ses héros sont des aveux d'impuissance, des explosions de rage et de désespoir : (*Ils s'aimeront toujours! — Qui te l'a dit? — Dieu des Juifs, tu l'emportes!*) les mots fameux des héros cornéliens partent d'un cœur inaccessible à la faiblesse . *Qu'il mourût! — Je suis maître de moi. — Je suis chrétien!* — Les personnages de Racine en un mot, par leur sensibilité fine et délicate, rappellent la société brillante et raffinée qui abdiqua toute influence politique entre les mains de Louis XIV; les héros de Corneille représentent la forte et mâle génération qui, tout en conspirant contre Richelieu et en organisant la Fronde, termina si glorieusement la guerre de Trente ans.

**Les Personnages secondaires.** — On a souvent reproché à Corneille, sur la foi de la critique allemande, l'abstraction rigide et mécanique de ses caractères; on a blâmé l'indigente psychologie de ses personnages qu'on a comparés à des marionnettes gigantesques, à des colosses majestueux, mais sans vie. Ce reproche, très contestable, quand il s'agit des héros de son théâtre, devient évidem-

ment faux si l'on considère ses personnages secondaires. Corneille, en les composant, a montré des qualités d'observateur, de psychologue et de peintre, qu'il est souverainement injuste aux Lessing et aux Schiller de méconnaître.

On ne peut nier d'abord que ces personnages de second plan ne soient en général très fidèlement observés, tant ils ont avec les contemporains de Corneille cet air de ressemblance qui ne trompe pas. Dans le Comte du *Cid* par exemple, qui ne reconnaît l'air de capitan et la jactance aristocratique qui caractérisent les grands seigneurs révoltés du temps de Louis XIII? Les maximes politiques où l'on a souvent reproché à Corneille d'étaler la cynique doctrine de Machiavel :

> La justice n'est pas une vertu d'État...
> La timide équité détruit l'art de régner...
> Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne
> Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne...

ne sont-elles pas d'un temps où l'esprit des Valois et des Médicis semblait vivre encore dans les cours, et où un surintendant, d'Émery, pouvait dire en plein conseil royal : « La bonne foi n'est que pour les marchands »? Tant d'illustres intrigants, comme les Cinq-Mars et les Rohan, se jetant sans nulle idée élevée dans telle conspiration dont M^me^ de Chevreuse ou la Grande Mademoiselle était l'âme, sont-ils mieux représentés par les *Mémoires* du cardinal de Retz ou par le *Cinna* de Corneille?

Mais, non content de voir juste et de faire ressemblant, il va plus avant encore, il se montre l'égal des plus pénétrants psychologues. Par une analyse morale, infiniment déliée, dont il n'est pas vrai que Racine ait seul possédé le secret, Corneille a su démêler les plus fines nuances du sentiment, mettre en lumière les états d'âme les plus compliqués, rendre avec la plus délicate précision les caractères de demi-teinte. N'admire-t-on pas, par exemple, toutes les délicatesses de l'amitié fraternelle dans le Séleucus et l'Antiochus de *Rodogune*, toutes les tendresses domestiques dans le rôle de Sabine, et, dans Sertorius ou même dans le Martian de *Pulchérie*, tout ce qu'une inclination voilée et discrète peut avoir de force et de profondeur dans l'âme d'un homme d'action mûri par l'épreuve?

Ces personnages si vrais et si variés, Corneille fait mieux

encore que les observer et les approfondir; il les peint, il les colore, il les anime sous nos yeux d'une vie intense. Quoi de plus révélateur que tel cri de Prusias qui trahit l'égoïsme de la peur, que telle tirade de la Stratonice de *Polyeucte* qui décèle la violence aveugle des préjugés populaires, que telle page d'*Othon* qui peint la cupidité dévorante des courtisans et leurs âmes d'intrigants retors et avides, dissimulés et impudents? Loin d'en blâmer avec Voltaire la réalité familière, est-il rien de plus précieux pour nous que les scènes où l'Arsinoé de *Nicomède* semble rivaliser de flatteuse obséquiosité et d'attendrissements hypocrites avec la Béline du *Malade imaginaire?* Et combien de personnages enfin, par le choix du trait significatif qui les rend pour jamais présents à la mémoire, témoignent que leur créateur avait le don de la vie, et que si, selon le mot de La Bruyère, il a peint les hommes « tels qu'ils doivent être », il a su aussi nous les montrer « tels qu'ils sont »!

**Corneille historien.** — La prédilection de Corneille pour les sujets historiques est aisée à comprendre. Il se propose de peindre les conflits intérieurs de l'âme : l'histoire ne s'occupe guère que des personnages de haute condition dont la psychologie, moins sommaire que celle des gens du commun, se prête par conséquent à une analyse plus profonde. Il est le grand peintre de la volonté : l'histoire, à la bien prendre, n'est que le tableau des prodiges accomplis par la volonté humaine. Il aime les actions grandes, extraordinaires, invraisemblables, qui font ressortir l'énergie de ses héros : c'est le propre de l'histoire de donner un caractère d'authenticité aux faits les plus surprenants : rien n'est moins probable que ce qui arrive, rien n'est plus incroyable que ce qui est attesté. Corneille enfin, comme tous les hommes de sa génération, a le goût des dissertations politiques : l'histoire, et en particulier l'histoire romaine, lui fournit d'admirables thèmes, d'heureux prétextes pour raisonner à l'infini sur les formes et les maximes du gouvernement.

On ne sera donc pas surpris de trouver dans ses tragédies nombre de peintures qu'on peut appeler véritablement historiques : le patriotisme farouche des Romains dans *Horace*, la politique cauteleuse du sénat dans *Nicomède*, les guerres civiles avec tout ce qu'elles provoquèrent d'héroïsme ou d'infamie dans *Pompée* et *Sertorius*, le règne insolent des affranchis dans *Othon*, la lutte dramatique du Christianisme

et de l'Empire dans *Polyeucte,* l'atrocité des invasions barbares dans *Attila,* les confuses intrigues de l'empire byzantin dans *Héraclius*, la poésie du moyen âge féodal et chevaleresque dans *le Cid*, ne sont-ce pas là des tableaux aussi exacts que lumineux, et n'a-t-on pas le droit de parler du génie historique de Corneille, quand on songe aux Mézeray et aux Coëffeteau qui furent ses contemporains?

Toutefois on ne saurait, sans une exagération manifeste, voir dans Corneille à proprement parler un historien. Ce ne sont pas seulement nombre d'erreurs historiques qui s'y opposent, comme, par exemple, la confusion souvent citée de Flamininus et de Flaminius dans *Nicomède,* le caractère d'Auguste dans *Cinna*, la bizarre chronologie d'*Héraclius*, tout le cinquième acte d'*Horace*. Mais le Romain même qu'a dépeint Corneille n'est bien souvent qu'un type de convention, créé de toutes pièces par les rhéteurs grecs ou latins de la décadence, et mis à la mode dans notre littérature par Amyot, Montaigne et Balzac : qui ne voit en effet que ce héros désintéressé, uniquement épris de la gloire, admirable de fierté républicaine, n'a que le rapport le plus lointain avec le Romain de l'histoire? Et combien de ces héros, quand ils ne sont pas purement et simplement les contemporains de Richelieu ou du grand Condé, se trouvent être des caractères de la plus haute généralité, comme ce Sertorius ou ce Nicomède, dans lesquels il ne faut pas faire grand effort pour découvrir déjà l'homme naturel et abstrait tel qu'aimait à le concevoir le dix-huitième siècle? On voit ce qu'il faut penser du respect scrupuleux qu'on a prêté à Corneille pour la vérité historique et dont il se piquait un peu trop lui-même quand il disait : « J'aurais fait un crime de théâtre, si j'avais habillé un Romain à la française. »

Ce « crime de théâtre », au surplus, est-il en réalité aussi noir que Corneille a l'air de le penser? Loin de reprocher à l'auteur de *Cinna* et de *Nicomède* ses inexactitudes historiques, peut-être conviendrait-il au contraire de l'en féliciter. Pour être, en effet, d'une vérité moins particulière et moins locale, ses peintures n'en ont qu'un intérêt plus général et plus dramatique. C'est de cette manière, un peu vague et sommaire, que le théâtre doit peindre le passé : il faut, avant tout, que l'action soit présente, que l'intervalle des lieux et des temps disparaisse, que les spectateurs ne fassent qu'un même peuple avec les acteurs. Si les moyens de l'art,

disait profondément Stendhal, arrêtent ou étonnent les auditeurs au lieu de traverser rapidement leur esprit, comment pourront-ils arriver jusqu'à l'âme? Shakespeare, dont on a loué la couleur historique, a-t-il lui-même laissé rien de plus en ce genre que de sommaires esquisses ou des condensations rapides et grossières? Et pourquoi demanderions-nous à un pur poète comme Corneille une vérité rigoureuse et définitive, alors que nous ne sommes pas sûrs nous-mêmes de la posséder, ou pour mieux dire, alors que nous sommes sûrs de ne la posséder jamais?

**Corneille moraliste.** — On a peut-être trop vanté la valeur historique des drames de Corneille : on n'en exagèrera jamais la beauté morale. Il n'est pas d'œuvre, en effet, dans notre littérature, qui ait une plus haute vertu éducative, et la bienfaisante efficacité de ces nobles spectacles a justement mérité l'hommage de Voltaire : « Corneille, vieux Romain parmi les Français, a ouvert sur la scène une école de grandeur d'âme. »

La tragédie toute psychologique de Corneille a d'abord pour utilité morale de nous révéler notre propre fonds : ce cœur partagé que décrit Corneille, cette âme livrée à un perpétuel conflit intérieur, mais c'est l'homme double et inconstant dans ses voies tel que le décrit l'Apôtre, celui qu'il importe si fort à chacun d'apprendre à démêler en soi-même. Or, en nous rendant lumineux ce monde obscur de la conscience, combien n'ajoute-t-il pas aux forces de notre volonté? Et de quel profit n'est-il pas de recueillir tant de précieuses leçons sur notre vie la plus intime, tant de belles et fortifiantes vérités? Ici, comme dans le *Cid*, que deux cœurs parfois ne sont dignes l'un de l'autre qu'à la condition de se combattre, et que ce qu'il faut puiser souvent dans l'amour même, c'est la force de le sacrifier; là, comme dans *Horace*, que la vertu la plus héroïque n'est nullement à l'abri des égarements les plus monstrueux de l'orgueil; ailleurs, comme dans *Cinna*, que le déchirement du cœur est la condition de la vraie paix, et que la sérénité définitive de l'âme est une conquête de la volonté; ailleurs encore, comme dans *Polyeucte*, que tous les biens de ce monde et la vie même ne sauraient tenir en balance contre le bonheur de croire et la douceur de s'immoler; partout enfin tant de précieuses lumières sur notre nature qui font des tragédies de Corneille comme le pendant dramatique du

# THÉATRE CHOISI DE CORNEILLE

---

## MÉLITE

1629

« Voilà une jolie bagatelle ! » s'écria, dit-on, le vieux poète Hardy à une représentation de *Mélite*. Simple bluette en effet, mais d'une telle nouveauté qu'en son genre elle produisit une révolution dramatique à peine moins importante que celle du *Cid*. Ce n'était plus le ton des livres, mais celui du monde : les grotesques de la farce faisaient place à des personnages de bonne compagnie ; jamais enfin on n'avait entendu « ce style naïf, qui, selon les termes mêmes de Corneille, fait une peinture de la société des honnêtes gens ».

L'intrigue fort embrouillée n'offre à la vérité qu'un intérêt médiocre : mais on rencontre ici et là nombre de vers comiques, comme Corneille était alors seul capable d'en écrire : ainsi, quand Tircis raille avec un tour de plaisanterie si piquant la mode qui régnait alors de parler aux dames un langage ridiculement affecté :

> La mode nous oblige à cette complaisance ;
> Tous ces discours de livre alors sont de saison :
> Il faut feindre des maux, demander guérison,
> Donner sur le phébus, promettre des miracles,
> Jurer qu'on brisera toute sorte d'obstacles ;
> Mais du vent et cela doivent être tout un [1] !...

Avec une assurance amusante, il se pique d'un esprit froidement calculateur qui ne tardera pas, on le devine, à se démentir de la façon la plus plaisante :

> Je règle mes désirs suivant mon intérêt.
> Si Doris me voulait toute laide qu'elle est,
> Je l'estimerais plus qu'Aminte et qu'Hippolyte :
> Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite :

1. Cf. Molière (*Misanthrope*, I, 3) : Ce style figuré dont on fait vanité...!

C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens...
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine
Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine[1].
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur[2],
Et tu ne peux trouver de si douces caresses,
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

Corneille, dans l'examen de *Mélite*, dit qu'il n'eut pour guide qu'*un peu de sens commun.* On ne saurait à la fois être plus modeste. et donner plus complètement raison à la théorie de M. J. Chénier :

C'est le bon sens, la raison qui fait tout...
Esprit, raison qui finement s'exprime...
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat.
Et le génie est la raison sublime.

---

# CLITANDRE

## Tragédie

1632

Après le brillant succès de *Mélite*, un auteur médiocre n'aurait pas manqué de la recommencer sous un autre nom : avec une heureuse fécondité d'imagination, Corneille tenta une voie toute différente en écrivant un drame romanesque, d'ailleurs très confus, où l'on doit signaler la première apparition de la fameuse règle des vingt-quatre heures.

Comme dans plusieurs pièces de Shakespeare, la scène est une immense forêt fantastique, ce qui est, de la part du poète français, une assez jolie façon d'entendre l'unité de lieu. Comme sur le théâtre anglais, certains détails sont d'une barbarie révoltante : ainsi, quand Dorise, pour se venger de Pymante, lui crève les yeux sur la scène avec son aiguille. Enfin, comme plus d'un personnage de Shakespeare, les bizarres héros de ce drame mêlent ensemble les cris de fureur et les pointes : Pymante, par exemple, apostrophe en ces termes l'aiguille dont son amante s'est servie pour l'aveugler :

O toi, qui, secondant son courage inhumain,
Loin d'orner ses cheveux déshonores sa main,

1. Cf. Molière (*Femmes Sav.*, I, 7) :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

2. Cf. Boileau (*Sat.*, 8, 205) :

L'or même à la laideur donne un teint de beauté.

Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devais pour le moins respecter son image :
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une âme si cruelle,
Devait être adoré de ta pointe rebelle[1]!

Il serait injuste, après cette tirade ridicule, d'omettre certains vers de *Clitandre* qui ne dépareraient point les plus belles pièces de Corneille :

Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime;
Dans l'état pitoyable où le sort m'a réduit,
J'en recueille la honte et n'en ai pas le fruit[2];
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie,
Sert à croître sa gloire, avec mon infamie!

On peut juger par ce seul passage si Corneille était absolument sincère quand il affirmait n'avoir écrit *Clitandre* que *par bravade* et pour le plaisir de faire une pièce *qui ne vaudrait rien du tout.*

---

# LA VEUVE

## Comédie

1633

C'est en tête de *la Veuve*, sous forme de Préface, que se trouve cette belle théorie, proprement classique, que la loi fondamentale du théâtre, c'est la vérité, la ressemblance avec la vie : « La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime, je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraisemblablement ceux qu'ils représentent et de les faire discourir en honnêtes gens et non pas en auteurs. Ce n'est qu'aux ouvrages où le poète parle qu'il faut parler en poète. »

1. D'après un ancien éditeur de Corneille, c'est cette apostrophe qui aurait donné lieu à l'expression proverbiale : *discourir sur la pointe d'une aiguille.*

2. Cf. Racine (*Phèdre*, 4, 6) :

Hélas ! du crime affreux dont la honte [me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit!

*La Veuve* n'était pas pour donner un démenti à ce brillant éloge du style naturel : si l'intrigue en est encore confuse et embrouillée, le dialogue est d'une souplesse toujours alerte et d'une piquante vivacité. Ici et là le ton s'élève avec une noble aisance, et quelques stances harmonieuses, au début du deuxième acte, montrent la richesse des ressources dont dispose déjà l'écrivain :

Secrets tyrans de ma pensée,
Respect, amour, de qui les lois,
D'un juste et fâcheux contrepoids,
La tiennent toujours balancée,
Que vos mouvements opposés,
Vos traits, l'un par l'autre brisés,
Sont puissants à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'espoir!
Que l'autre a de rigueur!
Et, tandis que tous deux tâchent à me séduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœur!

On a reconnu la première esquisse des stances du *Cid*, et le rythme des sentiments contraires est déjà presque aussi heureusement cadencé qu'il le sera plus tard dans la bouche de Rodrigue.

Le soleil s'est levé; retirez-vous, étoiles!

s'écriait Scudéry, en applaudissant les vers de *la Veuve*, avant de faire à l'auteur du *Cid* une guerre si acharnée. Il est vrai que Scudéry passait pour être un poète tragique, et *la Veuve* n'était qu'une comédie.

---

# LA GALERIE DU PALAIS

## Comédie

1633

Corneille tenait cette pièce, sinon pour la meilleure, du moins pour la plus heureuse parmi les premières comédies qui lui étaient « échappées ». Ce succès extraordinaire s'explique d'abord sans doute par le lieu de la scène. C'était le Palais de Justice, avec ses petites échoppes très achalandées, rendez-vous quotidien des curieux et des

étrangers. Il s'explique aussi et surtout par le talent d'observation qu'avait montré le poète dans des scènes si bien vues, si pétillantes de verve et d'actualité. Il faut entendre, par exemple, le libraire, le mercier, la lingère attirer à l'envi les chalands, puis tantôt se prendre entre eux de querelle, et tantôt oublier leurs différends pour échanger des propos d'un réalisme amusant :

LA LINGÈRE

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau :
C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE

On le trouve si beau
Que c'est, pour mon profit, le meilleur qui se voie;
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de soie!...

LA LINGÈRE

De vrai, bien que d'abord on en vendit fort peu,
A présent, (Dieu nous aime!) on y court comme au feu.
Je n'en saurais fournir autant qu'on m'en demande :
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint,
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.
Je perds bien à gagner, de ce que ma boutique,
Pour être trop étroite, empêche ma pratique;
A peine y puis-je avoir deux chalands à la fois.

Avec ces habiles marchands, les soubrettes n'auront pas de peine à s'entendre à demi-mot pour faire leurs propres affaires en traitant celles de leurs maîtresses.

LA LINGÈRE montrant des tissus à Florice.

Eh bien, qu'en dites-vous?

FLORICE

J'en suis toute ravie,
Et n'ai rien encor vu de pareil en ma vie.
Vous aurez notre argent [1], si l'on croit mon rapport.
Que celui-ci me semble et délicat et fort!
Que cet autre me plaît! que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGÈRE

Voici de quoi vous faire un assez beau collet.

1. La servante dit : *Notre* maître, et elle dit aussi : *Nos* meubles, *notre* argent. Elle dira bientôt *mes* meubles, *mon* argent.

FLORICE

Je pense en vérité qu'il ne serait pas laid;
Que me coûtera-t-il?

LA LINGÈRE

Allez, faites-moi vendre,
Et, pour l'amour de vous, je n'en voudrai rien prendre.
Mais avisez alors à me récompenser.

FLORICE

L'offre n'est pas mauvaise et vaut bien y penser[1] :
Vous me verrez demain avecque[2] ma maîtresse.

Ces détails quelque peu réalistes sembleraient faits pour exclure la poésie; la langue cependant, avec son aisance agile et proprement ailée, n'a rien de prosaïque, et, mérite bien rare, même chez nos plus grands poètes comiques, la comédie est ici écrite en véritables vers.

---

# LA SUIVANTE

## Comédie

1634

Corneille, dans *la Galerie du Palais*, avait déjà remplacé par une soubrette la vieille nourrice aux libres propos, aux allures hardies de l'ancienne comédie. Il alla plus loin cette fois, et fit de la *suivante*, le principal personnage de la pièce. C'est elle qui par ses charmes piquants attire tous les hommages, tandis que la maîtresse de la maison, Daphnis, rebute les soupirants par ses aigres réparties. C'est en particulier un véritable combat d'escrime qui s'engage entre elle et l'un de ses prétendants, Clarimand.

Pendant quarante vers, les répliques se croisent, les alexandrins s'entre-choquent; la coupe de ce genre de dialogue qu'on nomme *cornélien* est désormais fixée :

CLARIMAND

Hélas! et quand pourra venir ma guérison?

DAPHNIS

Lorsque le temps chez vous remettra la raison.

1. V. *Gram.*, 49. | 2. V. *Gram.*, 1.

CLARIMAND

Je mourrai toutefois, si je ne vous possède.

DAPHNIS

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède...

Mais ce qui, plus que la pièce elle-même, mérite d'être signalé, c'en est la Préface, écrite en 1637, au plus fort de la querelle du *Cid*. On ne peut citer dans notre littérature, avant les *Provinciales*, une page de prose plus spirituelle et plus fringante que ce brillant persifflage des pédants qui ne veulent se divertir à la comédie que selon les règles : « Ceux qui se font presser à la représentation de mes ouvrages m'obligent infiniment: ceux qui ne les approuvent pas, peuvent se dispenser d'y venir gagner la migraine. Ils épargneront de l'argent et me feront plaisir... J'aime à suivre les règles; mais, loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon le besoin qu'en a mon sujet. Savoir les règles et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes, et peut-être que, pour faire maintenant réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. Mon avis est celui de Térence : puisque nous faisons des poésies pour être représentés, notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple [1]. »

---

# LA PLACE ROYALE

## Comédie. — 1635

Comme le titre l'indique, Corneille, toujours en quête d'actualité, choisit pour y situer sa pièce, le quartier neuf, le quartier à la mode, la Place Royale, au Marais. Dans ce décor tout parisien se meuvent des personnages qui commencent à être des caractères : Phylis, une coquette innocente, une ingénue pétrie de malice et dont l'insouciante désinvolture fait songer aux futures héroïnes de la Fronde; Angélique, dont la nature tendre et douce forme un si piquant contraste avec l'espièglerie de la rieuse Phylis; Alidor enfin, le surprenant original qui, pour exercer sa volonté, ne voit rien de mieux que de sacrifier à l'un de ses amis celle qu'il aime et dont il est aimé.

Il vient d'écrire à Angélique une lettre impertinente qu'elle a déchirée; il lui présente aux yeux un miroir qu'elle porte à la ceinture :

Cassez : ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGÉLIQUE

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toi,

1. Cf. Molière, *Critique de l'Éc. des F.*, sc. VI, et Racine, *Préface* de *Bérénice*

Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moi.
C'est dedans son cristal que je les étudie;
Mais après il s'en tait, et moi j'y remédie;
Il m'en donne un avis sans me les reprocher,
Et me les découvrant, il m'aide à les cacher.

ALIDOR

Vous êtes en colère et vous dites des pointes.

Si dans ses premières pièces Corneille a payé tribut au faux goût du temps, on voit qu'il ne se le dissimulait pas, et qu'il en fait plaisamment l'aveu par la bouche d'Alidor.

Après *la Place Royale*, vient *la Comédie des Tuileries*, dont le plan fut imaginé par Richelieu. Le troisième acte seul fut écrit par Corneille : Boisrobert, l'Étoile, Rotrou et Colletet se partagèrent les autres. On sait quel enthousiasme inspira au cardinal l'un des vers de ce dernier :

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau.

tandis que Corneille, pour avoir apporté quelques changements au canevas primitif, était convaincu de manquer *d'esprit de suite.*

---

# MÉDÉE

## **Tragédie.** — 1635

Corneille n'était encore connu que comme poète comique : il aborde soudain un nouveau genre et donne sa tragédie de *Médée* imitée un peu d'Euripide et beaucoup de Sénèque. Au feu de l'imitation antique, son style s'était échauffé et avait en quelque manière acquis une trempe nouvelle.

Rien n'est plus dramatique et d'un plus grand effet que les imprécations de Médée au premier acte, quand elle vient d'apprendre la trahison de Jason.

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il enchaîna mon cœur;

Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure.
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment...

Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince;
Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de frayeur, de misère et d'ennui,
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse;
Qu'il me regrette enfin pour son dernier supplice,
Et que mon souvenir, jusque dans le tombeau,
Attache à son esprit un éternel bourreau...

Jason me répudie! Et qui l'aurait pu croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits [1]?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose!...

Nérine, sa confidente, essaye de la calmer, en lui montrant l'impuissance où elle est réduite. Médée répond par un des plus sublimes défis que la volonté humaine ait jetés à la destinée :

MÉDÉE

L'âme doit se raidir, plus elle est menacée,
Et contre la fortune aller tête baissée,
La choquer hardiment, et, sans craindre la mort,
Se présenter de front à son plus rude effort.
Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages...

NÉRINE

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi;
Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il?

MÉDÉE

Moi.

Moi, dis-je, et c'est assez [2]!

1. Après avoir, par son pouvoir magique, assuré à Jason la conquête de la Toison d'Or, et rajeuni son beau-père, elle avait poussé les filles de Pelias, son oncle, à tuer leur propre père.

2. Cf. Sénèque (*Méd.*, 5, 164) *Abiere Colchi : conjugi nulla est fides. Nihilque superest opibus e tantis tibi! — Medea superest!*

Le dialogue de Jason et de Médée, au troisième acte, est une suite de ripostes tragiques, qui n'ont rien à envier aux meilleures pages de Corneille. A Médée qui lui rappelle ce qu'elle a fait pour lui, Jason répond que, grâce à lui, son juste supplice a été commué en bannissement.

JASON

Tu m'as sauvé la vie et j'empêche ta mort.

MÉDÉE

On ne m'a que bannie, ô bonté souveraine!
C'est donc une faveur et non pas une peine!
Je reçois une grâce au lieu d'un châtiment,
Et mon exil encor doit un remercîment!
Ainsi, l'avare soif d'un brigand assouvie,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie :
Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'ôte pas, il pense le donner...

JASON

Toi qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MÉDÉE

Oui, je te les reproche, et de plus...

JASON

Quels forfaits?

MÉDÉE

La trahison, le meurtre et tous ceux que j'ai faits.

JASON

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

MÉDÉE

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert.
Celui-là fait le crime à qui le crime sert [1].

Malheureusement, la plupart des scènes sont déparées par une galanterie raffinée, et après ces belles explosions de fureur dramatique, le contraste est cruel d'entendre Jason parler de l'amour intéressé qui l'attache à Créuse en termes aussi ridicules que ceux-ci :

J'accommode ma flamme au bien de mes affaires;
Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,
De relever mon sort sur les ailes d'amour.

1. *Is fecit cui prodest.* On voit que Corneille a fait son droit.

*Médée* en somme est un brillant exercice d'amplification tragique à la Sénèque : Corneille devait bientôt nous apprendre combien en diffère la véritable tragédie, et nous donner le droit de nous montrer sévère pour Corneille lui-même.

---

# L'ILLUSION COMIQUE

## Comédie

1636

Les premières comédies de Corneille par le sujet de l'intrigue et par la qualité de la plaisanterie toujours fine et discrète rappellent assez bien les pièces de Térence ou *le Dépit amoureux* de Molière : *l'Illusion comique* est une fantaisie romanesque et bouffonne, une pochade dramatique et grotesque à la fois qui n'a d'analogue que dans le théâtre espagnol. Ce n'est pas seulement le capitan Matamore (Tue-Maures) qui vient en droite ligne de l'autre côté des Pyrénées; la conception générale de la pièce est tout à fait étrangère à notre tradition dramatique.

Le premier acte est un prologue où l'on voit un père, Pridamant, en peine de son fils, Clindor, consulter un magicien qui, d'un coup de baguette, promet de lui faire retrouver le fugitif. Dans les trois actes suivants, Pridamant, au fond d'une grotte merveilleuse, voit se dérouler devant lui la vie de Clindor et croit n'avoir sous les yeux que des *fantômes vains*. Au cinquième acte, il reconnait qu'il a affaire à une troupe de comédiens dans laquelle se trouve en réalité son fils, et sort ainsi de l'*illusion* qui sert de titre à la pièce. La comédie se termine par la réconciliation de Clindor et de son père après un éloge pompeux du théâtre, et par la réhabilitation sinon par l'apothéose des comédiens.

Le rôle du Matamore est en particulier écrit avec une verve extravagante et burlesque du plus haut goût.

CLINDOR

Quoi! Monsieur, vous rêvez! et cette âme hautaine,
Après tant de beaux faits semble être encore en peine!
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers,
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE

Il est vrai que je rêve et ne saurais résoudre

Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophi de Perse ou bien du grand Mogor!

CLINDOR

Eh! de grâce, Monsieur, laissez-les vivre encor!
Qu'ajouterait leur perte à votre renommée?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé votre armée?

MATAMORE

Mon armée? Ah, poltron! ah, traître! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, et gagne les batailles[1].
Mon courage invaincu contre les empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs;
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'État des plus heureux monarques;
Le foudre est mon canon, les destins mes soldats;
Je couche d'un revers mille ennemis à bas;
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée:
Et tu m'oses parler cependant d'une armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars:
Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards!...

La jactance de Matamore n'a d'égale que sa fatuité : il prétend être aussi beau que terrible, à volonté. Autrefois, il était en même temps gracieux et farouche : cela le gênait dans certains moments: il a demandé à Jupiter d'être seulement l'un ou l'autre à son choix.

Ce que je demandais fut prêt en un moment :
Et depuis, je suis beau quand je veux seulement.

Pendant que le capitan conte à Clindor ses prouesses de tout genre, il voit approcher son rival en compagnie d'Isabelle :

MATAMORE

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

CLINDOR

Où vous retirez-vous?

MATAMORE

Ce fat n'est pas vaillant,
Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.

1. Boileau (*Ép.* 4, 133) a trouvé ces vers de bonne prise et les a appliqués à Condé :

Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles.

Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,
Il serait assez vain pour me faire querelle.

CLINDOR

Ce serait bien courir lui-même à son malheur.

MATAMORE

Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point ma valeur.

CLINDOR

Cessez d'être charmant, et faites-vous terrible.

MATAMORE

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible :
Je ne saurais me faire effroyable à demi;
Je tuerais ma maîtresse avec mon ennemi.
Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.

CLINDOR

Comme votre valeur votre prudence est rare...

MATAMORE

Les feux que ce fer jette en sortant de prison
Auraient en un moment embrasé la maison,
Dévoré tout à l'heure ardoises et gouttières,
Faîtes, lattes, chevrons, montants, courbes, litières,
Entretoises, sommiers, colonnes, soliveaux,
Parnes, soles, appuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verroux, serrures, tuiles, pierres,
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verres,
Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terrasses, escaliers...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

ISABELLE, à sa suivante.

Lyse, fais-moi sortir les valets de mon père.

MATAMORE

Un sot les attendrait...

Et le brave des braves a déjà disparu. Le rôle du Cid, qui fut écrit à la même date, doit-il quelque peu, comme on l'a prétendu, au rôle du Matamore ? Ce serait oublier combien le langage de Rodrigue en général est agréablement modeste : *l'Illusion* n'est pas une premiere ébauche du *Cid*, c'est une amusante parade où se délassait naïvement le génie de Corneille, alors qu'il écrivait le premier de ses chefs-d'œuvre tragiques.

# LE CID

**Sources du Cid.** — A en croire Mairet et Scudéry, *le Cid* ne serait qu'un plagiat, une servile reproduction des originaux espagnols. Il n'est donc pas sans intérêt de comparer à la pièce française les deux ouvrages dont Corneille s'est inspiré et qu'il cite lui-même au surplus dans son *Avertissement.*

I. — Le *Romancero,* recueil de romances épiques composées en Espagne du douzième au seizième siècle, est une sorte d'*Iliade* chevaleresque et féodale; le principal héros en est Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé pour ses exploits le *Cid Campéador* ou le *Seigneur qui tient campagne.* Rien n'est plus étranger que l'amour à cette vieille légende héroïque. Après avoir tué le père de Chimène, Rodrigue par bravade massacre à coup de flèches les colombes de l'orpheline, et menace de lui couper les pans de sa robe : Chimène n'en demande pas moins au roi la main de Rodrigue, mais c'est à titre de rançon, et pour s'en faire un protecteur. Si Corneille a vivement senti, comme il semble, le charme pittoresque et quelque peu sauvage de ces poésies primitives, on voit assez que la barbarie de telles mœurs l'empêchait d'en tirer le moindre parti sur notre scène.

II. — Les *Enfances du Cid,* par Guillem de Castro († 1630) offrent au contraire avec *le Cid* français de nombreuses analogies. Tous les personnages de notre tragédie, sauf don Sanche, comme aussi toutes les scènes, sauf la seconde entrevue de Chimène et de Rodrigue (V. 1), sont dans le drame espagnol. Des deux côtés le nœud est le même, puisqu'il s'agit de savoir si Rodrigue épousera Chimène malgré la mort du comte, et le dénoûment ne diffère pas sensiblement, car dans G. de Castro, Rodrigue épouse Chimène à la fin des trois années que dure l'action, et dans Corneille, si Chimène semble refuser la main de Rodrigue (V. 1812), Rodrigue, le roi et les spectateurs veulent espérer qu'elle l'acceptera un jour. Mais pour avoir emprunté à G. de Castro le cadre de sa pièce, Corneille n'en a pas moins fait une œuvre profondément originale, comme en témoignent tant d'essentielles différences.

1° Le drame de Castro est purement extérieur, tout en faits sensibles, en détails pittoresques : don Diègue, voulant se venger du Comte, mais ne pouvant plus manier la grande épée Mudarra, trop

lourde pour sa vieillesse, mord le doigt de son fils, afin d'éprouver son courage, puis, ravi de ses cris de fureur, lui montre sa joue meurtrie, et lui remet en main l'épée de famille. — La tragédie de Corneille est intérieure et psychologique : toutes les réalités s'y transforment en idées, en véritables symboles : *Fer, jadis tant à craindre... Rodrigue, as-tu du cœur?... Enfin tu sais l'affront et tu tiens la vengeance...*

2° Dans G. de Castro, l'action qui dure trois ans est comme éparse et successive : c'est une biographie dramatique du héros espagnol. — Dans Corneille, le sujet, ramené non sans quelque violence à la règle des vingt-quatre heures, est comme ramassé tout entier en un point moral : ce qu'il veut nous apprendre en effet, c'est le secret ressort de ces âmes heroïques, non les péripéties romanesques de leur existence. — Un des adversaires de Corneille, Claveret, lui disait non sans esprit : « Il ne vous était pas bien difficile de faire un beau bouquet de jasmin d'Espagne, puisqu'on vous a apporté les fleurs toutes cueillies dans votre cabinet. » On ne peut, en effet, mieux comparer qu'à une gerbe de fleurs très diverses le drame touffu où Castro a peint à la fois le grand capitaine, le héros chrétien, le type accompli de la galanterie espagnole. Mais ces fleurs mêlées d'herbes folles et d'inutile feuillage, Corneille a su adroitement les émonder et transformer en un pur drame de passion une pièce où l'amour n'était en quelque façon que l'accessoire.

3° Le drame de Castro est national : c'est un fragment de la grande épopée espagnole du moyen âge adroitement mis en scène. On y retrouve tout ce qui caractérise le génie propre de l'Espagne : subtilité de l'esprit et ferocité des mœurs, besoin des sensations âpres et délicatesse raffinée du point d'honneur, jusqu'au goût des facéties violentes, comme quand un berger plaisamment poltron suit du haut d'un arbre les péripéties de la bataille contre les Maures, ou quand Rodrigue termine la pièce par cette plaisanterie barbare : Chimène a demandé ma tête : la voici : seulement je la porte sur mes épaules ! — La tragédie de Corneille n'est ni espagnole, ni même proprement française : elle est humaine. Le conflit des passions qu'il décrit n'est-il pas en effet ce que la conscience offre de plus universel? et, au lieu de nous montrer ces Espagnols primitifs, véritables contemporains d'Ajax, dont les passions s'emportent jusqu'à la fureur, ne nous dépeint-il pas une société tout idéale où les violentes pantomimes et les cris de rage ont fait place à l'expression toujours mesurée des émotions les plus douces et les plus humaines?

4° La pièce espagnole est un drame religieux. Ce qui en fait l'intérêt suprême, c'est la grande victoire de la Croix sur le Croissant, et la *Vie des saints* n'a pas de page plus touchante que celle où Rodrigue, embrassant un lépreux sur la route, voit le mendiant se transfigurer en sa présence et lui promettre les récompenses dues à sa charité non moins qu'à sa bravoure. — La tragédie française au contraire est toute profane : non seulement Corneille remplace le nom de

Dieu par une périphrase, mais il évite jusqu'à la scène, si naturelle cependant, de la bénédiction paternelle. En revanche, tout ce que la morale a de plus délicat et de plus profond est développé avec un sentiment qui n'est peut-être pas moins chrétien que la mise en scène du drame espagnol.

5° Enfin le drame espagnol est écrit en ce style précieux et raffiné qu'on nomme l'*estilo culto;* les vers sautillants, pleins de pointes et de madrigaux, forment avec la noblesse épique de l'action, un contraste d'un mauvais goût presque toujours pénible. — Le style de Corneille est d'une vérité admirable, et les sentiments d'honneur chevaleresque, de fierté patricienne, d'amour noble et pur n'ont jamais trouvé une expression plus simple à la fois et plus sublime. Quand la pièce française n'aurait pas d'autres causes de durée, il suffirait de ce don unique pour expliquer que le seul *Cid* que l'on connaisse, c'est *le Cid* de Corneille.

**Poésie du Cid.** — Ce n'est pas un médiocre honneur pour Balzac d'avoir su reconnaître et opposer à toutes les objections des pédants le charme infini, l'agrément enchanteur, et, pour tout dire, la poésie de la pièce. C'est d'abord la poésie des âges primitifs qui jamais n'ont été peints avec plus de naïveté : on se sent transporté dans l'une de ces civilisations lointaines, où les caractères sont aussi héroïques que les idées sont enfantines, où la force physique ne saurait manquer à un guerrier éprouvé comme don Diègue sans l'exposer au mépris de ses adversaires, où Chimène elle-même ne peut se défendre d'aimer Rodrigue davantage, du moment qu'il vient d'abattre le Comte à ses pieds. C'est encore la poésie des époques chevaleresques : car ces contemporains d'Ajax sont en même temps des preux qui professent sur le point d'honneur, sur le culte mystique de la femme, sur l'amour romanesque et courtois, toutes les idées du moyen âge féodal et chrétien. Rien n'égale pour la grâce pittoresque et colorée le rôle de l'Infante, la bonhomie épique de don Fernand, les discours subtils et ardents de Chimène, l'épitaphe du parfait amant tracée par Rodrigue, tout ce qui fait du *Cid* en un mot un tableau si accompli de la vie galante et guerrière du moyen âge. La vie morale qui anime intérieurement ces héros a aussi sa poésie : fierté antique, courage intrépide, sacrifice absolu de soi-même, les vertus les plus austères fleurissent dans les âmes les plus tendres et les plus ingénues que Corneille ait jamais dépeintes. Qui n'admirerait que la plus faible de ses héroïnes et le plus passionné de ses héros soient précisément ceux qui ont la plus haute idée de l'honneur, et que le plus troublant de ses drames se trouve être en même temps le plus noble et le plus purifiant des spectacles? La poésie du style enfin a dans le *Cid* un éclat incomparable : ce ne sont pas seulement ces belles et fortes images qu'on ne retrouvera plus que bien rarement dans la suite (*Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille... Les Mores en fuyant ont emporté son crime... Précipice élevé d'où tombe mon honneur...*), mais les beaux vers cornéliens, sobres et d'un seul jet, y jail-

CHIMÈNE

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre;
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants me penche d'un côté?

ELVIRE

Non; j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,
Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père à[1] choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage;
Et puisqu'il vous en faut encor faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
« Elle est dans le devoir; tous deux sont dignes d'elle,
« Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
« Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
« L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
« Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
« Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
« Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
« Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
« La valeur de son père en son temps sans pareille,
« Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille;
« Ses rides sur son front ont gravé ses exploits[2],
« Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
« Je me promets du fils ce que j'ai vu du père;
« Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait[3]
A tranché ce discours qu'à peine il commençait;
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.

1. V. *Gr.*, 38.
2. Vers parodié au début des *Plaideurs*. « Ne tient-il qu'à un jeune homme, disait Corneille non sans dépit, de venir tourner en ridicule les plus beaux vers des gens? » (*Menagiana* 3.306.)
3. *Var.* qu'il pressait (1660).

Le roi doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur;
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival :
Et puisque don Rodrigue a résolu son père
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE

Il semble toutefois que mon âme troublée,
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers [1],
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

## SCÈNE II

### L'INFANTE, LÉONOR, PAGE

L'INFANTE

Page, allez avertir Chimène de ma part[2].
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(Le page rentre.)

LÉONOR

Madame, chaque jour même désir vous presse;
Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE

Ce n'est pas sans sujet; je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son âme est blessée :
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,

1. Même métaphore que dans Bossuet : « Il connaissait les deux visages de la justice ». (O. F. de Le Tellier.)

2. On sait que Napoléon Ier goûtait fort le rôle de l'Infante, « l'amour d'une princesse pour Rodrigue étant fait, disait-il, pour donner la plus haute idée du héros ». La langueur même de ce rôle épisodique ne paraît pas sans charme, et l'amour de la petite señora romanesque et précieuse, véritable princesse de l'*Amadis* espagnol, nous transporte au plus beau temps des histoires de chevalerie.

Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain;
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR

Madame, toutefois parmi leurs bons succès*
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant, et deviens indiscrète.

L'INFANTE

Ma tristesse redouble à [1] la tenir secrète.
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Écoute quels assauts brave encor ma vertu.
L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune cavalier*, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR

Vous l'aimez!

L'INFANTE

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LÉONOR

Pardonnez-moi, Madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.
Une grande princesse à ce point s'oublier
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier*!
Et que dirait le Roi? que dirait la Castille?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE

Il m'en souvient si bien que j'épandrai* mon sang
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles âmes
Le seul mérite a droit de produire des flammes;
Et si ma passion cherchait à s'excuser,
Mille exemples fameux pourraient l'autoriser :
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire* s'engage [2];
La surprise des sens n'abat point mon courage;
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,

1. V. *Gr.*, 38. | 2. V. *Gr.*, 24.

Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée*
Avec impatience attend leur hyménée :
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui :
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture;
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.
  Je souffre cependant un tourment incroyable.
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
Je travaille à le perdre, et le perds à regret;
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne;
Je sens en deux partis mon esprit divisé.
Si mon courage* est haut, mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal, je le crains, et souhaite[1] :
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas.
Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas

LÉONOR

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent :
Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant
Votre vertu combat et son charme et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottants.
Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps :
Espérez tout du ciel; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir[2].

1. V. *Gr.*, 49.
2. C'est précisément la pointe qui termine le sonnet d'Oronte (Belle Philis...) et révolte si fort le goût d'Alceste. Mais qui regretterait de retrouver ici le style *culto* et gongorisant des princesses du théâtre espagnol ?

LE PAGE

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis.

## SCÈNE III

L'INFANTE seule.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède :
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe ;
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments.
Mais je tarde un peu trop : allons trouver Chimène,
Et par son entretien soulager notre peine.

## SCÈNE IV

LE COMTE, D. DIÈGUE

LE COMTE

Enfin vous l'emportez[1], et la faveur du Roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi ;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÈGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

1. Rapprocher de ce fier début II. *décoiffé* de Boileau.
2 e: S, t aussi le spirituel *Chap.lain*

D. DIÈGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite;
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre[1];
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-là, Monsieur, et gouvernez le prince;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner* une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir[2];
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;

1. *Ce beau fils* fait bondir Voltaire : ce qu'il regarde comme une basse trivialité nous paraît d'une énergique justesse. Ce ton d'ironie hautaine et familière peint le comte.

2. C'est ainsi que Bossuet fait un

Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le Prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...

D. DIÈGUE

Je le sais, vous servez bien le Roi.
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place :
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté[1].

D. DIÈGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

mérite au prince de Condé d'avoir mené son fils « aux leçons vivantes et à la pratique. »

1. Un des plus beaux types de ce qu'on nomme le *dialogue Cornélien*. Ce choc de reparties qui se poursuivent du vers au vers se rencontre déjà non seulement dans Garnier et dans Théophile, mais dans Euripide et dans Sénèque. Il est la traduction naturelle de ces duels de passions qui animent tous les drames.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas! Moi?

D. DIÈGUE

Vous.

LE COMTE

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

D. DIÈGUE, mettant l'épée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front[1].

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

D. DIÈGUE

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE

Ton épée est à moi; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

## SCÈNE V

### D. DIÈGUE

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi?

1. *Le front d'une race!* se récrie Scudéry! « Pourquoi pas les bras de ma lignée, les cuisses de ma postérité! » Les pages de ses *Observations sur le Cid* sont à peu près toutes dans ce goût.

Ô cruel souvenir de ma gloire passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte[1],
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

## SCÈNE VI

### D. DIÈGUE, D. RODRIGUE

D. DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

D. RODRIGUE

De quoi?

D. DIÈGUE

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;

1. Entendez : l'éclat même de ma dignité nouvelle, de mon honneur, rendra le comte plus vain dans son triomphe.

Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

D. RODRIGUE

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE

Le...

D. DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range*,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

## SCÈNE VII

### D. RODRIGUE

Percé jusques au fond du cœur[1]
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue

1. « Comme s'il était vraisemblable, observe l'abbé d'Aubignac, qu'un homme en cet état eût la liberté de faire des chansons! » (*Pratique du théâtre*, 1657.) A quoi Corneille répond fort sensément que les vers lyriques, avec leurs cadences inégales, expriment merveilleusement les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes et les douces rêveries (*Examen d'Andromède*, 1660). Ce n'est pas trop de tout ce que la poésie a de plus musical pour exprimer les premiers orages de la passion dans cette jeune âme de héros.

Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur[1] le père de Chimène[2]!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse[3]
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse*.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble* amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois* à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.

1. Néologisme qu'approuva l'Académie dans ses *Sentiments* avec une heureuse largeur de vues.

2. Corneille, en 1660, a blâmé lui-même, avant Fénelon, cette finale comme trop affectée et peu naturelle, et l'on ne peut nier en effet que le balancement des rimes n'ait quelque chose d'artificiel. Mais le tour antithétique de l'expression ne rend-il pas la poignante antithèse des sentiments? Et qui ne voit que Corneille était à cette date bien loin des années de jeunesse, où il avait rêvé plutôt qu'écrit la délicieuse musique de ces couplets lyriques? Il ne faut pas craindre de prendre ici contre Corneille le parti de Corneille lui-même.

3. « Je vois bien que j'ai deux âmes, dit un héros de la *Cyropédie*; c'est une philosophie que j'ai apprise d'un terrible sophiste qui est l'Amour. »

Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison* !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire,
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée* !
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse.
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu[1].
Je m'accuse déjà de trop de négligence ;
Courons à la vengeance ;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

# ACTE SECOND

## SCÈNE PREMIÈRE

### D. ARIAS, LE COMTE

LE COMTE

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut ;
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS

Qu'aux volontés du roi ce grand courage* cède :
Il y prend grande part, et son cœur irrité

1. Il manquerait quelque chose à Rodrigue s'il n'avait pas cette nuance de mélancolie qu'inspire même aux héros d'Homère la pensée de la mort. (Cf. *Il.*, 18, 98 ; 6, 460). Mais le souci de la *pureté* morale qui donne au Cid une grâce si chevaleresque révèle une tout autre civilisation, une tout autre littérature que celle des poèmes homériques.

Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense.
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des submissions*
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le Roi vous aime encore; apaisez son courroux
Il a dit : JE LE VEUX; désobéirez-vous?

LE COMTE

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;
Et quelque grand qu'il soit, mes services présents
Pour le faire abolir* sont plus que suffisants[1].

D. ARIAS

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS

Souffrez que la raison remette vos esprits.

1. C'est ici, selon Voltaire, que se plaçait la fameuse apologie du duel qui ne fut jamais dite sur la scène.

Ces satisfactions n'apaisent point une âme.
Qui les reçoit n'a rien, qui les fait se [diffame.
Et de pareils accords l'effet le plus com [mun
Est de perdre d'honneur deux hommes au lieu [d'un.

Prenez un bon conseil*.

LE COMTE

Le conseil en est pris.

D. ARIAS

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre conte[1].

LE COMTE

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE

Le sort en est jeté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.
Avec tous vos lauriers, craignez encor la foudre.

LE COMTE

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS

Mais non pas sans effet.

LE COMTE

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur[2].

## SCÈNE II

### LE COMTE, D. RODRIGUE

D. RODRIGUE

A moi, Comte, deux mots.

LE COMTE

Parle.

D. RODRIGUE

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE

Oui.

1. V. *Gr.*, 1.
2. Si le comte était moins outrecuidant, on aurait moins de sympathie pour son vainqueur, et l'on accepterait moins facilement les scènes d'amour qui vont suivre.

D. RODRIGUE

Parlons bas; écoute[1].
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu[2],
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE

Peut-être.

D. RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE

Que m'importe?

D. RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux!

D. RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE

Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE

Oui; tout autre que moi[3]
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur:
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu*, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,

1. « Parlons bas » : on est devant le palais du roi! Rodrigue craint d'être entendu.
2. V. *Gr.*, 7.

3. Tandis que le comte parle en capitan de comédie, rien n'est plus agréablement modeste que le langage de Rodrigue.

Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire[1].
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE

As-tu peur de mourir?[2]

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

## SCÈNE III

### L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR

L'INFANTE

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur;

1. Cf. Sénèq. (*de Prov.*, 3) : Le gladiateur sait que celui-là est vaincu sans gloire qui est vaincu sans péril. *Scit eum sine gloria vinci, qui sine periculo vincitur.*

2. Le duel, on le voit, est déjà commencé.

Tu reverras le calme après ce faible orage;
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage*,
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE

Mon cœur, outré d'ennuis*, n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace*
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en saurais douter, je péris dans le port.
J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord;
Et je vous en contais la charmante nouvelle,
Au malheureux moment que naissait leur querelle[1],
Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie*,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie!
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,
Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs!

L'INFANTE

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre :
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déjà le Roi les veut accommoder[2];
Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE

Les accommodements ne font rien en ce point.
De si mortels affronts ne se réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence :
La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène
Des pères ennemis dissipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord*.

CHIMÈNE

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :
Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir;

1. V. *Gr.*, 16. | 2. V. *Gr.*, 11.

Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante faiblesse?

CHIMÈNE

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup;
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire[1];
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui*!
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me[2] l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE

Chimène a l'âme haute, et quoique intéressée*,
Elle ne peut souffrir une basse pensée :
Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMÈNE

Ah! Madame, en ce cas je n'ai plus de souci

## SCÈNE IV

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE

L'INFANTE

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE

Le comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE

Parlez.

1. V. *Gr.*, 11.

2. Me = à moi.

LE PAGE

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE

Seuls ?

LE PAGE

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude[1].

## SCÈNE V

### L'INFANTE, LÉONOR

L'INFANTE

Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit ;
Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine ;
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé* jette un plaisir secret.

LÉONOR

Cette haute vertu qui règne dans votre âme
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse* et triomphante elle me fait la loi ;
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais, malgré moi, j'espère ;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR

Vous laissez choir[2] ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

1. Chimène court au lieu du combat, où elle va trouver son père expirant.
2. Approuvé par l'Académie, comme *chef* et *harnais*, bien que commençant à vieillir.

LÉONOR

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux;
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE

Je ne le sais que trop; mais si ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous [1] sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;
Et mon amour flatteur déjà se persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées
Porter delà les mers ses hautes destinées;
Du sang des Africains arroser ses lauriers [2];
Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire*.

LÉONOR

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras,
Ensuite [3] d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage;
Ils sont sortis ensemble : en faut-il davantage?

LÉONOR

Eh bien! ils se battront, puisque vous le voulez;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

L'INFANTE

Que veux-tu? je suis folle, et mon esprit s'égare;
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

1. V. *Gr*, 31.

2. *Var*. Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers. On ne peut pas dire *arborer un arbre*, avait prononcé l'Académie. C'est *arborer* des branches de laurier que d'en faire un trophée au vainqueur, riposte Voltaire.

3. V. *Gr*., 33.

## SCÈNE VI

### D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE

D. FERNAND

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable !
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS

Je l'ai de votre part longtemps entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, Sire, et n'ai rien obtenu.

D. FERNAND

Justes cieux ! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire !
Il offense don Diègue, et méprise son roi !
Au milieu de ma cour il me donne la loi !
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine ;
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence[1] :
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

D. SANCHE

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle.
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle[2] :
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE

J'obéis, et me tais ; mais, de grâce encor, Sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND

Et que pourrez-vous dire ?

D. SANCHE

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des submissions :

1. V. *Gr.*, 11.

2. V. *Versif.*, *Rythme.*

Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait, s'il avait moins de cœur.
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il satisfera, Sire; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage*.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi;
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi;
Et, quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême
N'en parlons plus. Au reste*, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

D. ARIAS

Les Maures ont appris par force à vous connaître,
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville[1]
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

1. Au temps du Cid, Séville était encore en possession des Maures pour plus de deux cents ans. Mais qui donc, parmi les spectateurs, s'apercevait de cette erreur historique?

D. ARIAS

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes
Combien votre présence assure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND

Et rien à négliger[1].
Le trop de confiance attire le danger;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène[2].
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal* sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville :
Faites doubler la garde aux murs et sur le port,
C'est assez pour ce soir.

## SCÈNE VII

D. FERNAND, D. ALONSE, D. SANCHE, D. ARIAS

D. ALONSE

Sire, le Comte est mort.
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

D. FERNAND

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance;
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE

Chimène à vos genoux apporte sa douleur;
Elle vient toute[3] en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon État rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,

1. C'est promettre plus de vigilance qu'il n'en doit montrer, a-t-on fait remarquer souvent. Mais se montre-t-on si exigeant pour les majestés débonnaires de nos vieilles chansons de geste ?

2. Le mascaret, dont Corneille avait pu être témoin à Rouen, se fait aussi sentir à Séville.

3. V. *Gr.*, 8.

A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

## SCÈNE VIII

D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. SANCHE,
D. ARIAS, D. ALONSE

CHIMÈNE

Sire, Sire, justice[1]!

D. DIÈGUE

Ah! Sire, écoutez-nous!

CHIMÈNE

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE

Je demande justice.

D. DIÈGUE

Entendez ma défense.

CHIMÈNE

D'un jeune audacieux punissez l'insolence :
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.

D. DIÈGUE

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIÈGUE

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir[2];
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.
(à D. Diègue.)
Vous parlerez après; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang

1. Chimène se jetant aux pieds du roi pour demander justice contre celui qu'elle adore, don Diègue s'y précipitant à son tour pour obtenir la grâce du fils qui l'a vengé : tableau à la fois théâtral et dramatique, fait pour frapper les yeux à la fois et le cœur.

Couler à gros bouillons de son généreux flanc[1];
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc était ouvert; et, pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite[2];
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance*.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,

1. Dans le drame espagnol, Chimène se présente devant le roi avec un mouchoir trempé dans le sang de son père. Le *spectacle* est devenu simple *figure* de style; la *chose* s'est transformée en *idée*.

2. Entendez : Sa valeur, me parlant par sa plaie ouverte, se servait de cette triste bouche pour solliciter le secours de ma voix et se faire entendre du prince. — Chimène reste attendrissante même quand elle fait des pointes, et ses *concetti* les plus subtils ne laissent pas de nous émouvoir.

Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. FERNAND

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux.
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois*,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois[1],
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
Sire; j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire[2].
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;

1. V. *Versif.*, *Rime*. | 2. V. *Gr.*, 11.

Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE

Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs[1].

# ACTE TROISIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

### D. RODRIGUE, ELVIRE

ELVIRE

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable[2]?

D. RODRIGUE

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil.
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE

Sa vie était ma honte;
Mon honneur de ma main a voulu cet effort*.

ELVIRE

Mais chercher ton asile en la maison du mort!

1. Le discours de Chimène au roi, dans le *Romancero*, est bien différent. « Chaque jour qui luit, je vois celui qui tua mon père, chevalier à cheval tenant un épervier... Pour me faire plus de peine, il le lance dans mon colombier. Avec le sang de mes colombes, il a ensanglanté ma robe. A mes plaintes, il a répondu qu'il couperait les pans de mes jupes! » Puis elle finit par demander pour mari celui dont elle poursuivait la mort; il deviendra ainsi sa rançon à la fois et son protecteur.

2. Rodrigue s'est introduit dans la maison du comte qu'il vient de tuer : Elvire n'a pas tort de se récrier. Quelle invraisemblance, en effet! Mais aussi quelles beautés nous devrons à cette heureuse hardiesse!

Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné;
Je cherche le trépas après l'avoir donné*.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :
Je mérite la mort de[1] mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
Que poussera* l'ardeur de ses ressentiments.

D. RODRIGUE

Non, non, ce cher objet* à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grâce, ôte*-moi de souci.
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?
Elle va revenir; elle vient, je la voi[2] :
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

## SCÈNE II

### D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

D. SANCHE

Oui, Madame, il vous faut de sanglantes victimes :
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;

1. V. *Gr.*, 40. | 2. V. *Gr.*, 1.

Employez mon amour à venger cette mort :
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE

Malheureuse!

D. SANCHE

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE

J'offenserais le Roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE

Vous savez qu'elle[1] marche avec tant de langueur,
Que bien souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE

C'est le dernier remède; et s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend;
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content[2].

## SCÈNE III

### CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte,
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs;
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs*.
Mon père est mort, Elvire; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau[3]!
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

1. V. *Gr.*, 9.

2. Don Sanche, disait l'Académie, aurait dû venger Chimène sans lui en demander la permission. Il n'est pas nécessaire d'être très versé dans les usages de la chevalerie, pour donner raison à Corneille.

3. La passion est subtile, et d'ailleurs Chimène n'a-t-elle pas besoin de s'exalter pour élever son courage à la hauteur d'une situation si ardue?

ELVIRE

Reposez-vous, Madame.

CHIMÈNE

Ah! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos!
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel!

ELVIRE

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore[1]!

CHIMÈNE

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore;
Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
Dedans[2] mon ennemi je trouve mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père :
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant :
Mais, en ce dur combat de colère et de flamme
Il déchire mon cœur sans partager mon âme;
Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte* point pour suivre mon devoir;
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;
Mon cœur prend son parti; mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE

Ah! cruelle pensée!
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir!

ELVIRE

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE

Quoi! mon père étant mort, et presque entre mes bras,

1. La stupéfaction d'Elvire fait bien ressortir toutes les audaces de cette donnée dramatique.
2. V. *Gr.*, 31.

Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai[1] pas!
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher : vous avez assez fait;
Vous avez vu le Roi, n'en pressez point l'effet* :
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE

Il y va de ma gloire*, il faut que je me venge;
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE

Pour conserver ma gloire* et finir mon ennui*,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui[2].

## SCÈNE IV

### D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE

D. RODRIGUE

Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre[3],
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE

Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi[4]?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE

N'épargnez point mon sang, goûtez, sans résistance,

1. V. *Gr.*, 1.
2. Vers admirable, qui ne semble exprimer qu'un sentiment intense et qui explique du même coup la rapidité de l'action.
3. Le frémissement de curiosité et d'émotion qui s'élevait en ce moment, au témoignage de Corneille, nous surprend moins que ce qu'il ajoute : « Mais je me ferais scrupule d'étaler de pareilles scènes à l'avenir sur notre théâtre. »
4. V. *Gr.*, 1.

La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE

Hélas!

D. RODRIGUE

Écoute-moi.

CHIMÈNE

Je me meurs.

D. RODRIGUE

Un moment.

CHIMÈNE

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE

Quatre mots seulement;
Après, ne me réponds qu'avecque [1] cette épée.

CHIMÈNE

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

D. RODRIGUE

Ma Chimène..

CHIMÈNE

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche* ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE

Plonge-le dans le mien;
Et fais-lui perdre ainsi la teinture* du tien [2].

CHIMÈNE

Ah! Quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

D. RODRIGUE

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.

1. V. *Gr.*, 1.
2. L'Académie qui censura tant de beautés ne releva pas cette faute de goût. V. *Teinture*.

'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
éshonorait mon père, et me couvrait de honte.
u sais comme un soufflet touche un homme de cœur.
'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur :
e l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père ;
e le ferais encor, si j'avais à le faire[1] :
e n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi,
la flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi ;
uge de son pouvoir : dans une telle offense
'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance.
éduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt,
e me suis accusé de trop de violence ;
t ta beauté, sans doute, emportait la balance,
moins que d'opposer à tes plus forts appas
u'un homme sans honneur ne te méritait pas ;
ue malgré cette part que j'avais en ton âme,
ui m'aima généreux me haïrait infâme ;
u'écouter ton amour, obéir à sa voix,
'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
e te le dis encore, et, quoique j'en soupire,
usqu'au dernier soupir je veux bien le redire :
e t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
our effacer ma honte, et pour te mériter ;
lais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
e sais qu'un père mort t'arme contre mon crime :
e ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
mmole avec courage au sang qu'il a perdu
elui qui met sa gloire à l'avoir répandu[2].

CHIMÈNE

h, Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,

1. C'est la devise de tous les héros e Corneille. — Dans le drame bien onnu de Shakespeare, Roméo et Juette ne s'entretiennent que de leur mour avec une vivacité qui dès le remier instant n'est plus susceptible e s'accroître. Rodrigue et Chimène ne arlent que de devoir et de sacrifice, et e se donnent ainsi l'un à l'autre de ouvelles raisons de s'admirer et de aimer toujours davantage.

2. Mensonges ! dira-t-on ; Rodrigue ne demande pas plus sérieusement la mort à Chimène que celle-ci ne demandait au roi le supplice de Rodrigue. C'est par là cependant que chacun d'eux forcera l'admiration de son émule en héroïsme, et que, se montrant de plus en plus dignes d'être aimés, ils s'arracheront enfin de mutuels aveux.

Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas! ton intérêt* ici me désespère[1].
Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes*,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu :
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin, n'attends pas de mon affection[2]
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt;
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau[3].

1. V. *Gr.*, 6.

2. Dialecticienne rompue à l'art du raisonnement et de la riposte comme toutes les héroïnes de Corneille, Chimène reprend à Rodrigue, pour se les appliquer à elle-même plus exactement, les termes mêmes de son apologie.

3. S'il est vrai, comme on l'assure, que par ce terme du barreau Corneille trahisse son origine normande et sa

i tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
e la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
t je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE

e quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
a générosité doit répondre à la mienne;
t pour venger un père emprunter d'autres bras,
la Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas :
la main seule du mien a su venger l'offense,
a main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE

ruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?
u t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
e suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
our souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
lon père et mon honneur ne veulent rien devoir
ux traits de ton amour ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE

igoureux point d'honneur! hélas, quoi que je fasse,
e pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
u nom d'un père mort, ou de notre amitié,
unis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
on malheureux amant aura bien moins de peine
mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE

a, je ne te hais point [1].

D. RODRIGUE

Tu le dois.

CHIMÈNE

Je ne puis.

D. RODRIGUE

rains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
uand on saura mon crime, et que ta flamme dure [2],
ue ne publieront point l'envie et l'imposture!
orce-les au silence, et, sans plus discourir,

rofession première, il en faudra dire autant de Guilhem de Castro à qui orneille l'a emprunté!

1. Autant Chimène était subtile out à l'heure en faisant parler le devoir, autant elle est simple quand elle isse parler la passion. Ces traits adirables manquent dans le drame de G. de Gastro où Chimène est presque uniquement occupée du *qu'en dira-t-on* : « *Rod*. Me hais-tu? — *Chim*. Je ne le puis... savoir que je te persécute en pensant que je t'adore, cela disculpera mon honneur. »

2. V. *Gr.*, 21.

Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire* et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime [1].
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard,
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE

Que je meure!...

CHIMÈNE

Va-t'en.

D. RODRIGUE

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE

O miracle d'amour!

CHIMÈNE

O comble de misères!

D. RODRIGUE

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMÈNE

Rodrigue, qui l'eût cru...

D. RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit [2]...

CHIMÈNE

Que notre heur* fût si proche, et sitôt se perdît?

D. RODRIGUE

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

1. V. *Gr.*, 46.

2. Cet admirable duo de tendresse, avec le touchant retour sur le bonheur trop tôt évanoui, est peut-être ce que Corneille doit de plus heureux à G. de Castro.

CHIMÈNE

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE

Ah! regrets superflus!

CHIMÈNE

Va-t'en, encore un coup*, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE

Adieu; je vais traîner une mourante vie,
Tant que [1] par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu; sors, et surtout garde bien qu'on te voie [2].

ELVIRE

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer.
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

## SCÈNE V

### D. DIÈGUE

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse [3] :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;
Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent la pureté de nos contentements.

Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte;
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé;
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.

En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.

A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,

1. V. *Gr.*, 46.
2. V. *Gr.*, 36. — Le souci de son bon renom, exprimé d'un mot avec cette naïveté charmante, a plus de grâce que dans la pièce espagnole où il remplit presque tout l'entretien.
3. Il ne faut pas hésiter à reconnaître ici un pendant lyrique aux stances du 1er acte. Ce sont 6 strophes de 4 vers à rimes plates, dont le rythme coupé semble accompagner les pas incertains du vieillard et traduire les perplexités de sa pensée.

Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.

Je ne découvre point de marques de sa fuite;
Je crains du Comte mort les amis et la suite;
Leur nombre m'épouvante, et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.

Justes cieux! me trompé-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance!
C'est lui, n'en doutons plus; mes vœux sont exaucés;
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

## SCÈNE VI

### D. DIÈGUE, D. RODRIGUE

D. DIÈGUE

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie [1]!

D. RODRIGUE

Hélas!

D. DIÈGUE

Ne mêle point de soupirs à ma joie;
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer;
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens :
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur*,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint[2] l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE

L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins,

1. Ce qui est invraisemblable, ce n'est pas, comme le croit Voltaire, ignorant l'ancien système de décoration multiple et simultanée, que don Diègue soit venu sur la scène sans voir Rodrigue et Chimène, c'est qu'il rencontre son fils par le plus grand hasard dans les rues de Séville. Dans la pièce espagnole, le père, en envoyant Rodrigue se battre, lui avait indiqué d'avance un rendez-vous, et, arrivé le premier, il le reconnaissait de loin au galop de son cheval.

2. *Var.* Où fut jadis. Blâmé par l'Acad.

Étant sorti de vous et nourri par vos soins.
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie;
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte*.
Je ne me repens point de vous avoir servi;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme,
Ne me dites plus rien; pour vous j'ai tout perdu;
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses;
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses[1]!
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE

Ah! que me dites-vous?

D. DIÈGUE

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE

Mon honneur offensé sur moi-même se venge;
Et vous m'osez[2] pousser à la honte du change*!
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage, et le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure:
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure;
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;
Ma foi* m'engage encor si je n'espère plus;
Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas;

1. Don Diègue, le vieil Horace, Fabian dans *Polyeucte*, tiennent le même langage. Mais qui ne voit que pour Rodrigue il ne peut exister qu'une femme au monde?

2. V. *Gr.*, 11.

Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville et piller la contrée.
Les Maures vont descendre; et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit[1].
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis[2],
Qui sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Se venaient tous offrir à venger ma querelle*.
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord* :
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort:
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte;
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.
Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
Porte-la plus avant; force par ta vaillance
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence;
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.
Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

# ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,

1. V. *Gr.*, 20.
2. Un Beaufort ou un d'Épernon, sous Louis XIII, réunissaient aisément de telles escortes pour faire ou repousser un coup de main. V. Taine, *Anc. Rég.*, p. 112.

Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord* fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte;
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière et deux rois prisonniers.
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMÈNE

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
Et demande pour grâce à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province*.

CHIMÈNE

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie:
Pour[1] avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent!
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colère;
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père;
Ces tristes vêtements, où[2] je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur;

1. V. Gr., 41. | 2. V. Gr., 17.

Et, quoi qu'on die[1] ailleurs d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentiments,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornements[2],
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

## SCÈNE II

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE

L'INFANTE

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,
Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes :
Il a sauvé la ville, il a servi son roi;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entends partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire;
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois;

1. V. *Gr.*, 1.
2. L'apostrophe souvent prodiguée semble témoigner de l'influence du goût espagnol. Cf. Rodrigue s'adressant à son épée : « Fer qui causes ma peine, » et don Diègue interpellant l'arme trop lourde pour sa main (vers 255).

Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE

Chacun peut la vanter avec quelque justice.
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit * ma douleur en l'élevant si haut :
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
Ah! cruels déplaisirs * à l'esprit d'une amante!
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'INFANTE

Hier [1] ce devoir te mit en une haute estime;
L'effort que tu te fis * parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admirait ton courage et plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle?

CHIMÈNE

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L'INFANTE

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, et la terreur du Maure.
Le Roi même est d'accord de cette vérité,
Que ton père en lui seul se voit ressuscité;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi! pour venger un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime?
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser :
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie :
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie[2].

CHIMÈNE

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté;

1. V. *Versif.*, *Mesure*. — Voltaire feint de croire après ce mot que l'action dure deux jours. Il est clair cependant que l'action, commencée la veille après midi, finit le jour même de la bataille à midi.

2. Il faut que Rodrigue soit bien cher à l'Infante pour qu'elle cache et montre à la fois si clairement le sentiment qui la fait parler.

Le devoir qui m'aigrit * n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse, *
Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE

C'est générosité quand, pour venger un père,
Notre devoir attaque une tête si chère;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.
Que le bien du pays t'impose cette loi :
Aussi bien que crois-tu que t'accorde le Roi?

CHIMÈNE

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMÈNE

Après mon père mort[1], je n'ai point à choisir.

## SCÈNE III

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE,
D. SANCHE

D. FERNAND

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes[2],
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi

1. V. *Gr.*, 30.
2. C'est ainsi que dans plus d'une chanson de geste, *Renaud de Montauban* par exemple, ou *Guy de Bourgogne*, l'imprévoyance de l'empereur ou du suzerain fait ressortir la vigilance du vassal.

Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi[1].
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur[2],
Je ne t'envierai * pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède ;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE

Que votre majesté, Sire, épargne ma honte[3].
D'un si faible service elle fait trop de conte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire ;
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès[4].
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon âme encor toute troublée...
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité ;
Le péril approchait ; leur brigade[5] était prête ;
Me montrant à la cour, je hasardais ma tête :
Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND

J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;

1. V. *Gr.*, 42.
2. *Seid*, en arabe = Seigneur.
3. *Honte* n'est pas bien pour *pudeur*. *Acad*.
4. Dans *Horace*, c'est à peu près dans les mêmes termes que Tulle tient compte au coupable de sa valeur.
5. 500 hommes ne font pas une brigade, déclara Scudery, en sa qualité d'ancien mousquetaire.

Et l'État défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage[1] !
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée, aide à mon stratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent[2].
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent[3],

1. De même que le célèbre récit du messager dans les *Perses* d'Eschyle, le récit de Rodrigue ouvre une admirable perspective sur l'histoire d'une nation tout entière, et la délivrance héroïque de son territoire.

2. C'est le même enthousiasme guerrier que Bossuet admire dans le grand Condé : « Aussi vifs étaient les regards, aussi vive et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables les mains du prince de Condé ! »

3. De même dans les *Perses* d'Eschyle : « Une clameur immense, modulée comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs; les Barbares sont saisis d'effroi, car il n'était point l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs! »

Ils paraissent armés, les Maures se confondent [1].
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges*;
De notre sang au leur font d'horribles mélanges;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour [2];
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage :
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte :
Le flux les apporta, le reflux les remporte;
Cependant que [3] leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que [4] seuls désormais en vain ils se défendent,

1. V. *Gr.*, 24.
2. V. *Versif.*, *Rythme.*
3. V. *Gr.*, 46.
4. V. *Gr.*, 21.

Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps;
Et le combat cessa faute de combattants.
C'est de cette façon que, pour votre service...

## SCÈNE IV

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS,
D. ALONSE, D. SANCHE

D. ALONSE

Sire, Chimène vient vous demander justice [1].

D. FERNAND

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tous remercîments il faut que je te chasse :
Mais, avant que sortir [2], viens, que ton roi t'embrasse.
(D. Rodrigue rentre.)

D. DIÈGUE

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

D. FERNAND

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

## SCÈNE V

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE,
D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE

D. FERNAND

Enfin soyez contente,
Chimène, le succès * répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus*,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus [3];
Rendez grâces au ciel, qui vous en a vengée.
(A D. Diègue.)
Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,

1. Ce fragment d'épopée a singulièrement fait oublier l'action. Cependant c'est la victoire sur les Maures qui va éclaircir la situation tragique de Rodrigue.
2. V. *Gr.*, 43.
3. Cet artifice dramatique est emprunté à la pièce espagnole, qui offre de plus un détail touchant : en entendant cette nouvelle qu'il sait pourtant être fausse, don Diègue ne peut s'empêcher de dire à part : Je sais que la nouvelle est fausse, et cependant elle me fait pleurer.

Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour :
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse *.

CHIMÈNE

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse [1] :
Un excès de plaisir nous rend tout languissants;
Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

D. FERNAND

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible?
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE

Eh bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur :
Un juste déplaisir * à ce point m'a réduite;
Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis [2] :
Une si belle fin m'est trop injurieuse *.
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud;
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort [3].
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime:
Elle assure l'État, et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers;

1. Pour trouver, avec Voltaire, matière à rire dans cette réponse, il faut oublier l'épreuve affreuse que traverse la pudeur de Chimène, méconnaître le pathétique accent de sa fierté blessée.

2. Que de subtilité d'esprit ne faut-il pas à Chimène pour se tirer de son mensonge! Mais comme sa passion donne un air de sincérité à tous les sophismes dans lesquels elle se débat!

3. Nul poète n'a exprimé avec plus d'éclat le devoir de sacrifier sa vie à ce qui fait seul la raison de vivre, c'est-à-dire à sa patrie ou à sa foi (Cf. *Horace*, v. 442, *Poly.*, 124).

Et, pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père...
Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter:
Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée;
Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice on met tout en balance.
On a tué ton père, il était l'agresseur;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,
Consulte bien ton cœur; Rodrigue en est le maître;
Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père [1]!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes:
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête [2];
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête;
Qu'ils le combattent, Sire; et, le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND

Cette vieille coutume en ces lieux établie,

1. Chimène, hors d'elle-même, exaspérée de voir son secret trahi, s'excite contre Rodrigue, et va dans sa colère jusqu'à l'injure. Voltaire trouve le moment bien choisi pour lui reprocher de mal mesurer ses termes et de confondre un *meurtrier* avec un *assassin*.

2. Chimène promet sa main à qui vaincra Rodrigue en combat singulier. Ce jugement de Dieu nous reporte en plein moyen âge.

Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattants affaiblit un État;
Souvent de cet abus le succès * déplorable
Opprime l'innocent, et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue; il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime [1].

D. DIÈGUE

Quoi! sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!
Que croira votre peuple, et que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie,
Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire :
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire
Le Comte eut de l'audace, il l'en a su punir :
Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

D. FERNAND

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse :
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place;
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers ferait ses ennemis :
L'opposer seul à tous serait trop d'injustice;
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIÈGUE

N'excusez point par là ceux que son bras étonne *;
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui?
Qui se hasarderait contre un tel adversaire?
Qui serait ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant;
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse.

1. Le roi montre autant d'esprit que de grandeur. Après avoir parlé plus d'une fois comme un suzerain de *Chanson de geste*, don Fernand finit par trouver des accents dignes d'un véritable roi de tragédie.

Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND

Chimène, remets-tu ta querelle * en sa main?

CHIMÈNE

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE

Non, sire, il ne faut pas différer davantage :
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

D. DIÈGUE

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse[1].
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.
(à D. Arias.)
Vous seul des combattants jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent * en gens de cœur,
Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine;
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que pour récompense il reçoive sa foi *[2].

CHIMÈNE

Quoi! Sire, m'imposer une si dure loi!

D. FERNAND

Tu t'en plains; mais ton feu, loin d'avouer * ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux;
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

1. Corneille se repentait d'avoir averti par là les spectateurs de la difficulté qu'il avait eu à emprisonner son sujet dans la règle de l'*unité de jour*. Il est certain, selon le mot de Fauriel, que les personnages semblent travailler à l'heure.

2. Trait de mœurs féodales : le suzerain dispose de la main des orphelins dans son fief.

# ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

### D. RODRIGUE, CHIMÈNE

CHIMÈNE

Quoi! Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace[1]?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE

Je vais mourir, Madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu;
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE

Je cours à ces heureux moments
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si faible? ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort.
Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père,
Va combattre don Sanche, et déjà désespère!
Ainsi donc au besoin * ton courage s'abat[2]!

D. RODRIGUE

Je cours à mon supplice, et non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle *;
Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pays,

1. Cette seconde entrevue de Rodrigue et de Chimène, qui n'est pas dans le drame espagnol, est précisément le point culminant de la pièce française. On notera qu'en cet instant solennel Rodrigue cesse de tutoyer Chimène.

2. Scudéry est choqué de l'equivoque avec *sabat*.

A[1] me défendre mal je les aurais trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille sortir par une perfidie :
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre ressentiment choisit la main d'un autre;
Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en[2] repousser les coups;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent
Je lui vais présenter mon estomac * ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE

Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
Et te fait renoncer, malgré ta passion[3],
A l'espoir le plus doux de ma possession :
Je t'en vois cependant faire si peu de conte,
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale * ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu?
Quoi? n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre;
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE

Après la mort du Comte, et les Maures défaits,

1. V. *Gr.*, 38. — 2. V. *Gr.*, 13.
3. Entendez : si c'est parce que je te poursuis, comme mon devoir m'y oblige, que tu renonces à te défendre, songe du moins à ta réputation, montre plus d'amour-propre. — Artifice bien féminin pour échapper à la nécessité d'un aveu.

Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre;
On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
Auprès[1] de mon honneur, rien ne m'est précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adorait Chimène;
« Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine;
« Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
« Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :
« Elle voulait sa tête; et son cœur magnanime,
« S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
« Pour venger son honneur il perdit son amour,
« Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
« Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
« Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie[2]. »
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix[3].
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE, seul

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte[4]?

1. V. *Gr.*, 32.
2. Tout ce que l'*Astrée* a de plus délicatement nuancé dans le sentiment demeure bien loin de cette épitaphe du parfait amant.
3. L'Académie déclare là-dessus que Chimène est scandaleuse et dépravée. Qu'aurait-elle dit de la Chimène historique qui demande au roi « ou la tête de Rodrigue ou sa main »?
4. Après l'admirable effusion de tendresse qui précède, des accents qui par-

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants:
Unissez-vous ensemble, et faites une armée,
Pour combattre une main de la sorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux;
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

## SCÈNE II

L'INFANTE

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance[1],
Qui fais un crime de mes feux?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?
Pauvre princesse! auquel des deux
Dois-tu prêter obéissance?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi;
Mais pour[2] être vaillant, tu n'es pas fils de roi.
Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
Ma gloire * d'avec mes désirs,
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs *?
O cieux! à combien de soupirs
Faut-il que mon cœur se prépare,
Si jamais il n'obtient sur un si long tourment
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant!
Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne
Du mépris d'un si digne choix :
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.
Après avoir vaincu deux rois,
Pourrais-tu manquer de couronne?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?
Il est digne de moi, mais il est à Chimène:
Le don que j'en ai fait me nuit.
Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine,

tout ailleurs sembleraient dignes du Matamore, dans l'*Illusion Comique*, n'ont plus rien qui paraisse exagéré.

1. Cette scène et les suivantes n'ont pas d'autre but que de laisser à Rodrigue le temps de vaincre don Sanche.

2. V. *Gr.*, 41.

Que le devoir du sang à regret le poursuit :
Ainsi n'espérons aucun fruit
De son crime, ni de ma peine,
Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis[1].

## SCÈNE III

### L'INFANTE, LEONOR

L'INFANTE

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR

Vous applaudir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme.

L'INFANTE

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui?

LÉONOR

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.
Vous savez le combat où Chimène l'engage;
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte et votre esprit guéri.

L'INFANTE

Ah! qu'il s'en faut encor!

LÉONOR

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'Amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amants apprend trop d'artifices[2].

LÉONOR

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort[3]
N'a pu, dans leurs esprits, allumer de discord*?
Car Chimène aisément, montre par sa conduite,
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, et pour son combattant

1. V. *Versification, Rythme.*
2. Non moins raffinée que Chimène, on voit que l'Infante a lu Gongora, le poète des sentiments subtils et précieux en Espagne.
3. V. *Gr.*, 30.

C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant :
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses;
Don Sanche lui suffit, et mérite son choix
Parce qu'il va s'armer pour la première fois[1];
Elle aime en ce duel son peu d'expérience;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance;
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir*,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

L'INFANTE

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée?

LÉONOR

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet!

L'INFANTE

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme :
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme;
Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup * le donner à Chimène.
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

## SCÈNE IV

### CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

Elvire, que je souffre! et que je suis à plaindre?
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre;
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir :
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.

1. *Var.* C'est la première fois que ce jeune seigneur endosse le harnois. Blâmé par Scudéry.
2. V. *Gr.*, 17.

A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes :
Le plus heureux succès me coûtera des larmes :
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
Et, quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

CHIMÈNE

Quoi ! l'objet de ma haine, ou de tant de colère !
L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père !
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon âme se rebelle.
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix :
Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage[1],
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur[2].

ELVIRE

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toujours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence ;
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le Roi vous force à suivre vos désirs[3].

CHIMÈNE

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?

1. Nommer Dieu au théâtre eût semblé une inconvenance quelque peu sacrilège. On préférait l'emploi de cette lourde scolastique : Et toi, puissant moteur du destin...

2. C'est le mot décisif de la scène. Corneille voulait par « ce souhait plus raisonnable, corriger la hardiesse de l'aveu échappé à Chimène : *Sors vainqueur*. On a rapproché de ce second souhait la prière que fait la belle Aude, quand, voyant son frère Olivier se battre contre son fiancé Roland, elle demande à Notre-Dame que la victoire reste indécise entre l'un et l'autre.

3. Elvire semble chargée d'exprimer les sentiments dont l'aveu diminuerait l'héroïsme de Chimène. Elle donne un corps aux pensées qui ont dû traverser l'esprit de sa maîtresse ; et lui fournit ainsi l'occasion de montrer sa grandeur d'âme en les combattant.

Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande;
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,
Que celle du combat et le vouloir du Roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire * de Chimène;
Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur?
Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où [1] votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

CHIMÈNE

Elvire, c'est assez des peines que j'endure;
Ne les redouble point par ce funeste augure.
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux;
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche;
Mais, s'il était vaincu, je serais à don Sanche.
Cette appréhension fait naître mon souhait...
Que vois-je? malheureuse! Elvire, c'en est fait.

## SCÈNE V

### D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

D. SANCHE

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMÈNE

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée?
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux [2],
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?
Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre;

1. V. *Gr.*, 17.
2. V. *Versif.*, *Rythme*.

Mon père est satisfait, cesse de te contraindre ;
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE

D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore!
Va, tu l'as pris en traître [1]; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE

Étrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime, et ta vaillance?

## SCÈNE VI

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimais, vous l'avez su; mais, pour venger mon père,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre majesté, Sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grâce, révoquez une si dure loi ;

1. Hermione reprochant à Oreste le meurtre de Pyrrhus, n'a pas plus de véhémence ; mais la brièveté de l'admirable « Qui te l'a dit ? » n'a rien à envier au développement de cette longue et déplaisante méprise.

Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

D. DIÈGUE

Enfin elle aime, sire, et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime[1].

D. FERNAND

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort;
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue[2] :
Je venais du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier, dont son cœur est charmé*,
« Ne crains rien (m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé) :
« Je laisserais plutôt la victoire incertaine,
« Que de répandre un sang hasardé pour Chimène;
« Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi,
« Va de notre combat l'entretenir pour moi,
« De la part du vainqueur lui porter ton épée. »
Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée;
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour;
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau succès* d'une amour si parfaite.

D. FERNAND

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu :
Une louable honte en vain t'en sollicite;
Ta gloire* est dégagée, et ton devoir est quitte;
Ton père est satisfait, et c'était le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.

1. Il est curieux de voir don Diègue, si rigoureux sur le point d'honneur quand il s'agit de sa race, absoudre l'amour de Chimène avec l'inconscient égoïsme de l'affection paternelle.

2. Don Sanche va donc pouvoir placer un mot, et nous expliquer, assez confusément d'ailleurs, le prétendu devoir qui a obligé Rodrigue de s'éloigner.

Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

## SCÈNE VII

### D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE

L'INFANTE

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête;
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête[1],
Madame; mon amour n'emploiera point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par là se peut enfin laver
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever :
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains :
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains;
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;
Prenez une vengeance à tout autre impossible;
Mais du moins que ma mort suffise à me punir.
Ne me bannissez point de votre souvenir;
Et puisque mon trépas conserve votre gloire *,

1. Cette offre trop répétée fatigue, mais elle n'a pas du moins le défaut de choquer, comme la facétie légèrement féroce de l'auteur espagnol. Chimène ayant demandé qu'on lui apportât la tête de Rodrigue, celui-ci se présente en disant : « J'ai satisfait au vœu de Chimène : j'apporte la tête de Rodrigue. Mais elle est sur mes épaules, car Chimène n'a pas dit si elle la voulait vivante. »

Pour vous en revancher* conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort :
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;
Et quand un roi commande on lui doit obéir.
Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort*,
Toute votre justice en est-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel[1] ?

D. FERNAND

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire*
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt* point une loi
Qui sans marquer de temps, lui destine ta foi.
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, et ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi :
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle ;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE

Pour posséder Chimène, et pour votre service,

1. C'est le dernier mot de Chimène, et ce mot est un refus ; mais il n'est personne qui ne voie clairement qu'un jour elle se laissera fléchir.

e saurait sans désordre exercer sa vertu.
uoique le mien s'étonne* à ces rudes alarmes,
e trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,
t parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
a constance du moins règne encor sur mes yeux :
uand on arrête là les déplaisirs* d'une âme,
i l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme;
ommander à ses pleurs en cette extrémité,
'est montrer pour le sexe* assez de fermeté.

JULIE

'en est peut-être assez pour une âme commune
ui du moindre péril se fait une infortune;
ais de cette faiblesse un grand cœur est honteux;
ose espérer tout dans un succès* douteux.
es deux camps sont rangés au pied de nos murailles;
ais Rome ignore encor comme[1] on perd des batailles.
oin de trembler pour elle, il lui faut applaudir[2] :
uisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
annissez, bannissez une frayeur si vaine,
t concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE

e suis Romaine, hélas! puisqu'Horace est Romain :
en ai reçu le titre en recevant sa main;
ais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
lbe, où j'ai commencé de respirer le jour,
lbe, mon cher pays, et mon premier amour;
orsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
e crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
ais-toi des ennemis que je puisse haïr[3].
uand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
es trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
uis-je former des vœux, et sans impiété
nportuner le ciel pour ta félicité?
e sais que ton État, encore en sa naissance,
e saurait, sans la guerre, affermir sa puissance;

1. V. *Gr.*, 34.
2. V. *Gr.*, 11.
3. Souvenir du pays natal, douces fections de l'enfance, tendres émoons du foyer domestique, autant de traits qu'on n'est pas habitué de rencontrer parmi les pompes de notre théâtre, et qui font du rôle de Sabine un des plus attachants de la tragédie classique.

Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les Dieux t'ont promis l'empire de la terre[1],
Et que tu n'en peux voir l'effet* que par la guerre :
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule[2],
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine; arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
Sa joie éclatera dans l'heur* de ses enfants;
Et se laissant ravir à l'amour maternelle[3],
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.
J'admirais la vertu qui réduisait* en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux :
Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
Trop faibles pour jeter un des partis à bas,
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité* d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;

1. D'après une vieille légende, on avait découvert une tête humaine en creusant les fondements du Capitole ; les devins consultés répondirent que là devait être la tête du monde : *ibi caput orbis futurum.*

2. Tout Romain croyait que la destinée de sa patrie était de command à la terre et que Rome ne devait poi connaître d'autres limites que cell de l'univers : *Romanæ spatium est urb et orbis idem.* (Ovide. *Fast.*, 2, 684.)

3. V. *Gr.*, 2.

Et si j'ai ressenti, dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes frères,
Soudain pour l'étouffer rappelant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvais encore être toute Romaine,
Et si je demandais votre triomphe aux Dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome.
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort*,
Et serai du parti qu'affligera* le sort.
Égale* à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,
En des esprits divers, des passions diverses!
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frère est votre époux, le vôtre est son amant* :
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.
Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
Le sien irrésolu, le sien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendait l'orage,
De tous les deux partis [1] détestait l'avantage,
Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs,
Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier [2], quand elle sut qu'on avait pris journée,
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front...

SABINE

Ah! que je crains, Julie, un changement si prompt!
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère;
Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère;
Son esprit, ébranlé par les objets présents,

1. V. *Gr.*, 8. 2. V. *Versif.*, *Mesure.*

Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle :
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle :
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet.
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet*.
Les âmes rarement sont de nouveau blessées;
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées :
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures;
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
Essayez sur ce point à la faire parler[1];
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer.
Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie :
J'ai honte de montrer tant de mélancolie;
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs*,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs[2].

## SCÈNE II

### CAMILLE, JULIE

CAMILLE

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que[3], plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles frayeurs mon âme est alarmée;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien[4],
Mourir pour son pays, ou détruire le mien;
Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,
Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.
Hélas!

JULIE

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.

1. V. *Gr.*, 40. — 2. V. *Gr.*, 38. | 3. V. *Gr.*, 21. — 4. V. *Gr.*, 50.

n peut changer d'amant*, mais non changer d'époux.
ubliez Curiace, et recevez Valère,
ous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
ous serez toute nôtre, et votre esprit remis*
'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE

onnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
t plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.
uoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE

uoi! vous appelez crime un change* raisonnable[1]?

CAMILLE

uoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE

nvers un ennemi, qui peut nous obliger?

CAMILLE

'un serment solennel, qui peut nous dégager?

JULIE

ous déguisez en vain une chose trop claire :
e vous vis encore hier entretenir Valère,
t l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
ui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE

i je l'entretins hier et lui fis bon visage,
'en imaginez rien qu'à son désavantage ;
e mon contentement un autre était l'objet.
lais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet;
garde à Curiace une amitié trop pure
our souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur[2]
ar un heureux hymen mon frère possesseur,
uand, pour comble de joie, il obtint de mon père

1. Ces maximes sur le *change* ou nconstance en amour, sont un des eux communs de la tragédie cornéenne (Cf. *Cid*, 1062 ; *Hor.*, 1108 ; *Pol.*, 561). Comme les maximes d'immoalité politique si fréquentes aussi dans théâtre, ce sont d'évidents sophises qui provoquent le plus souvent de part du principal personnage une futation éloquente.

2. Cette narration est des plus dramatiques avec ses trois moments bien marqués : le désespoir de Camille lorsqu'elle se voit séparée de son amant (169-187); la confiance superstitieuse de l'amante crédule aux oracles, et les transports de joie qui lui font voir partout l'image de Curiace (188-214); les funèbres pressentiments qui l'assaillent de nouveau au début du combat (214-222).

Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois;
Unissant nos maisons, il désunit nos rois;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre,
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis;
Et nous faisant amants, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs * parurent lors extrêmes!
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes!
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux;
Vous avez vu depuis les troubles de mon âme :
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme;
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez si celui qui me fut hier rendu
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années [1]
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux * :
« Albe et Rome demain prendront une autre face;
« Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
« Et tu seras unie avec ton Curiace,
« Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entière assurance;
Et comme le succès passait mon espérance,
J'abandonnai mon âme à des ravissements
Qui passaient les transports des plus heureux amants.
Jugez de leur excès : je rencontrai Valère,
Et contre sa coutume, il ne put me déplaire;
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui * :
Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace :
Tout ce que je voyais me semblait Curiace;
Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux;
Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.

1. Camille est bien en effet la cliente toute désignée de ces aruspices de carrefour par qui Ennius reprochait aux Romains de se laisser duper, et q[…] plus tard trompaient encore la super[…]titieuse Leuconoé d'Horace (*Od.*, 1, 1[…]

e combat général aujourd'hui se hasarde;
en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde;
lon esprit rejetait ces funestes objets,
harmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
a nuit a dissipé des erreurs si charmantes;
lille songes affreux, mille images sanglantes,
u plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
l'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite;
n spectre, en paraissant, prenait soudain la fuite;
s s'effaçaient l'un l'autre; et chaque illusion
edoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE

'est en contraire sens qu'un songe s'interprète[1].

CAMILLE

e le dois croire ainsi, puisque je le souhaite;
lais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
u jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE

'ar là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE

ure à jamais le mal, s'il y faut ce remède!
oit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous,
her amant, n'attends plus d'être un jour mon époux;
amais, jamais ce nom ne sera pour un homme
ui soit, ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
st-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

## SCÈNE III

### CURIACE, CAMILLE, JULIE

CURIACE

'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
ui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome:
essez d'appréhender de voir rougir mes mains
u poids honteux des fers ou du sang des Romains.
'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
'our mépriser ma chaîne et haïr ma victoire;

1. Trait de superstition raffinée qu'il ne faut pas s'étonner de rencontrer chez une de ces patriciennes, futures initiées d'Isis et de Mithra.

Et comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire et la captivité...

CAMILLE

Curiace, il suffit, je devine le reste[1];
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,
Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer;
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer;
Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vu mon père? et peut-il endurer.
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfère-t-il point l'État à sa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
Qui témoignait assez une entière allégresse;
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle;
Je soupirais pour vous en combattant pour elle:
Et s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,
Si la guerre durait, je serais dans l'armée:
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

1. Camille, au grand scandale de Voltaire, s'imagine que Curiace est un lâche, et lui déclare qu'elle ne l'en estime pas moins, bien mieux, qu'elle l'en aime encore davantage. Corneille se rencontre ici avec Shakespeare : s dans un de ses drames les plus péné trants, Cléopâtre aime Antoine, c'es précisément, parce qu'il lui a sacrif son honneur.

CAMILLE

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE

L'aurait-on jamais cru? Déjà les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçaient des yeux, et, marchant fièrement,
N'attendaient, pour donner, que le commandement;
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de silence;
Et, l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,
« Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains?
« Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :
« Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
« Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,
« Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.
« Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :
« Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
« Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,
« Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs[1]?
« Nos ennemis communs attendent avec joie
« Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
« Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
« Dénué d'un secours par lui-même détruit.
« Ils ont assez longtemps joui de nos divorces;
« Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
« Et noyons dans l'oubli ces petits différends
« Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
« Que si l'ambition de commander aux autres
« Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
« Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
« Elle nous unira, loin de nous diviser.
« Nommons des combattants pour la cause commune;
« Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
« Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
« Que le faible parti prenne loi du plus fort :

1. Ces six beaux vers, si nerveux et si pathétiques, développent une ligne assez froide de Tite-Live : *cupido imperii duos cognatos vicinosque populos ad arma stimulat.*

« Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
« Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
« Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
« Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
« Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire[1] :
Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami;
Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
Volaient, sans y penser, à tant de parricides*,
Et font paraître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
Sous ces conditions est aussitôt jurée :
Trois combattront pour tous; mais, pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE

O dieux, que ce discours rend mon âme contente!

CURIACE

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme[2] :
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome;
D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères;
Et mes désirs ont eu des succès* si prospères,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain[3],
Le bonheur sans pareil de vous donner* la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance

CURIACE

Venez donc recevoir ce doux commandement,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères[4],

1. Le tableau des deux armées pour un instant réconciliées est de l'invention de Corneille et ajoute au pathétique de la narration.

2. V. *Gr.*, 49.

3. V. *Gr.*, 38.

4. Cette coquetterie naïve et charmante est parmi les *familiarités* que Voltaire déclare indignes de la majesté tragique.

Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE

Allez, et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels[1].

# ACTE SECOND

## SCÈNE PREMIÈRE

### HORACE, CURIACE

CURIACE

Ainsi Rome n'a point séparé* son estime;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :
Cette superbe ville, en vos frères et vous,
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous;
Et ne nous opposant d'autres bras que les vôtres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres :
Nous croirons, à[2] la voir tout entière en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvait à bon titre immortaliser trois;
Et puisque c'est chez vous que mon heur* et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis :
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
Puisque vous combattez, sa perte est assurée;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,

1. Rome a des dieux pour la vie domestique aussi bien que pour les camps, et à la veille d'un mariage, rien n'importait plus que d'invoquer *Juno Pronuba* en faveur des jeunes époux.

2. V. *Gr.*, 38.

Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle [1];
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi; mais mon âme ravie
Remplira son attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement [2];
Ce noble désespoir périt malaisément.
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE

Hélas! c'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
Et que [3] l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs.
Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre
De tous les deux côtés [4] j'ai des pleurs à répandre;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes;
Et je le recevrais en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

CURIACE

A vos amis pourtant permettez de le craindre;
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :

1. Ce mélange de modestie et de dignité forme un caractère plus nuancé qu'on ne le reconnaît d'ordinaire. La « brute héroïque », ce n'est pas l'Horace de Corneille, c'est le Coriolan de Shakespeare, toujours emporté par la fougue de son tempérament et la démence de son orgueil.

2. Cf. les vers fameux prononcés par le vieil Horace, 1021 sq.

3. V. *Gr.*, 21.

4. V. *Gr.*, 8.

La gloire en est pour vous, et la perte pour eux;
Il vous fait immortel, et les rend malheureux :
On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

## SCÈNE II

### HORACE, CURIACE, FLAVIAN

CURIACE

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE

Eh bien, qui sont les trois?

FLAVIAN

Vos deux frères et vous.

CURIACE

Qui?

FLAVIAN

Vous et vos deux frères[1].
Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères?
Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE

Non, mais il me surprend;
Je m'estime trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

1. Le coup de théâtre, si admirablement exprimé par cette simple repétition de mots, est plus saisissant que dans la scène analogue de *Cinna* (281).

## SCÈNE III

HORACE, CURIACE

CURIACE

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre,
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort :
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux[1],
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur;
Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes[2].
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire,
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire;
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur;
Et rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie;
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

1. Cet entassement d'images déplaît à Voltaire; mais le désespoir n'est pas toujours exempt d'emphase, et dans Shakespeare par exemple, la mère d'Hamlet associe tous les éléments à ses remords et à sa fureur.

2. Le système dramatique de Corneille ne pourrait être mieux défini que par ces deux vers : des situations extraordinaires pour faire valoir des âmes au-dessus du commun.

CURIACE

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs* d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare[1];
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
  Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté* pour suivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire* pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur aussi bon*, mais enfin je suis homme :
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains* ce qu'il m'ôte;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain[2].

HORACE

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître[3].
  La solide vertu dont je fais vanité*

1. C'est moins un jugement sur Horace qu'une critique de la dureté romaine. Fronton disait de même : Le Romain est si peu accessible aux sentiments tendres (φιλόστοργος) que le nom de cette vertu n'est pas latin.

2. Cette admirable opposition entre le culte étroit de la cité et le sentiment généreux de l'humanité sera plus tard le thème des philosophes grecs à Rome, et Cicéron, leur élève, condamnera la domination romaine quand il flétrira quiconque anéantit l'humanité dans l'homme, *qui hominem ex homine tollit*.

3. Horace ne serait pas un vrai Romain, si son patriotisme n'était pas mêlé d'orgueil et d'insolence.

N'admet point de faiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand; il est au plus haut point;
Je l'envisage entier; mais je n'en frémis point :
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie;
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse [1] aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
Et, pour trancher* enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus [2].

CURIACE

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue [3];
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue;
Comme notre malheur elle est au plus haut point :
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains [4].

1. Le sens étymologique (*alacritas*, vigueur de décision) est moins odieux que le sens ordinaire du mot français et doit sans doute être préféré.

2. On raconte que l'acteur Baron, au grand applaudissement de Corneille lui-même, prononçait ce vers avec une nuance d'attendrissement et semblait dire, pour en atténuer la sauvage rudesse : Je vous combattrai malgré moi, comme si je ne vous connaissais plus.

3. A ces mots, on se récria d'admiration, dit Voltaire, qui, à la vérité, n'en savait rien; mais il ajoute justement : « Ce sont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom de *Grand*, pour le distinguer, non seulement de son frère, mais du reste des hommes. »

4. Vauvenargues blâme la fierté et la dureté d'Horace : c'est parler en philosophe, et l'on reconnaît la délicatesse morale de l'auteur des *Réflexions*. Mais la beauté dramatique du caractère et sa vérité historique n'en sont pas atteintes.

## SCÈNE IV

### HORACE, CURIACE, CAMILLE

HORACE

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur ?

CAMILLE

Hélas! mon sort a bien changé de face.

HORACE

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur;
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.
Comme si je vivais, achevez l'hyménée :
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de votre amant [1].
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse*.
Consumez avec lui toute cette faiblesse,
Querellez* ciel et terre, et maudissez le sort;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

(à Curiace.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

## SCÈNE V

### CURIACE, CAMILLE

CAMILLE

Iras-tu, Curiace? et ce funeste honneur [2]
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse.

1. Toute la scène, que résume ce vers, est très habilement ménagée pour préparer d'avance le dénoûment et en sauver quelque peu l'horreur.

2. Les premières éditions portaient : « Iras-tu, ma chère âme », et cette leçon fut conservée par les comédiens, comme en témoigne un passage bien connu de l'*Impromptu de Versailles* : « Voici comme il faut réciter cela : Iras-tu, ma chère âme... Admirez ce visage riant qu'elle (l'actrice) conserve dans les plus grandes afflictions... »

Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi;
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime;
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime.
Elle se prend au ciel, et l'ose quereller*[1].
Je vous plains, je me plains; mais il y faut aller[2].

CAMILLE

Non; je te connais mieux, tu veux que je te prie.
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie[3].
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre;
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien;
Souffre qu'un autre aussi puisse ennoblir le sien.

CURIACE

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,
Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi;
Tu m'as commis* ton sort, je t'en rendrai bon conte[4],
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE

Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis!

CURIACE

Avant que d'être à vous je suis à mon pays.

CAMILLE

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari!

CURIACE

Telle est notre misère,
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

1. V. *Gr.*, 11.
2. Plus malheureux que Camille qui ne songe qu'à son amour, et qu'Horace qui ne pense qu'à sa patrie, Curiace est torturé par le conflit de deux sentiments également forts.
3. V. *Gr.*, 39
4. V. *Gr.*, 1.

CAMILLE

ı pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
demander ma main pour prix de ta conquête!

CURIACE

n'y faut plus penser : en l'état où je suis,
ous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
ous en pleurez, Camille?

CAMILLE

Il faut bien que je pleure :
on insensible amant ordonne que je meure;
quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau[1].
cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURIACE

ue les pleurs d'une amante ont de puissants discours!
qu'un bel œil est fort avec un tel secours!
ue mon cœur s'attendrit à cette triste vue!
a constance contre elle à regret s'évertue.
attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs;
sens qu'elle chancelle, et défend mal la place.
us je suis votre amant, moins je suis Curiace.
ible d'avoir déjà combattu l'amitié,
aincrait-elle à la fois l'amour et la pitié?
lez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
ı j'oppose l'offense à de si fortes armes;
me défendrai mieux contre votre courroux,
pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
engez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
ous ne vous montrez point sensible à cet outrage!
n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!
ı faut-il plus encor? je renonce à ma foi*.
goureuse vertu dont je suis la victime,
peux-tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE

fais point d'autre crime, et j'atteste les Dieux[2]

1. Quelques métaphores aujourd'hui ıales (*flambeau, tombeau, bel œil*) ne vent pas faire oublier le pathétique ce morceau, imité d'ailleurs par Rae : Ma fille, vous pleurez (*Iphig.*, 1171), par Corneille lui-même (*Cinna*, 1070).

2. Camille, dans une situation différente, n'a pas moins de subtilité que Chimène, et leur rhétorique enflammée ne recule pas devant les mots de *crime*, de *fratricide* et d'*assassinat* (Cf. *Cid*, 1714).

Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux;
Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
Je te préparerais des lauriers de ma main;
Je t'encouragerais, au lieu de te distraire *;
Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.
Hélas! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme!

## SCÈNE VI

### HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE

CURIACE

Dieux! Sabine le suit! Pour ébranler mon cœur,
Est-ce peu de Camille? y[1] joignez-vous ma sœur?
Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage[2],
L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE

Non, non, mon frère, non; je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon *, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche * :
Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,
Je le désavouerais pour frère ou pour époux.
Pourrais-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien[3] :

1. V. *Gr.*, 13.

2. Peu net. Curiace s'adresse aux dieux, non sans quelque emphase : Après avoir permis que ma sœur fléchît son frère par ses larmes, l'amenez-vous ici pour me fléchir moi-même à mon tour ?

3. Après un exorde en forme, Sabine en vient à la proposition de son discours. Elle demande la mort pour trois raisons : 1° Celui des deux qui me tuera sera justement haï de l'autre; 2° Si la patrie fait un devoir d'oublier l'amour fraternel, c'est moi qui dois être frappée la première; 3° Je n'aurai pas ainsi la douleur de voir un combat que j'exècre. Péroraison : Allez, cœurs inhumains!... Une rhé-

uand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
risez votre alliance, et rompez-en la chaîne;
t puisque votre honneur veut des effets de haine,
chetez par ma mort le droit de vous haïr :
lbe le veut, et Rome; il faut leur obéir.
u'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge.
lors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
t du moins l'un des deux sera juste agresseur,
u pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
ais quoi! vous souilleriez une gloire si belle,
vous vous animiez par quelque autre querelle :
zèle du pays vous défend de tels soins*;
ous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
e différez donc plus ce que vous devez faire;
ommencez par sa sœur à répandre son sang,
ommencez par sa femme à lui percer le flanc,
ommencez par Sabine à faire de vos vies
n digne sacrifice à vos chères patries :
ous êtes ennemis en ce combat fameux,
ous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
uoi? me réservez-vous à[1] voir une victoire
ù pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
umer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?
ourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,
atisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
mbrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
on, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
a mort le préviendra, de qui que je l'obtienne;
refus de vos mains y condamne la mienne.
us donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
aurai trop de moyens pour y forcer vos mains;
ous ne les aurez point au combat occupées,
ue ce corps au milieu n'arrête vos épées;
t malgré vos refus, il faudra que leurs coups
fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE

ma femme!

rique si savante ne va pas sans ıelque froideur. On y sent, pour aprunter les termes du vieil Horace, plus d'*art* que de *tendresse* (vers 683).

1. V. *Gr.*, 40.

CURIACE

O ma sœur!

CAMILLE

Courage! ils s'amollissent.

SABINE

Vous poussez des soupirs! vos visages pâlissent!
Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE

Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense,
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point;
Aime assez ton mari pour n'en triompher point :
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;
La dispute déjà m'en est assez honteuse.
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE

Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours.

## SCÈNE VII

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Qu'est ceci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes [1]?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts, vous en [2] devez attendre

1. Le mouvement dramatique languissait un peu : le vieil Horace vient à propos pour le ranimer.
2. V. *Gr.*, 13.

Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre;
Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes;
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres[1], allez combattre; et nous, allons mourir.

## SCÈNE VIII

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE

HORACE

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et de grâce empêchez surtout qu'elles ne sortent :
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice;
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE

J'en aurai soin. Allez : vos frères vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE

Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments;
Pour vous encourager ma voix manque de termes;
Mon cœur ne forme point de pensers[2] assez fermes :
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux[3].

1. L'énergie de cette métaphore plaisait manifestement à Corneille : cf. *Cin.*, 168; *Pol.*, 1125 et 1585, etc.

2. V. *Gr.*, 3.

3. « J'ai cherché dans tous les anciens et dans tous les théâtres étrangers, dit Voltaire, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bienséance, et je ne l'ai point trouvé; je remarque surtout que chez les Grecs il n'y a rien de ce goût. » On peut croire que Voltaire n'eût pas changé de sentiment, s'il eût connu le vers de Montchrétien que Corneille a si admirablement transformé en l'imitant :

Faisons ce qu'il faut faire et leur laissons [le reste.

# ACTE TROISIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

### SABINE

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces[1];
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins*;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais, las*! quel parti prendre en un sort si contraire?
Quel ennemi choisir, d'un époux, ou d'un frère?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains:
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire[2]
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
  Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
Vain effort de mon âme, impuissante lumière,

1. Ce monologue est un véritable chant lyrique, qui se divise en deux longs couplets symétriques pour marquer les agitations d'un cœur partagé entre l'amour fraternel et l'amour conjugal. Les antithèses, les traits brillants, comme aussi la mélopée sur laquelle on déclamait les vers au temps de Corneille, tout tend à faire de cette scène un des types du lyrisme cornélien.

2. V. *Gr.*, 49.

De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir!
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Poussent un jour qui fuit, et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abîmer * dans plus d'obscurité [1].
Tu charmais * trop ma peine; et le ciel, qui s'en fâche *,
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère, ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang
Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon âme;
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée?
Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres [2] lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés?
Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

## SCÈNE II

### SABINE, JULIE

SABINE

En est-ce fait, Julie? et que m'apportez-vous?
Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux?
Le funeste succès * de leurs armes impies
De tous les combattants a-t-il fait des hosties *?
Et m'enviant * l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs?

JULIE

Quoi! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore?

1. La justesse recherchée de cette longue métaphore développée en huit vers, est un trait de *préciosité* qui suffirait à dater l'œuvre. (1641, *Guirlande de Julie.*)

2. V. *Gr.*, 2.

Et ne savez-vous point que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes:
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes.
Et par les désespoirs d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle;
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle[1].
Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer :
A voir de tels amis, des personnes si proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur;
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.
Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix:
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix;
Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE

Que je vous dois d'encens, grands Dieux, qui m'exaucez!

JULIE

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre:
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir;
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme * tellement leur âme ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore * ils s'estiment heureux.
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée:
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois.
Que[2] pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

1. Déjà le combat avait éprouvé un premier retard, annoncé par Curiace (Acte 1, sc. 3). C'est par ces artifices adroitement variés que Corneille remplit l'action, et dramatise la narration de Tite-Live.

2. *Que* dépend de *plutôt* du vers 804.

SABINE

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent!

JULIE

Oui; mais d'autre côté les deux camps se mutinent,
Et leurs cris, des deux parts poussés en même temps,
Demandent la bataille, ou d'autres combattants.
La présence des chefs à peine est respectée,
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée:
Le Roi même s'étonne; et, pour dernier effort :
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord, *
« Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
« Et voyons si ce change à leurs bontés agrée.
« Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
« Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir? »
Il se tait; et ces mots semblent être des charmes *;
Même aux six combattants ils arrachent les armes;
Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les Dieux.
Leur plus bouillante[1] ardeur cède à l'avis de Tulle;
Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connaissaient pour roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE

Les Dieux n'avoueront * point un combat plein de crimes;
J'en[2] espère beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

## SCÈNE III

### CAMILLE, SABINE, JULIE

SABINE

Ma sœur, que je vous die[3] une bonne nouvelle.

CAMILLE

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle.
On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui.
Mais je n'en conçois rien qui flatte * mon ennui * :
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes;
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;

1. V. *Gr.*, 4
2. En = des dieux. V. *Gr.*, 13.
3. V. *Gr.*, 1.

Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE

Les Dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes Dieux à Tulle ont inspiré ce choix;
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix:
Ils descendent bien moins dans de si bas étages,
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier[1] rendu.

CAMILLE

Un oracle jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins que plus[2] on croit l'entendre,
Et loin de s'assurer* sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE

Sur ce qui fait* pour nous prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE

Le ciel agit sans nous en ces événements,
Et ne les règle point dessus nos sentiments[3].

JULIE

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.
Adieu : je vais savoir comme[4] enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs; j'espère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

1. V. *Versif.*, *Mesure*.
2. V. *Gr.*, 47.
3. V. *Gr.*, 31.
4. V. *Gr.*, 34.

SABINE

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE

Moi, je n'espère rien.

JULIE

L'effet * vous fera voir que nous en jugeons bien.

## SCÈNE IV

### SABINE, CAMILLE

SABINE

Parmi nos déplaisirs * souffrez que je vous blâme :
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme :
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

CAMILLE

Parlez plus sainement de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens;
Mais à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux;
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille;
On voit d'un œil divers des nœuds si différents,
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents :
Mais si près d'un hymen, l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère;
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, et nos vœux confondus[1].
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes;
Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

1. Avec une subtilité non moins singulière, on voit, dans Hérodote, la femme d'Intapherne expliquer à Darius qu'elle aime mieux sauver de la mort son frère que son mari ou ses enfants, et de même encore, dans Sophocle Antigone déclarer qu'elle n'eût bravé la mort pour personne autre que pour son frère, puisqu'aussi bien on peut avoir un autre mari, mais non pas un autre frère.

SABINE

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
L'hymen n'efface point ces profonds caractères;
Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères;
La nature en tout temps garde ses premiers droits;
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes;
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes[1] :
Mais l'amant qui vous charme * et pour qui vous brûlez
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
Et laissez votre sang hors de comparaison :
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais;
Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits :
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi :
Il entre avec douceur, mais il règne par force;
Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

1. On ne pouvait, par une réflexion plus juste et plus heureusement exprimée, couper court à toutes les subtilités de cette scolastique sentimentale.

## SCÈNE V

### LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles[1],
Mes filles; mais en vain je voudrais vous celer
Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :
Vos frères sont aux mains, les Dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent *;
Et je m'imaginais dans la Divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point : contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raison importune.
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs[2].
Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance;
Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au dehors, c'est une lâcheté;
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse à notre exemple, à se plaindre du sort.
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes;
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs *,
Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderais peut-être à de si rudes coups
Si je prenais ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères;

1. Que le vieil Horace soit resté dans sa maison au lieu d'aller sur le lieu du combat, c'est peut-être une légère invraisemblance, mais est-ce une raison pour dire, avec Voltaire, que cela gate jusqu'à : « *Qu'il mourût* »?

2. Ce sont les Romaines de l'empire, formées à l'école des philosophes stoïciens, Arria, Pauline, la femme de Sénèque, plutôt que les matrones du temps de la République, qui parlaient du suicide avec cette liberté de langage.

Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang:
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante :
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, grâces aux Dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement * n'a leur gloire flétrie [1];
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement [2].
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable * eût écouté ma voix,
Albe serait réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain :
La prudence des Dieux autrement en dispose;
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
Il s'arme en ce besoin * de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que tout l'univers tremblant dessous ses lois [3],
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
Les Dieux à notre Énée ont promis cette gloire [4].

1. V. *Gr.*, 29.

2. « Le droit de justice que le père exerçait dans sa maison, dit Fustel de Coulanges, était complet et sans appel. Il pouvait condamner à mort, comme faisait le magistrat dans la cité; aucune autorité n'avait le droit de modifier ses arrêts. » Ce trait de mœurs antiques est moins marqué dans Tite-Live même que dans Corneille.

3. V. *Gr.*, 31.

4. Le patriotisme du vieil Horace est une véritable foi religieuse : Rome, si humble soit-elle encore, fera par la conquête du monde éclater sa divinité. Il le croit de toute son âme, et son héroïsme n'est qu'une forme du culte qu'il rend à sa patrie.

## SCÈNE VI

### LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE

LE VIEIL HORACE

Nous [1] venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE

O d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang *, il sait mieux son devoir

JULIE

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères;
Mais comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux [2], sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE

O mes frères!

LE VIEIL HORACE

Tout beau *, ne les pleurez pas tous;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte [3];
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu *,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.

1. V. *Gr.*, 11.
2. V. *Gr.*, 40.
3. Ce sont les mêmes honneurs que le vieil Anchise demande, mais d'une voix entrecoupée de sanglots, pour le jeune Marcellus : *Manibus date lilia plenis, Purpureos spargam flores !* (*Én.* 6, 883.)

Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût[1].
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour*,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai * bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE

Sabine, votre cœur se console aisément;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères;
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères :
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre* comme à nous :
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses;

1. Ce vers affaiblit-il, comme le croient Fénelon et Voltaire, le trait sublime qui le précède? Ce que veut ce père cependant, ce n'est pas la mort de son fils, c'est l'honneur de Rome et des siens, et cet honneur ne peut-il pas être assuré par un *beau désespoir?* C'est ainsi que dans un vers bien connu (*Moriamur... Una salus victis nullam sperare salutem*), Virgile corrige un farouche souhait par une demi-rétractation qui n'en affaiblit pas l'énergie. (*Én.*, 2,354.) Aussi le moyen de ne pas sourire de la plate correction proposée par Chamfort : Mais, il est votre fils! — Lui, mon fils? Il le fut.

J'atteste des grands Dieux les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents?

# ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme[1];
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme :
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE

Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez Rome même en user autrement;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée[2].

LE VIEIL HORACE

Le jugement de Rome est peu pour mon regard*,
Camille; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable :
C'est sans en triompher que le nombre l'accable;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force, et ne lui cède point[3].
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

1. On peut supposer qu'entre le troisième et le quatrième acte, il ne s'est écoulé que quelques instants et qu'ainsi le vieil Horace n'a pas eu le temps d'être détrompé.

2. Camille défend celui qui va la frapper dans quelques instants : sa mort n'en paraîtra que plus touchante et son meurtrier plus barbare.

3. L'orgueil romain se révolte à la moindre apparence d'une humiliation. Après la bataille de Cannes, le sénat refusa d'excuser les vaincus, et trouva aussi honteux de les racheter que de livrer au vainqueur ceux qui avaient réussi à s'échapper.

## SCÈNE II

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE

VALÈRE

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE

N'en prenez aucun soin * :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur;
Il me suffit.

VALÈRE

Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

VALÈRE

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne * conduite?

LE VIEIL HORACE

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALÈRE

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE

Vous redoublez ma honte et ma confusion :
Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE

Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin[1],

1. Cette longue méprise peut s'expliquer à la rigueur par l'irritation extrême du vieil Horace, comme le malentendu qui suit la fausse nouvelle

Lorsqu'Albe sous ses lois range * notre destin?

VALÈRE

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE

Quoi, Rome donc triomphe [1]?

VALÈRE

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si dangereux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi domptés :
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire,
Elle crie au second qu'il secoure son frère :
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE

Hélas [2]!

de la mort de Rodrigue, par la douleur violente de Chimène. Corneille aimait évidemment ce genre d'artifice théâtral.

1. « Que ce mot est pathétique! Comme il sort des entrailles d'un vieux Romain! » (Voltaire.)

2. Sauf ce seul mot, le rôle de Camille est dans cette scène réduit à une mimique expressive qui fut le triomphe des grandes tragédiennes (Clairon, Rachel).

VALÈRE

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
Son courage sans force est un débile appui;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie :
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères;
« Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
« C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il; et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance[1].

LE VIEIL HORACE

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un État penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
Appui de ton pays, et gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

VALÈRE

Vos caresses bientôt pourront se déployer;
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare;
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux[2]
Par des chants de victoire et par de simples vœux.
C'est où le Roi le mène, et tandis* il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie;

1. La narration si brillante de Tite-Live n'offre pas les traits dramatiques qui marquent dans Corneille chacun des moments de la lutte : Il *trouve que son frère n'est plus* pour traduire l'incidente un peu lourde *priusquam alter qui non procul aber* *consequi posset*, et l'admirable imag *comme une victime aux marches* *l'autel* pour rendre, avec quelle sup riorité ! le *jacentem spoliat*.

2. V. *Gr.*, 42.

Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;
Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :
Il croit mal reconnaître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE

De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat,
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

VALÈRE

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite et du fils et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
La vertu vous inspire en tous vos mouvements*,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office[1].

## SCÈNE III

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs,
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs :
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome[2];
Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main*.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,

1. « La pièce est finie, dit Voltaire; il s'agissait de la victoire, et elle est remportée; du destin de Rome, et il est décidé. » Erreur complète. On a vu qu'*Horace* est moins un tableau d'histoire, qu'un drame domestique, un conflit aigu entre deux natures violentes.

2. Conf. plus haut vers 155, le *Cid*, vers 1058, et *Polyeucte*, vers 450.

Et ses trois frères morts par la main d'un époux
Lui donneront* des pleurs bien plus justes qu'à vous ;
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage*,
Fera bientôt régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche tristesse ;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse ;
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

## SCÈNE IV

### CAMILLE

Oui, je lui ferai voir, par d'infaillibles marques[1],
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux* nous donne pour parents.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche ;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable père, et par un juste effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses ?
Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événements,
Et le piteux jouet de plus de changements ?
Un oracle m'assure*, un songe me travaille ;
La paix calme l'effroi que me fait la bataille :
Mon hymen se prépare, et presque en un moment
Pour combattre mon frère on choisit mon amant ;
Ce choix me désespère, et tous le désavouent,
La partie est rompue, et les Dieux la renouent :
Rome semble vaincue, et, seul des trois Albains,
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.

1. Encore un monologue lyrique où la douleur trop longtemps contenue de Camille va faire explosion et s'exhaler en couplets antithétiques qui se trouveront être d'admirables procédés d'analyse morale.

O dieux! sentais-je alors des douleurs trop légères
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères?
Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir?
Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle;
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès * le récit odieux,
Il porte sur le front une allégresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore au prix[1] de ce qui reste :
On demande ma joie en un jour si funeste;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, et soupirer un crime;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux[2],
Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père;
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère :
C'est gloire de passer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Éclatez, mes douleurs; à quoi bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect;
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect;
Offensez sa victoire, irritez sa colère,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient : préparons-nous à montrer constamment *
Ce que doit une amante à la mort d'un amant[3].

1. V. *Gr.*, 32.

2. Ce n'est pas seulement définir la dureté romaine, c'est la sentir et en donner en quelque manière l'impression.

3. Cet admirable monologue révèle moins les déchirements de Camille qu'il ne fait pressentir sa résolution. On devine qu'elle attend Horace, qu'elle se prépare à lui tenir tête et à l'irriter. Les imprécations qui amèneront sa mort seront prononcées moins par un entraînement de passion que par une violence de parti pris.

## SCÈNE V

### HORACE, CAMILLE, PROCULE

(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères [1],
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire.
Et rends ce que tu dois à l'heur * de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort, que vous avez vengée ;
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE

O mon cher Curiace !

HORACE

O d'une indigne sœur insupportable audace !
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire * !
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs *,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
Tes flammes désormais doivent être étouffées ;

1. Voltaire oublie que cette entrée orgueilleuse d'Horace est un trait saisissant de caractère, quand il dit : « Horace ne devrait parler à sa sœur que pour la consoler ».

Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien :
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort;
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas[1].
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et toi, bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité!

HORACE

O ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE

Rome, l'unique objet de mon ressentiment[2]!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!

1. Tandis que dans Tite-Live, Horace est irrité par la rencontre inopinée de sa sœur en larmes sur le chemin de Rome, dans Corneille, c'est par les fureurs réfléchies et la violence croissante de Camille qu'il est peu à peu incité au crime.

2. Ce beau morceau de déclamation, d'un si grand effet théâtral, ne laisse pas d'offrir quelques traces de rhétorique, et semble trop fidèlement imité des *désespoirs* de Massinissa dans la *Sophonisbe* de Mairet :

Cependant en mourant, ô peuple ambitieux,
J'appellerai sur toi la colère des cieux.
Puisses-tu rencontrer soit en paix, soit en [guerre
Toute chose contraire et sur mer et sur terre !
Que le Tage et le Pô contre toi rebellés
Te reprennent les biens que tu leur as volés !
Que Mars faisant de Rome une seconde proie
Donne aux Carthaginois tes richesses en proie,
Et que dans peu de temps le dernier des [Romains
En finisse la race avec ses propres mains !

Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles;
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre [1],
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.

C'est trop, ma patience à la raison fait place [2];
Va dedans [3] les enfers plaindre ton Curiace!

CAMILLE, blessée, derrière le théâtre.

Ah! traître!

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain!

## SCÈNE VI

### HORACE, PROCULE

PROCULE

Que venez-vous de faire?

HORACE

Un acte de justice;
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :
Qui maudit son pays renonce à sa famille;

1. V. *Gr.*, 2.
2. Comme Camille s'est exaltée à froid et de parti pris, Horace prétend agir par *raison* au moment de frapper sa sœur. Horace ne serait pas un héros cornélien, si son crime n'était pas un acte de volonté, dût-il nous paraître à ce titre profondément odieux.
3. V. *Gr.*, 31.

Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis;
De ses plus chers parents il fait ses ennemis;
Le sang même les arme en haine de son crime.
La plus prompte vengeance en est plus légitime;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant[1].

## SCÈNE VII

### SABINE, HORACE, PROCULE

SABINE

A quoi s'arrête ici ton illustre colère?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père;
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :
Ou si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur;
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur;
Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères;
Je soupire comme elle, et déplore* mes frères :
Plus coupable en ce point contre tes dures lois,
Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois,
Qu'après son châtiment ma faute continue[2].

HORACE

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse*;
Embrasse ma vertu[3] pour vaincre ta faiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,

1. Ce qui fait d'Horace un véritable monstre moral, c'est moins le meurtre même que l'apologie qui le suit. Du héros des premiers actes, l'orgueil a fait insensiblement un fanfaron du crime.

2. Les plaintes de Sabine reposent et rafraîchissent. On se soulage à entendre le langage de la nature et de l'humanité.

3. Voltaire se révolte contre cet

Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir;
Mais enfin je renonce à la vertu romaine,
Si pour la posséder je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte [1],
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi [2]! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse *,
Écoute la pitié, si ta colère cesse;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs :
Je demande la mort pour grâce, ou pour supplice;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe; tous ses traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE

Quelle injustice aux Dieux d'abandonner aux femmes

emploi du mot *vertu*. Montesquieu l'entendait mieux quand il le définissait : « C'était un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des bornes ordinaires des crimes et des vertus, n'écoutait que lui seul, et ne voyait ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni père. »

1. « Corneille laissait, pour me servir de ses propres expressions, ses lauriers à la porte de l'Académie. » (*Disc. de Racine à l'Acad. fr.*)

2. Ce brusque changement de ton déconcerte. Sabine revient tout à coup à l'idée de mourir de la main d'Horace, et elle met à lui demander la mort la même insistance que Rodrigue à vouloir périr de la main de Chimène.

Un empire si grand sur les plus belles âmes,
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle réduite!
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
Adieu Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, seule

O colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce!
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort[1].

# ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

LE VIEIL HORACE, HORACE

LE VIEIL HORACE

Retirons nos regards de cet objet funeste[2],
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut :
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse;
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille; elle était criminelle[3];
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle :
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain;
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.

1. Cette scène n'atteint nullement le but que Corneille semble s'être proposé, celui d'atténuer notre horreur pour le meurtrier : les propos galants qu'Horace adresse à Sabine, les mains encore teintes du sang de sa sœur, ne sont pas moins odieux que ridicules. Il faut, pour s'expliquer de telles fautes de goût, se rappeler la rude génération des contemporains de Corneille et leurs actes de froide brutalité mêlés à tous les raffinements de la galanterie.

2. Périphrase toute latine : *funeste* (*funus*, meurtre), pour désigner le cadavre de Camille.

3. Ce langage est dur, mais il est déjà dans la bouche du vieux Romain de Tite-Live : *Moti homines sunt in eo judicio maxime patre proclamante se filiam jure cæsam judicare.*

Je ne la trouve point injuste ni trop prompte;
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte :
Son crime, quoique énorme et digne du trépas,
Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître;
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.
Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse et profanée,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
Reprenez tout ce sang de qui [1] ma lâcheté
A si brutalement souillé la pureté [2].
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race :
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
Qu'un père tel que vous se montre intéressé* :
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle;
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule;
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême :
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même :
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point, de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes;
Je sais... Mais le Roi vient, je vois entrer ses gardes.

## SCÈNE II

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, TROUPE DE GARDES

LE VIEIL HORACE

Ah! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi;
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
Permettez qu'à genoux [3]...

1. V. *Gr.*, 14.

2. Prendre pour un désaveu ce qui n'est qu'une évidente ironie, ce serait mal comprendre cet opiniâtre caractère. « Je le ferais encore, si j'avais à le faire », ce n'est pas moins la devise d'Horace que celle de Rodrigue ou de Polyeucte.

3. Est-ce un Romain qui parle? Ne serait-ce pas plutôt un contempo-

TULLE

Non, levez-vous, mon père.
Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
Un si rare service et si fort important
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.
(Montrant Valère.)
Vous en aviez déjà sa parole pour gage;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai su par son rapport, et je n'en doutais pas,
Comme [1] de vos deux fils vous portez le trépas,
Et que, déjà votre âme étant trop résolue,
Ma consolation vous serait superflue :
Mais je viens de savoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique,
Par ses mains, à son père ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort;
Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE

Sire, avec déplaisir *, mais avec patience.

TULLE

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
Et dans leur intérêt [2] toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois,
Et que l'État demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez...

rain de Rodrigue de Bivar? ou mieux encore un gentilhomme de la cour de Louis XIII? Corneille n'avait peut-être pas le droit de reprocher à Racine ce genre d'anachronisme dont son propre théâtre offre de si singuliers exemples.

1. V. *Gr.*, 34.
2. V. *Gr.*, 49.

LE VIEIL HORACE

Quoi! qu'on envoie un vainqueur au supplice?

TULLE

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
J'aime à la[1] rendre à tous, à toute heure, en tout lieu ;
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ;
Et c'est dont[2] je vous plains, qu'après un tel service
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent ;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer,
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer[3] :
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains[4] :
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur* de ses armes
S'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie,
Il a sur nous un droit et de mort et de vie ;

1. V. *Gr.*, 9.
2. V. *Gr.*, 16.
3. V. *Gr.*, 40.
4. A titre d'amant rebuté, Valère, selon les idées dramatiques du temps, a le droit d'être quelque peu ridicule mais ne dépasse-t-il pas la mesure permise, quand il affecte de croire qu'Horace va tuer tout le monde parce qu'il a tué sa sœur ?

Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
 Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup est indigne d'un homme [1];
Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frère si cruel rejaillir au visage :
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir :
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice :
Pensez-vous que les Dieux, vengeurs des innocents,
D'une main parricide* acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine;
Ne le considérez qu'en objet de leur haine;
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes Dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vu le premier parricide;
La suite en est à craindre, et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les Dieux.

TULLE

Défendez-vous, Horace.

HORACE

                                        A quoi bon me défendre [2]?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi;
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable

1. Valère parle en avocat, et ces « prétéritions » sentent l'artifice. Mais on est dans cette vieille Rome dont nul n'ignore le goût pour la rhétorique judiciaire. Chapelain aurait mieux aimé que Valère se conduisît en gentilhomme et appelât Horace sur le terrain, comme si le duel eût été le moins du monde conforme aux mœurs de l'antiquité!

2. Le discours qui débute avec cette brusquerie sauvage ne se terminera pas moins heureusement par ce cri de farouche inhumanité : Je m'immole à ma gloire et non pas à ma sœur. Pourquoi faut-il seulement que le développement principal soit un si grossier sophisme?

C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :
Notre sang est son bien, il en peut disposer[1];
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir[2] :
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière.
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force;
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours :
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux;
Il n'examine point si lors on pouvait mieux,
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille :
Son injustice accable et détruit les grands noms;
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds;
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire[3].
Je ne vanterai point les exploits de mon bras;
Votre majesté, Sire, a vu mes trois combats :
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,

1. Est-il besoin de remarquer que ces mots ne sont pas d'un Romain, mais d'un courtisan de la royauté française ?
2. V. *Gr.*, 40.
3. En résumé, Horace demande la mort, parce qu'il craint de ne pouvoir soutenir sa gloire aux yeux du peuple romain. C'est le plaidoyer d'un rhéteur; mais qui ne sait combien de fois le sophisme a été la conséquence d'un crime ?

Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous;
Si bien que pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :
Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie;
Et ma main aurait su déjà m'en garantir :
Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre;
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers;
Que votre Majesté désormais m'en dispense :
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand Roi que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

## SCÈNE III

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE

SABINE

Sire, écoutez Sabine; et voyez dans son âme
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme
Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice:
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel;
De [1] mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée, et son amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même.
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui [2];

1. V. *Gr.*, 49.
2. Ces antithèses *précieuses* qui étonneraient moins dans *Clélie* que dans *Horace*, forment un regrettable contraste avec l'attendrissante simplicité du début.

La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis*,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée[1]!
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'État, et vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères!
N'aimer pas un mari qui finit nos misères!
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas;
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux;
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des Dieux qu'a pu fâcher* sa vertu trop sévère,
Satisfaire, en mourant, aux mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfants avec lui conspirent contre un père;
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
(à Sabine.)
Toi qui par des douleurs à ton devoir contraires[2],
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux.
Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous;
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
(au Roi.)

1. V. *Gr.*, 29.
2. Horace console sa bru avant de défendre son fils : il réserve pour la fin de son discours ses arguments les plus convaincants et ses mouvements les plus pathétiques.

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
Un premier mouvement ne fut jamais un crime :
Et la louange est due, au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée[1];
Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire? il l'est, et ce bras paternel
L'aurait déjà puni s'il était criminel;
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance[2];
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont[3] je ne veux point de témoin que Valère;
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
Lorsque, ignorant encor la moitié du combat,
Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
(à Valère.)
Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre[4],
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?

1. V. *Gr.*, 29.
2. On aime mieux entendre le vieil Horace exalter en face du roi le pouvoir absolu du père de famille que de le voir, comme tout à l'heure, rappeler par une posture trop servile, l'humble bourgeois de Rouen qu'était Corneille dédiant, par exemple, son *Horace* à Richelieu.
3. V. *Gr.*, 16.
4. V. *Gr.*, 2.

Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse[1],
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice?
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon* sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle[2].

(au Roi.)

Vous les préviendrez, Sire; et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt,
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants :
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :
Il m'en reste encore un; conservez-le pour elle :
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui;
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

(à Horace.)

Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée

1. Corneille lutte avec bonheur contre son modèle, si émouvant qu'il soit en cet endroit : *Verbera, vel intra pomœrium, modo inter illam pilam et spolia hostium, vel extra pomœrium, modo inter sepulcra Curiatiorum.*

2. Ce qui fait l'intérêt du même discours dans Tite-Live, c'est l'archaïsme pittoresque des détails : le pieu des condamnés fait d'un arbre malheureux, les javelots fichés en terre auxquels sont suspendues les dépouilles, les formules juridiques dans leur teneur consacrée (*caput obnubito, suspendito*), rien n'est omis de ce qui peut donner au morceau une couleur antique. Corneille, s'emparant de ces traits, les généralise et les transforme en admirables mouvements de passion et d'éloquence.

Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire[1].
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.
Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche;
Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE

Sire, permettez-moi...

TULLE

Valère, c'est assez;
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés;
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes[2],
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme* action faite presque à nos yeux
Outrage la nature, et blesse jusqu'aux Dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime
Ne saurait lui servir d'excuse légitime :
Les moins sévères lois en ce point sont d'accord;
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée et part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie :
Sans lui j'obéirais où je donne la loi,
Et je serais sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissants s'acquittent vers[3] leurs princes,
Tous les peuvent aimer; mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États;

1. Dans Tite-Live, le procès a lieu devant le peuple; dans Corneille, c'est le roi qui est seul juge. Le vieil Horace fait même, après son fils, la critique du pouvoir populaire (Cf. V. 1559).

2. V. *Gr.*, 4.

3. V. *Gr.*, 42.

Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes.
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs sont les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc; que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur[1].
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime;
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État; vis, mais aime Valère[2] :
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère;
Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment* résous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse*;
Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
  Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvaient les moyens de le purifier :
Son père en prendra soin; il lui sera facile
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.
Je la plains; et, pour rendre* à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le destin de son amant et d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
En un même tombeau voie enfermer leurs corps[3].

1. Un beau drame de Shakespeare, *Mesure pour Mesure*, offre une situation analogue. Angelo, que son orgueil a fait, comme Horace, tomber dans le crime, est aussi, comme Horace, absous par le chef de l'État.

2. On avait oublié le médiocre personnage que vient de jouer Valère : on se soucie peu de savoir s'il sera ou non l'ami d'Horace.

3. Les cérémonies expiatoires et les rites symboliques accomplis par le vieil Horace dans Tite-Live ont perdu dans Corneille leur caractère particulier et local. Il n'en reste plus que l'idée générale d'un acte religieux, et rien ne pouvait couronner plus heureusement un drame d'une si haute portée morale.

# CINNA

**Sources de Cinna.** — Le sujet en est emprunté au traité de Sénèque *sur la Clémence* (1, 9) et à la traduction libre qu'en a donnée Montaigne dans ses *Essais* (1, 23). Pour appuyer par un exemple la doctrine stoïcienne du pardon des injures, le philosophe romain rapporte une anecdote dont l'intention est plus édifiante que la donnée n'en est authentique. Averti pendant son séjour en Gaule que Cinna, un neveu du grand Pompée, tramait une conspiration contre lui, Auguste hésite quelque temps entre sa politique ordinaire de répression et le parti peut-être plus habile de la clémence. Livie lui conseille de pardonner dans l'intérêt de sa sécurité : « Fais, dit-elle, ce que font les médecins; quand les recettes accoutumées ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par sévérité, tu n'as jusqu'à cette heure rien profité; commence à expérimenter comment te succéderont la douceur et la clémence. » Cédant à ces conseils de prudence féminine, Auguste se contente de reprocher à Cinna son ingratitude, et lui accorde une grâce dont il ne se donne même point la peine de dissimuler les motifs intéressés et le but politique. On voit combien Corneille a modifié la donnée primitive. Non seulement il a dramatisé le récit, d'ailleurs assez froid, de Sénèque; mais il a prêté à l'action d'Auguste une portée morale qui la transforme. D'un adroit calcul il a fait un trait de générosité, et si, comme dans Sénèque, Livie intervient encore pour suggérer des conseils d'habileté, il semble que ce soit uniquement pour donner à Auguste l'occasion de les repousser hautement et de faire éclater ainsi son héroïque magnanimité.

**Beautés de Cinna.** — *Cinna* est l'analyse la plus dramatique à la fois et la plus pénétrante qui puisse être d'un *acte de volonté.* Il n'est pas une situation, pas un trait de caractère, qui ne tende à éclairer les mobiles et les motifs contraires dont le conflit précède la libre détermination d'Auguste. Si les conspirateurs occupent seuls la scène au premier acte et semblent absorber à eux seuls tout l'intérêt, c'est pour nous faire connaître l'usurpateur sanglant que fut Octave, et ce n'est pas trop de toutes les explosions de haine d'Émilie et de toutes les invectives éloquentes de Cinna contre « ce tigre altéré de tout le sang romain. » pour nous révéler le point de départ de la plus admirable des évolutions morales. Lorsque, dans les actes suivants, nous

entendons Auguste trahir avec une mélancolie majestueuse la lassitude du pouvoir absolu, ou que la bassesse des conspirateurs s'étale sous nos yeux avec un grossier cynisme, nous comprenons que ce seront là au moment décisif des motifs puissants, soit pour conseiller un dédaigneux oubli, soit pour inspirer une répression formidable. La plus tragique des délibérations s'engage au quatrième acte, et le monologue d'Auguste, avec son admirable succession d'états d'âme, nous révele tout ce qu'a d'infinie complexité et en même temps de puissance émouvante ce grand fait psychologique qu'est une crise de conscience. Mais tandis que dans la tragédie à la fois inverse et semblable de *Britannicus*, le Néron de Racine lutte contre les pesants souvenirs d'un passé vertueux, Auguste secoue peu à peu le passé ignominieux qui l'écrase et finit par affranchir sa volonté, en ouvrant dans son âme apaisée un accès généreux à la clémence. Quelle victoire, fût-ce celle de Rodrigue sur les Maures ou celle encore d'Horace sur les Curiaces, vaut ce pacifique triomphe, et comment ne pas se rappeler ce mot de l'Écriture que Corneille connaissait si bien : « Celui qui dompte son cœur est plus grand que celui qui prend des villes. » (*Prov.*, 16, 32)

**Jugements sur Cinna**. — *Cinna* fut longtemps la plus applaudie des pièces de Corneille, mais pour des raisons en quelque sorte extérieures à la tragédie elle-même. Les premiers spectateurs, contemporains des conspirations contre Richelieu et des guerres de la Fronde, n'admirèrent rien tant que la peinture du complot et le caractère des conjurés. On était encore au temps où d'illustres intrigants, aussi vides d'idées que les Cinna et les Maxime, se drapaient comme eux dans une feinte grandeur. « Qu'est-ce que la sainte antiquité, s'écriait pompeusement Balzac, a produit de vigoureux et de ferme dans le sexe faible qui soit comparable à Émilie » ? Et il la nommait « la possédée du démon de la République, la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable Furie », du même ton dont il disait, de Cinna: « L'empereur le fit consul et vous l'avez fait honnête homme. » Au dix-huitième siècle, le goût général pour les discussions politiques, interdites partout ailleurs que sur la scène avant la Révolution, ne valut pas moins de suffrages à la grande délibération du second acte, et, si Napoléon Ier applaudissait le « Soyons amis, Cinna », on n'ignore pas que c'est pour des motifs où l'esprit politique avait plus de part encore que le sentiment du beau. Ce qui était sublime, en effet, à ses yeux, ce n'était pas la clémence d'Auguste, c'était sa dissimulation : et il ajoutait : « Il faut toujours dire ce vers (*Soyons amis...*) de manière que, de tous ceux qui l'écoutent, il n'y ait que Cinna de trompé. » Napoléon l'était encore bien davantage : l'Auguste qu'il rêvait est sans doute plus conforme que celui de Corneille à la stricte vérité historique : il n'a rien de commun avec celui que le poète a conçu et qu'il a fait vivre.

---

# CINNA

TRAGÉDIE. — 1640.

## PERSONNAGES

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.
LIVIE, impératrice.
CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.
MAXIME, autre chef de la conjuration.
EMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.
FULVIE, confidente d'Émilie.
POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.
ÉVANDRE, affranchi de Cinna.
EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

---

## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE

ÉMILIE

Impatients désirs d'une illustre vengeance[1]
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire;
Durant quelques moments souffrez que je respire,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.

1. Fénelon trouvait « je ne sais quoi d'outré » dans ce début et citait à l'appui de son opinion une médiocre plaisanterie de Boileau sur la *généalogie* des sentiments d'Émilie. Sans doute cette apostrophe sort du genre doux et simple que Fénelon préfère à tout : mais quand une passion longtemps couvée dans l'ombre vient à éclater, n'emprunte-t-elle pas des images plus hardies, et parle-t-elle, comme le voudrait l'auteur de la *Lettre à l'Académie*, « le langage d'un ami qui vient vous plaindre et vous consoler » ?

Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez* à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré [1];
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine, et l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste [2],
Et je sens refroidir [3] ce bouillant mouvement,
Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite,
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien :
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes;
L'issue en est douteuse, et le péril certain :
Un ami déloyal peut trahir ton dessein;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper;
Dans sa ruine même il peut t'envelopper,
Et, quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.
Ah! cesse de courir à ce mortel danger;
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes*
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?
Et quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?

1. Corneille parle constamment dans cette tragédie du trône et de la couronne d'Auguste, absolument comme Bossuet, dans *les Empires*, parle de la *Maison* des Césars. On ne voyait alors aucune différence entre le principat d'Auguste et la monarchie française.

2. Il faut en croire Émilie sur parole, car, jusqu'au dénoûment, son amour pour Cinna l'occupera infiniment moins que sa haine contre Auguste.

3. V. *Gr.*, 26.

Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses!
Et toi qui les produis par tes soins * superflus,
Amour, sers mon devoir [1], et ne le combats plus!
Lui céder, c'est ta gloire ; et le vaincre, ta honte :
Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte ;
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner [2].

## SCÈNE II

### ÉMILIE, FULVIE

ÉMILIE

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
S'il me veut posséder, Auguste doit périr;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE

Elle a pour la blâmer une trop juste cause;
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez venger :
Mais encore une fois, souffrez que je vous die [3]
Qu'une si juste ardeur devrait être attiédie.
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paraît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÉMILIE

Toute cette faveur ne me rend pas mon père;
Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.

1. Émilie, pour venger son père, n'a pas plus le devoir de faire assassiner Auguste, que Chimène n'a le devoir de venger son père par la mort de Rodrigue. Mais tandis que dans *le Cid* le conflit des mobiles d'action se termine par la victoire de l'amour, dans Cinna comme dans toutes les autres tragédies de Corneille, il aboutit à sa défaite. *L'amour sert le devoir et ne le combat plus.*

2. Ce monologue est moins exclusivement lyrique et plus étroitement mêlé à l'action que ceux du *Cid* et d'*Horace*. Il est naturel qu'un conspirateur au moment d'agir passe en revue les dangers à courir, les ressorts à faire jouer, et le but à atteindre.

3. V. *Gr.*, 1.

Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses[1] :
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage;
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains[2];
Je recevrais de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits[3].

FULVIE

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi;
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,
Qu'à son ambition ont immolés[4] ses crimes,
Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre.
Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre.
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÉMILIE

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?
Et je satisferai des devoirs si pressants
Par une haine obscure et des vœux impuissants ?
Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père;
Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,
Qui le faisant périr, ne me vengerait pas[5].

1. Cf. Racine, *Iphig.*, 1413 :
Un bienfait reproché tient toujours lieu [d'offense.

2. Le devoir, pour une héroïne de Corneille, n'est pas l'obéissance à une loi morale, c'est le choix du parti le plus difficile. Entre la douce obligation de la reconnaissance et le parti héroïque de la vengeance, Émilie n'hésite pas.

3. Tandis que la dureté de ce caractère nous choque, la rude et forte génération des contemporains de Corneille en applaudissait toutes les violences.

4. V. *Gr.*, 27.

5. Dans *Andromaque* (VI, sc. 4), Hermione entend aussi que Pyrrhus sache bien en expirant quelle est la main qui le frappe.

C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parents
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie :
« La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie;
« On a touché son âme, et son cœur s'est épris;
« Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez,
Combien à cet écueil se sont déjà brisés;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÉMILIE

Ah! tu sais me frapper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déjà mourir;
Mon esprit en désordre à soi-même[1] s'oppose;
Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose;
Et mon devoir confus, languissant, étonné*,
Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.
Tout beau*, ma passion, deviens un peu moins forte;
Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe :
Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise la vie est maître de la sienne[2].
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit;
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux mânes paternels je dois ce sacrifice;
Cinna me l'a promis en recevant ma foi :
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire,
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui;
Et c'est à faire enfin* à mourir après lui.

1. V. *Gr.*, 12.
2. Lieu commun de la philosophie stoïcienne : Les hommes les plus puissants perdent la vie pour de petites causes, et le plus faible esclave peut l'arracher à son maître. *Quisquis vitam contempsit, tuæ dominus est* (Sénèque, ép. IV).

## SCÈNE III

### CINNA, ÉMILIE, FULVIE

ÉMILIE

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée[1]
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord;
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse;
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

ÉMILIE

Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage,
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle[2]
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
« Qui doit conclure enfin nos desseins généreux;
« Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
« Et son salut dépend de la perte d'un homme.
« Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
« A ce tigre altéré de tout le sang romain.
« Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!
« Combien de fois changé de partis et de ligues.

1. Plus loin, Émilie tutoiera Cinna, mais Cinna lui dira : *vous*, avec une nuance de respect, sinon de crainte.

2. « Ce discours est un des plus beaux morceaux d'eloquence que nous ayons en notre langue. » (Voltaire.)

« Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
« Et jamais insolent ni cruel à demi! »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré[1] nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang[2] de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques[3],
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon* imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir * les courages *,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,

1. V. *Gr.*, 27.
2. V. *Gr.*, 38.
3. Tandis qu'ils embrassaient leurs dieux domestiques, leurs pénates.

A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés [1],
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
« La perte de nos biens et de nos libertés,
« Le ravage des champs, le pillage des villes,
« Et les proscriptions, et les guerres civiles,
« Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
« Pour monter dans le trône* et nous donner des lois.
« Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
« Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
« Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
« Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui :
« Lui mort, nous n'avons point de vengeur* ni de maître;
« Avec la liberté Rome s'en va renaître;
« Et nous mériterons le nom de vrais Romains
« Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
« Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
« Demain au Capitole il fait un sacrifice;
« Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
« Justice à tout le monde, à la face des Dieux :
« Là presque pour sa suite, il n'a que notre troupe;
« C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe;
« Et je veux pour signal que cette même main
« Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
« Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
« Fera voir si je suis du sang du grand Pompée;
« Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
« Des illustres aïeux de qui vous êtes nés [2]. »
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :

1. Cinna nous fait la confidence de ses artifices oratoires : *Crayons imparfaits*, *trépas mal figurés*, etc., dénotent un conspirateur moins soucieux encore d'agir que de bien dire, et de ménager ses effets de rhétorique.

2. Chateaubriand aimait à retrouver dans cet admirable discours le portrait toujours ressemblant de ces assemblées délibérantes où l'on ne délibère pas, et où l'on ne triomphe qu'en s'adressant aux passions, à l'imagination, et aux sens.

Maxime et la moitié s'assurent de la porte;
L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
Prête au premier signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Émilie[1], à quel point nous en sommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur,
César celui de prince ou d'un usurpateur.
Du succès * qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie;
Et le peuple, inégal * à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE

Ne crains point de succès * qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire;
Et dans un tel dessein, le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie :
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse;
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie.
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie;
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi bien que la gloire Émilie est ton prix;
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent[2].
Mais quelle occasion mène Évandre vers nous?

1. Ce mélange de galanterie et de politique est, à cette date, un trait d'actualité. Cinq-Mars et Mme de Chevreuse, Chalais et la grande Mademoiselle n'entendaient pas autrement l'art de conspirer.

2. Chimène, en envoyant Rodrigue combattre don Sanche, est autrement émue, parce qu'il y a conflit dans son cœur. Émilie est froide, parce qu'elle ne conçoit aucun doute sur la moralité d'un acte qui n'est pourtant au fond que l'assassinat de son bienfaiteur

## SCÈNE IV

CINNA, ÉMILIE, ÉVANDRE, FULVIE

ÉVANDRE

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA

Et Maxime avec moi[1]? Le sais-tu bien, Évandre?

ÉVANDRE

Polyclète est encor chez vous à vous attendre.
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher.
Je vous en donne avis, de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÉMILIE

Mander les chefs de l'entreprise!
Tous deux! en même temps! Vous êtes découverts.

CINNA

Espérons mieux, de grâce.

ÉMILIE

Ah! Cinna, je te perds!
Et les Dieux, obstinés à nous donner un maître[2],
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi? tous deux! et sitôt que le conseil * est pris!

CINNA

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne:
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne :
Maxime est comme moi de ses plus confidents *.
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents *.

ÉMILIE

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même.
Cinna; ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême,
Et puisque désormais tu ne peux me venger.
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger:
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère.
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père
N'aigris * point ma douleur par un nouveau tourment,

1. Corneille s'est imité ici lui-même, mais il n'a pu retrouver un effet aussi sublime que dans *Horace* (vers. 411).

2. Il faut remarquer jusqu'à la coupe des vers 286, 289, dans cette courte scène où tout concourt si puissamment à l'intensité de l'effet dramatique.

Et ne me réduis point à pleurer mon amant[1].

CINNA

Quoi! sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts et la cause publique!
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser!
Que feront nos amis si vous êtes déçue?

ÉMILIE

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue?

CINNA

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez, brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais suspect à tarder davantage
Adieu. Raffermissez ce généreux courage *.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÉMILIE

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient;
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient.
Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse;
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon âme vers la tienne;
Et mon cœur aussitôt, percé des mêmes coups...

CINNA

Ah! souffrez que tout mort[2] je vive encore en vous;

1. On regrette que l'héroïne laisse si rarement parler la femme, et que Corneille, plus sévère ici que dans *le Cid*, ait dédaigné de peindre l'amour, comme étant sans doute « une passion trop chargée de faiblesse ». (Corneille, *Lettre à Saint-Evremond*, 1668.)

2. V. *Gr.*, 49.

Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre : aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis,
Et leur parlant tantôt des misères romaines,
Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines[1],
De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,
D'un si parfait amour ne trahît les secrets;
Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit et le mien :
Mais si mon amitié par là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
Je fais de ton destin des règles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÉMILIE

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

# ACTE SECOND

## SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, TROUPE DE COURTISANS

AUGUSTE

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

(Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.)

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde[2],
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang

1. La mort de Toranius, père d'Émilie.

2. On voyait Auguste, raconte Voltaire, arriver avec une démarche de matamore, coiffé d'une immense perruque toute farcie de feuilles de laurier et surmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges. — Pour cet Auguste ridiculement emphatique, Fénelon ne paraît assurément pas trop sévère, dans la *Lettre à l'Académie*. (V. *Projet d'un Traité sur la Tragédie.*) Peut-être n'en est-il pas de même, s'il s'agit de l'Auguste de Corneille, qui n'étale ses grandeurs que pour en faire ressortir le néant et sur le ton du plus mélancolique dégoût.

Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore[1] en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et monté sur le faîte, il aspire * à descendre[2].
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos[3].
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :
Le grand César mon père en a joui de même ;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire :
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur :
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
  Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène[4],

1. Si Auguste n'accepta pas officiellement les honneurs divins, il fut souvent, de son vivant même, l'objet d'un culte privé, à l'instar des dieux pénates.

2. « Remarquez bien cette expression, disait Racine à l'un de ses fils, on dit : *aspirer à monter*, mais il faut connaître le cœur humain aussi bien que Corneille l'a connu pour avoir su dire de l'ambitieux qu'il *aspirait à descendre* (*Mémoires de Louis Racine*).

3. Cf. La Fontaine (*La Mort et le Bûcheron*) :

Point de pain quelquefois et jamais de repos.

4. C'est avec Agrippa et Mécène

Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain:
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque, ou d'une république;
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen[1].

CINNA

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas * le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher:
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions
Jusques à condamner toutes vos actions[2].
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes:
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome est dessous [3] vos lois par le droit de la guerre*,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans;
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes princes :
C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.

qu'eut lieu, d'après Dion Cassius cette délibération (l. 52), Mécène tenant pour la monarchie et Agrippa, comme Maxime, pour la république.

1. On goûtait vivement alors les dissertations politiques, mais c'était de la politique *littéraire*, sans danger pour le pouvoir établi.

2. L'agitateur farouche du premier acte nous apparaît ici comme un courtisan hypocrite et obséquieux : la vie d'un Cinq-Mars ou d'un Gaston d'Orléans offrirait plus d'un trait de ce caractère.

3. V. *Gr.*, 31.

Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste,
Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées;
Un plus puissant démon[1] veille sur vos années :
On a dix fois sur vous attenté sans effet *,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute;
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'État une juste conquête :
Mais que sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie *.
Rome est à vous, Seigneur, l'empire est votre bien;
Chacun en liberté peut disposer du sien;
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire :
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent.
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent[2] *;
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers[3] le pays natal!

1. Le *démon*, ou le *génie* qui veille sur les individus ou même sur les États. Cf. dans Malherbe, « le démon de la France ».

2. Il souhaite que les grandeurs *cèdent* Auguste, le laissent aller spontanément, comme Polyeucte *cèdera* Pauline :

Sans regret il vous quitte ou plutôt il vous cède.

3. V. *Gr.*, 42.

Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix[1]!
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnaissance est au-dessus du don?
Suivez, suivez, Seigneur, le ciel qui vous inspire:
Votre gloire redouble à mépriser l'empire;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême
Mais pour y renoncer il faut la vertu même;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
  Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Ils passent * pour tyran quiconque s'y fait maître;
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître;
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines:
On a fait contre vous dix entreprises vaines;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers:
Il est beau de mourir maître de l'univers;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons[2] pu vivre et croître notre gloire.

CINNA

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,

1. Entendez : s'il fallait en croire Cinna, la gloire que vous vous êtes acquise serait flétrie par votre vertu même; elle deviendrait méprisable, puisque les plus belles actions, *les pleins effets de la gloire*, seraient tenues pour infâmes.

2. V. *Gr.*, 18.

N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense *,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte;
La voix de la raison jamais ne se consulte;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit,
Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent *,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement :
Le pire des états, c'est l'état populaire[1].

AUGUSTE

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfants,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison :
Sa coutume l'emporte[2], et non pas la raison;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes ?
J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états,

1. Même aphorisme politique dans Bossuet : L'état populaire, le pire de tous (5e *Avertiss.*). Chez Cinna, le républicain farouche que l'on sait, c'est moins une théorie raisonnée qu'une plate et odieuse flatterie.

2. La *coutume*, ou l'habitude héréditaire, qui, d'après Pascal, a tant de force contre la raison même. « La coutume est une seconde nature. » (*Pensées*, 3,13.)

Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure :
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique :
Les Parthes, les Persans veulent des souverains;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance;
Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées;
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois[1].

MAXIME

Les changements d'état que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA

C'est un ordre * des Dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue[2],
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,

1. Au temps de Numa et après la 2e guerre punique.
2. Cinna explique la chute de la république par le même argument religieux qu'invoque Hector, dans l'*Énéide* (2,291), pour expliquer la chute de Troie :

Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant des suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux;
César, de mon aïeul; Marc-Antoine, de vous :
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal [1].
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin [2] bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire;
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;

1. L'*un* est César, et l'*autre* Pompée, au témoignage de Lucain dans la *Pharsale* (I.155). *Nec quemquam jam ferre potest Cæsarve priorem Pompeiusve parem.*

2. *Enfin*, mot essentiel que Voltaire prend pour une cheville, exprime bien les longs efforts de Sylla, sitôt suivis d'un profond dégoût pour le pouvoir absolu. Cf. Montesquieu, *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*

Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche ;
Considérez le prix que vous avez coûté :
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté ;
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée[1] ;
Mais une juste peur tient son âme effrayée :
Si, jaloux de son heur *, et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître :
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte :
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire :
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard[2],
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'État et ma personne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile ;
Allez donner mes lois à ce terroir fertile :
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie :
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs et la nécessité

1. On ne saurait excuser Lucain de quelque bassesse, quand il dit de même à Néron (*Pharsale*, 1,37) : « Le crime et le sacrilège n'ont pas payé trop cher le bonheur de vous posséder. » Mais le moyen de ne pas trouver plus odieux encore un républicain, comme Cinna, prosterné aux genoux d'Auguste et débitant des flagorneries qui sont en même temps des impostures !

2. Cette noble confiance d'Auguste achève de nous rendre suspect le portrait que Cinna nous avait tracé de lui au 1er acte. Le tyran perfide, altéré de sang, qu'on nous a dépeint, est au moins sur la voie d'une profonde transformation morale.

M'ont fait traiter son père avec sévérité,
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte[1].
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

## SCÈNE II

### CINNA, MAXIME

MAXIME

Quel est votre dessein après ces beaux discours?

CINNA

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

MAXIME

Un chef de conjurés flatte la tyrannie!

CINNA

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME

Je veux voir Rome libre.

CINNA

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble * et la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies[2],
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords[3]!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête!
C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter
Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne *
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,

1. Auguste connaît mal Émilie : il la juge d'après ceux dont il a, par ses largesses et ses faveurs, acheté le pardon.

2. Dans les premières éditions, Maxime disait avec plus de violence que de goût :
Auguste aura soûlé ses damnables envies.

3. Entendez : pour la courte impression d'un remords sur le cœur.

A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste :
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques[1],
Ont fait rentrer l'État sous des lois tyranniques
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine;
Employer la douceur à cette guérison,
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

CINNA

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA

On en sort lâchement, si la vertu n'agit[2].

MAXIME

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable :
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :
Elle a le cœur trop bon* pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME

Donc pour vous Émilie est un objet de haine?

1. A la bataille de Philippes, Cassius, battu à l'aile droite par Antoine, et ignorant la victoire de Brutus sur Octave à l'aile gauche, se donna précipitamment la mort.

2. V. *Versif.*, *Rythme.*

CINNA

La recevoir de lui me serait une gêne :
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA

Ami, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confidence :
Sortons; qu'en sûreté j'examine avec vous,
Pour en venir à bout, les moyens les plus doux [1].

# ACTE TROISIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

### MAXIME, EUPHORBE

MAXIME

Lui-même il m'a tout dit; leur flamme est mutuelle;
Il adore Émilie, il est adoré d'elle;
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont [2] il contraint Auguste à garder sa puissance :
La ligue se romprait s'il s'en était démis,
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME

Ils servent à l'envi la passion d'un homme

1. Ce qui nous surprend, ce n'est pas que Cinna soit un conspirateur fourbe et cynique : l'histoire en offre plus d'un exemple. C'est qu'on ait pu voir en lui un honnête homme, un homme accompli selon le monde, tel que le concevait le dix-septième siècle. (Balzac, *Lettre à Corneille.*)

2. V. *Gr.*, 16.

Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, et je sers mon rival.

EUPHORBE

Vous êtes son rival?

MAXIME

Oui, j'aime sa maîtresse[1],
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse;
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter :
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève;
Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève;
J'avance des succès dont j'attends le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORBE

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même;
D'un dessein qui vous perd rompez * le coup fatal,
Gagnez une maîtresse, accusant un rival.
Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Émilie.

MAXIME

Quoi! trahir mon ami!

EUPHORBE

L'amour rend tout permis[2];
Un véritable amant ne connaît point d'amis;
Et même avec justice on peut trahir un traître
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE

Contre un si noir dessein tout devient légitime;
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME

Un crime par qui Rome obtient sa liberté!

1. L'amour de Maxime pour Émilie, tel est l'artifice des plus médiocres dont s'est avisé l'auteur pour faire parvenir le complot à la connaissance d'Auguste. Il faut bien reconnaître que chez Corneille le dramaturge n'égale pas toujours le poète.

2. Le *traître de mélodrame*, avec son étalage impudent d'immoralité et de noire scélératesse, est déjà tout entier dans Euphorbe.

EUPHORBE

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;
Le sien, et non la gloire, anime son courage.
Il aimerait César, s'il n'était amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.
  Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme?
Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave :
Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste?
A tous nos conjurés l'avis serait funeste,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable :
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux :
En ces occasions, ennuyé * de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Émilie ;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne ;
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
Et ne fais point d'état * de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance ;
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr ;
Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir !

EUPHORBE

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouvèr un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse ,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHORBE

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles.
Que pour les surmonter il faudrait des miracles ;
J'espère, toutefois, qu'à force d'y rêver[1]...

MAXIME

Éloigne-toi ; dans peu j'irai te retrouver :
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose.
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

## SCÈNE II

### CINNA, MAXIME

MAXIME

Vous me semblez pensif.

CINNA

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet?

CINNA

Émilie et César ; l'un et l'autre me gêne ;
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins :
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme !
Je sens au fond du cœur mille remords cuisants
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents ;
Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,

1. C'est le style des valets de comédie : Euphorbe ici parle comme Mascarille, dans l'*Étourdi* : Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.

Par un mortel reproche à tous moments me tue[1].
Il me semble surtout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir, et me dire :
« Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire.
« Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard!
Ah! plutôt... Mais, hélas! j'idolâtre Émilie;
Un serment exécrable à sa haine me lie;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :
Des deux côtés j'offense et ma gloire et les Dieux;
Je deviens sacrilège, ou je suis parricide*,
Et vers[2] l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME

Vous n'aviez point tantôt ces agitations;
Vous paraissiez plus ferme en vos intentions;
Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets*.
L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée:
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frappper elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir[3].

MAXIME

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé[4]
Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.

1. Pourquoi ces remords n'ont-ils pas éclaté quand Auguste venait d'accorder à Cinna la main d'Émilie? Geoffroy répond ingénieusement : parce qu'on ne ressent les douleurs d'une blessure qu'après l'agitation du combat, et qu'il a fallu un peu de calme à Cinna pour comparer les bienfaits d'Auguste et l'affreux salaire dont il s'apprête à les payer.

2. V. *Gr.*, 42.

3. Brutus, dans le *Jules César* de Shakespeare, au moment de frapper son bienfaiteur, exprime les mêmes scrupules : « Entre l'acte affreux et le premier dessein, tout l'intervalle est comme un fantôme, comme un rêve affreux. » (2, 1.)

4. V. *Gr.*, 44.

Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause,
De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté :
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée;
De la main de César Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême;
Mais entendez crier Rome à votre côté :
« Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;
« Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
« Ne me préfère pas le tyran qui m'oppresse! »

CINNA

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte;
Mais pardonne aux abois* d'une vieille amitié[1]
Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
Et laisse-moi, de grâce, attendant Émilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie* :
Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis*.

MAXIME

Vous voulez rendre compte à l'objet* qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de votre faiblesse;
L'entretien des amants veut un entier secret.
Adieu. Je me retire en confident discret.

## SCÈNE III

CINNA

Donne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude et de ma lâcheté;

1. C'est au début de l'action que le Brutus de Shakespeare parle de son affection pour César, et nous livre ainsi le secret de ses irrésolutions. L'amitié de Cinna pour Auguste nous est au contraire révélée bien tard.

Mais plutôt continue à le nommer faiblesse,
Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,
Ou que s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrémités quel conseil* dois-je prendre?
De quel côté pencher ? à quel parti me rendre [1] ?
  Qu'une âme généreuse a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup! ô trahison trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome!
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte* un crime si noir!
Quoi? ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète!
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
  Mais je dépends de vous, ô serment téméraire!
O haine d'Émilie, ô souvenir d'un père!
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé :
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse;
C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grâce;
Vos seules volontés président à son sort,
Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
O Dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable;
Et puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine [2].

1. Le souci de balancer et d'équilibrer en quelque sorte les sentiments contraires en des couplets d'étendue à peu près égale et de rythme pareil, est un trait de notre tragédie classique. Rien ne ressemble moins aux cris soudains qui trahissent ici ou là les secrets combats du héros de Shakespeare dans *Jules César*.

2. Chez Shakespeare, le combat

## SCÈNE IV

ÉMILIE, CINNA, FULVIE

ÉMILIE

Grâces aux Dieux, Cinna, ma frayeur était vaine;
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA

Le désavouerez-vous? et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÉMILIE

L'effet est en ta main.

CINNA

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre;
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA

Vous pouvez toutefois... ô ciel! l'osé-je dire?

ÉMILIE

Que puis-je? et que crains-tu?

CINNA

Je tremble, je soupire,
Et vois que si nos cœurs avaient mêmes désirs,
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire;
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire [1].

ÉMILIE

C'est trop me gêner*, parle.

CINNA

Il faut vous obéir.

n'est pas entre la reconnaissance et l'amour, mais entre la reconnaissance et la passion de la liberté : « Rome demeurera-t-elle sous la terreur d'un homme?.. Parle, frappe, redresse, me dit-on : ô Rome, je te le promets! »

1. Les bergers de l'*Astrée* ne soupirent pas plus tendrement sur les bords du Lignon; cf. plus loin *un digne objet*, *tes feux et tes serments*, et plus haut, *adorable, aimable inhumaine*. Cette fade galanterie passait alors inaperçue : les horreurs d'une action aussi tragique nous la rendent aujourd'hui singulièrement choquante.

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.
Je vous aime, Émilie; et le ciel me foudroie[1]
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet* attendre d'un grand cœur!
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme :
En me rendant heureux vous me rendez infâme :
Cette bonté d'Auguste...

ÉMILIE

Il suffit, je t'entends,
Je vois ton repentir et tes vœux inconstants :
Les faveurs du tyran emportent tes promesses;
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses;
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste, pouvant tout, peut aussi me donner.
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne :
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône*, et donner ses États,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde;
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir[2].

CINNA

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure;
La pitié que je sens ne me rend point parjure;
J'obéis sans réserve à tous vos sentiments,
Et prends vos intérêts par delà mes serments[3].
J'ai pu[4], vous le savez, sans parjure et sans crime,
Vous laisser échapper cette illustre victime.
César se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein;
La conjuration s'en allait* dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée;
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné*,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMILIE

Pour me l'immoler, traître! et tu veux que moi-même[5]

1. V. *Gr.*, 19.
2. Émilie a la constance du héros stoïcien dans les vers d'Horace :

> Et cuncta terrarum subacta
> Præter atrocem animum Catonis.

3. V. *Gr.*, 33. — 4. V. *Gr.*, 18.
5. La césure tombant après *immoler*, et l'enjambement qui va suivre constituent un rythme des plus dramatiques. V. *Versif.*, *Rythme*.

Je retienne ta main! qu'il vive, et que je l'aime!
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à régner!

CINNA

Ne me condamnez point quand je vous ai servie :
Sans moi, vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie,
Et malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une âme généreuse, et que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine[1].

CINNA

Un cœur vraiment romain...

ÉMILIE

Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir;
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave;
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Demander pour appui tels esclaves que nous[2];
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes;

1. De même Retz, avant d'ourdir quelques nouveaux complots contre Mazarin, se *faisait des vertus* dignes des héros de Plutarque en rappelant « tout ce que sa mémoire pouvait lui fournir de plus éclatant et de mieux proportionné à ses vastes desseins ».

2. Ptolémée Aulète, par exemple, fut l'humble client de quelques chevaliers romains qui le maintinrent au pouvoir moyennant tribut (Mommsen, *Hist. rom.*, 4, 5).

Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE

L'indigne ambition que ton cœur se propose !
Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine sur sa tête attira notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine ;
Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité ;
Et, prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

CINNA

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;
Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chute ;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner ;
Le coup dont on les tue est longtemps à saigner ;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre [1].

ÉMILIE

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre [2] au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie :
Abandonne ton âme à son lâche génie* ;
Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras ;
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie :
Seule contre un tyran, en le faisant périr,

1. V. *Gr.*, 2.

2. Entendez : quand tu te remets...

Par les mains de sa garde il me fallait mourir.
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi [1].
  Pardonnez-moi, grands Dieux, si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu* de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé*!
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être,
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne;
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne :
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant, d'un esprit satisfait :
« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait;
« Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée;
« Où la gloire me suit qui t'était destinée :
« Je meurs en détruisant un pouvoir absolu;
« Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA

Eh bien! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force* jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore;
Vous me faites haïr ce que mon âme adore [2];

1. Émilie est-elle bien « une Romaine possédée du démon de la liberté », comme l'affirme Balzac? N'est-elle pas plutôt l'une de ces conspiratrices, qui, au dix-septième siècle, dirigeaient la guerre civile et traînaient à leur suite un Rohan ou un La Rochefoucauld?

2. Les exagérations de langage et les résolutions extrêmes qui vont suivre, sont autant de traits qui caractérisent une âme faible. La faiblesse, dit profondément La Rochefoucauld, exclut également la sincérité dans les paroles (*Maximes*, 316) et la mesure dans la conduite (217).

Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien et mille et mille fois :
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée;
Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée[1],
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment,
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue [2].
Adieu.

## SCÈNE V

### ÉMILIE, FULVIE

FULVIE

Vous avez mis son âme au désespoir.

ÉMILIE

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :
Vous en pleurez!

ÉMILIE

Hélas! cours après lui, Fulvie;
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir;
Dis-lui...

FULVIE

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?

ÉMILIE

Ah! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE

Et quoi donc?

ÉMILIE

Qu'il achève, et dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi.

1. Dans *Andromaque*, Racine prête à Oreste le même mouvement, le même langage, pour faire révoquer par Hermione l'arrêt du meurtre de Pyrrhus. (*Andromaque*, vers 1245.)

2. Cinna, qui fait vœu maintenant de ne pas survivre à ce qu'il appelle son « crime », est-il bien le même qui tout à l'heure voulait se « couronner de gloire » en immolant « le tigre »? La Harpe le nie, oubliant que l'unité de ce caractère, c'est, pour ainsi parler, de n'en point avoir, et de ne pouvoir rien dire sans exagérer, sans déclamer.

# ACTE QUATRIÈME[1]

## SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, GARDES

AUGUSTE

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE

Seigneur, le récit même en paraît effroyable :
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE

Quoi! mes plus chers amis! quoi? Cinna! quoi? Maxime!
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois[2]!
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire[3]!
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir;
Mais Cinna!

EUPHORBE

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine;
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords,
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à[4] raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit!
O le plus déloyal que la terre ait produit!
O trahison conçue au sein d'une furie!
O trop sensible coup d'une main si chérie!
Cinna, tu me trahis! Polyclète, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

1. Corneille, dans le *Discours des Trois Unités,* déclarait cet acte inférieur aux autres, parce que les trois premières scènes qui se passent chez Auguste sont mal liées aux scènes suivantes qui s'accomplissent chez Émilie.

2. V. *Gr.*, 4.

3. V. *Gr.*, 20.

4. V. *Gr.,* 40.

POLYCLÈTE

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

(Polyclète rentre.)

EUPHORBE

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir[1].
A peine du palais il a pu revenir,
Que, les yeux égarés, et le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit,
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,
« Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface.
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

## SCÈNE II

AUGUSTE

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie*[2]
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis*,
Si donnant des sujets il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines

1. Le suicide simulé est un moyen de comédie, un artifice théâtral digne des tragédies romanesques de Hardy et de Rotrou.

2. A la différence des stances du *Cid* qui sont proprement un intermède lyrique, le monologue d'Auguste est éminemment dramatique Ce n'est pas seulement en effet la plus pénétrante des analyses psychologiques; c'est le point central de l'action. Un Auguste nouveau nous y est révélé, et l'émouvante succession d'états de conscience par lesquels il passe nous présente, en un puissant raccourci, la tragédie tout entière.

Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout doit tout craindre[1].
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné.
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte[2], et revois tout d'un temps*
Pérouse au sien noyée[3], et tous ses habitants;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur[4] enfonças le couteau;
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés!
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin* m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État!
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre[5]!

1. Traduction énergique du vers de P. Syrius : *Necesse est multos timeat quem multi timent.*

2. Sextus Pompée, fils du grand Pompée, devenu maître de la Sicile après la mort de César, fut fait prisonnier et tué par Octave en 35.

3. V. *Gr.*, 38.

4. Toranius, le père d'Émilie. V. *Gr.*, 38.

5. L'Auguste de Sénèque (*de Clem.*, 1,19) s'excite à la vengeance par trois antithèses ingénieusement équilibrées. Corneille n'en a gardé qu'une seule qu'il a rendue plus brève et plus nerveuse : Sera-t-il vrai que je demeurerai en crainte et en alarme, et que je laisserai mon meurtrier se promener cependant à son aise ? S'en ira-t- il quitte, ayant assailli ma tête que j'ai sauvée de tant de guerres civiles?... Sera-t-il absous, ayant délibéré non de me meurtrir seulement. mais de me sacrifier (Montaigne, *Ess.*, 1, 23).

Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi? toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;
Une tête coupée en fait renaître mille [1],
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;
Meurs; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse*;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter [2] par un prix si funeste.
Meurs; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide;
Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine,
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine [3].
O Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose!
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner [4].

1. Montchrestien avait dit de même dans *l'Écossaise :*

Mille têtes naîtront d'une tête coupée.

Corneille doit beaucoup, on le sait, à ce poète tragique, son compatriote et son premier modèle.

2. V. *Gr.*, 49.

3. Ce couplet développe avec un mouvement plus large et plus pathétique les courtes phrases de Sénèque : « Pourquoi vis-tu, s'il importe à tant de gens que tu meures? N'y aura-t-il point de fin à tes vengeances et à tes cruautés? Ta vie vaut-elle que tant de dommage se fasse pour la conserver? »

4. Cette apostrophe aux idées et aux sentiments qui déchirent son âme est ici un trait de vérité et de passion, tandis que la même figure, à la fin du monologue d'Émilie (I,1), ne semble être qu'un pur ornement.

## SCÈNE III

### AUGUSTE, LIVIE[1]

AUGUSTE

Madame, on me trahit, et la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs* ma constance abattue.
Cinna, Cinna, le traître...

LIVIE

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

AUGUSTE

Hélas! de quel conseil est capable mon âme?

LIVIE

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :
Salvidien à bas a soulevé Lépide;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi :
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets[2]
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence;
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion :
Sa peine peut aigrir* une ville animée,
Son pardon peut servir à votre renommée;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher[3].

1. Les comédiens ont presque toujours pris sur eux de supprimer le personnage de Livie à la représentation. Elle a cependant un rôle moins inutile que celui de l'Infante dans le *Cid*. En conseillant à Auguste une clémence intéressée et toute politique, elle nous permet de mesurer la distance qui sépare un calcul égoïste d'une résolution généreuse.

2. V. *Gr.*, 1.

3. En empruntant l'idée générale de ce plaidoyer à Sénèque, Corneille a sacrifié certains traits brillants avec une sévérité de goût alors toute nouvelle. Ex. : « Fais, dit-elle, ce que font les médecins : quand les recettes accoutumées ne peuvent sauver, ils en essayent de contraires. »

AUGUSTE

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
J'ai trop par vos avis consulté* là-dessus;
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise :
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton État, après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris;
Si tu veux me haïr, hais-moi sans plus rien feindre :
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte :
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate :
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne serait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

AUGUSTE

Eh bien! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE

Quoi? vous voulez quitter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE

Quoi? vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE

Seigneur, vous emporter* à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE

Régner et caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme[1];

1. La passion gronde au fond de cette âme en proie à une agitation violente. On sent le parti pris d'être dur et blessant. Auguste a honte maintenant d'une clémence intéressée qui aurait paru trop noble encore à Octave. Ces conseils sont bons pour l'Auguste de Sénèque, non pour celui de Corneille.

Vous me tenez parole, et c'en sont là, Madame.
  Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je règne, et j'en[1] sais les vertus;
Je sais leur divers ordre, et de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'État,
Une offense qu'on fait à toute sa province*,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince.

LIVIE

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE

Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu : nous perdons temps.

LIVIE

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE

J'aime votre personne, et non votre fortune.
(Elle est seule.)
Il m'échappe, suivons, et forçons-le de voir :
Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir,
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

## SCÈNE IV

ÉMILIE, FULVIE[2]

ÉMILIE

D'où me vient cette joie? et que mal à propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos!
César mande Cinna sans me donner d'alarmes!

1. En = de l'art de régner, idée impliquée dans je *règne*.

2. Le système décoratif du moyen âge encore subsistant alors explique ce changement apparent de lieu. La scène représentait à la fois d'un côté, l'intérieur de la maison d'Auguste : et de l'autre, l'intérieur de la maison d'Émilie.

Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'apprenais d'un secret mouvement
Que tout doit succéder * à mon contentement!
Ai-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,
Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,
Faire un second effort contre votre courroux.
Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause;
Chacun diversement soupçonne quelque chose;
Tous présumant qu'il ait un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
On lui veut imputer un désespoir funeste;
On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste[1].

ÉMILIE

Que de sujets de craindre et de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer!
A chaque occasion le ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre :
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler,
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entends, grands Dieux! vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me déshonore;
Et ne me permettant soupirs, sanglots ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiette * où[2] vous me retenez.
O liberté de Rome! ô mânes de mon père!

1. « C'est la Gazette Suisse! » dit plaisamment Voltaire. Il faut avouer cependant que le ton de la suivante ne manque pas de vérité, et que son embarras est heureusement dépeint.

2. V. *Gr.*, 17.

J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire :
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire* n'est pas moindre;
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,
Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas si noble et si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

## SCÈNE V

### MAXIME, ÉMILIE, FULVIE

ÉMILIE

Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort[1]!

MAXIME

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport;
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÉMILIE

Que dit-on de Cinna?

MAXIME

Que son plus grand regret
C'est de voir que César sait tout votre secret;
En vain il le dénie* et le[2] veut méconnaître,
Évandre a tout conté pour excuser son maître,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÉMILIE

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;
Je suis prête à le suivre, et lasse de l'attendre.

MAXIME

Il vous attend chez moi.

ÉMILIE

Chez vous!

MAXIME

C'est vous surprendre :
Mais apprenez le soin que le ciel a de vous;

1. Ce même Maxime, dont l'éloquente franchise avait éveillé si vivement notre sympathie au deuxième acte, n'apparait plus que pour nous faire sourire. Avec ses noirs desseins et ses phrases de madrigal, il va trouver le moyen d'être plus ridicule que don Sanche dans *le Cid* et Valère dans *Horace*.

2. V. *Gr.*, 11.

C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive;
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÉMILIE

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis?

MAXIME

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.
Sauvons-nous, Émilie, et conservons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre :
Quiconque après sa perte aspire à se sauver
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O Dieux! que de faiblesse en une âme si forte!
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat!
Rappelez, rappelez cette vertu sublime,
Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime :
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez;
Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme;
Avec la même ardeur il saura vous chérir,
Que...

ÉMILIE

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir[1]!
Tu prétends un peu trop; mais quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes;
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas;
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette;

1. C'étaient de ces vers que Balzac admirait si fort quand il célébrait « la possédée du démon de la République, la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable furie ». Ce ton d'ironie hautaine et d'altier persiflage ne fut en effet jamais plus à la mode qu'à la veille de la Fronde.

Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi! si ton amitié pour Cinna s'intéresse*,
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse?
Apprends, apprends de moi quel en est le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÉMILIE

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaisirs* tu conçois de l'amour!

MAXIME

Cet amour en naissant est toutefois extrême :
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime,
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÉMILIE

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé[1].
Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée;
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée.
Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME

Quoi? vous suis-je suspect de quelque perfidie?

ÉMILIE

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die[2];
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté[3] :
Les Dieux seraient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi, tes amours sont ici superflus.

MAXIME

Ah! vous m'en dites trop.

ÉMILIE

J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures;
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en[4] défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

1. On ne peut s'empêcher de penser au renard de La Fontaine que toute sa rouerie ne saurait préserver d'être dupe. (*Fables*, 2,15.)

2. V. *Gr.*, 1.

3. V. *Gr.*, 25.

4. En = de tes parjures.

MAXIME

Vivez, belle Émilie, et souffrez qu'un esclave...

ÉMILIE

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

## SCÈNE VI

### MAXIME

Désespéré, confus [1],
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime? et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flatter;
Émilie en mourant va tout faire éclater;
Sur un même échafaud la perte de sa vie
Étalera sa gloire et ton ignominie,
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infâme souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amants au tyran immolés [2],
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage*.
Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils:
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme;
La tienne, encor servile, avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de générosité :
Tu m'as fait relever une injuste puissance;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance;
Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe* ait souillé sa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire;
Mais les Dieux permettront à mes ressentiments

1. Pour qu'un monologue fasse quelque effet, remarque justement Voltaire, il faut qu'on s'intéresse à celui qui parle. Mais quel intérêt prendre à celui qui n'est qu'un traître vulgaire?
2. V. *Gr.*, 30.

De te sacrifier aux yeux des deux amants,
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras, justement irrité,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté[1].

# ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

### AUGUSTE, CINNA

AUGUSTE

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose[2]
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours:
Tiens ta langue captive : et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir.
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens[3] :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance,
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main;
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me[4] pus connaître,
Et l'inclination jamais n'a démenti

1. Il ne faut pas prendre pour l'expression d'un remords ce qui n'est qu'un cri de rage. Encore, cette fureur contre Euphorbe est-elle infiniment déplaisante. Un peu plus et l'on serait tenté de prendre le parti du malheureux affranchi.

2. La majesté imposante de ce début fait bien pâlir la prose élégamment spirituelle de Sénèque : « Ayant fait donner un siège à Cinna, il lui parla en ces termes : En premier lieu, je te demande, Cinna, paisible audience; n'interromps pas mon parler, je te donnerai temps et lieu d'y répondre. » (*Ess.*, 1, 23.)

3. L.-C. Cinna, gendre de Pompée, approuva le meurtre de César.

4. V. *Gr.*, 11.

Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu les effets* l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie,
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens;
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après[1] des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire.
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Émilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna : tant d'heur* et tant de gloire
Ne peuvent pas si tôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner[2].

CINNA

Moi, Seigneur! moi, que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;

1. V. *Gr.*, 33.
2. Cet admirable mouvement ne doit rien à la sèche conclusion de Sénèque : *Quum sic de te meruerim, occidere me constituisti.*

Tu te justifieras après, si tu le peux.
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
  Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal:
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé:
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
  Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisait entreprendre[1],
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main[2].
  Apprends à te connaître, et descends en toi-même :

1. V. *Gr.*, 23.

2. Corneille qui sait ailleurs se montrer plus concis que Sénèque, développe ici en vingt vers admirables deux lignes de son modèle : « Pourquoi le fais-tu ? Vraiment il va bien mal à la chose publique s'il n'y a que moi qui t'empêche d'arriver à l'empire. »

On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite[1],
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus[2], tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie;
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

CINNA

Je demeure stupide*;
Non que votre colère ou la mort m'intimide :
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver[3],
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée :
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée;
Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés.
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause :

1. « Ah ! tu me gâtes le : Soyons amis, Cinna! » s'écriait un jour La Feuillade en entendant Auguste prononcer ces vers. Celui qui s'indignait si fort de voir un favori humilié par son prince est le même qui, pour inaugurer la statue de Louis XIV sur la place des Victoires, lui faisait des génuflexions comme à une idole.

2. « *Contez-nous*, vous qui les savez toutes, les grandes qualités de la princesse. » (Boss., *Oraison Funèbre d'Anne de Gonzague.*) C'est le même mot, ici, avec une nuance inattendue d'ironie aiguë et pénétrante.

3. Qui m'a trahi? c'est la pensée fixe de Cinna. Dans Shakespeare, Othello ne peut détacher son esprit d'une idée semblable qui l'obsède : « La cause! ô mon âme, la cause!... »

Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs[1],
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire;
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout:
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

## SCÈNE II

### LIVIE, AUGUSTE, CINNA, ÉMILIE, FULVIE

LIVIE

Vous ne connaissez pas encor tous les complices;
Votre Émilie en est[2], Seigneur, et la voici.

CINNA

C'est elle-même, ô Dieux!

AUGUSTE

Et toi, ma fille, aussi[3]!

ÉMILIE

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étais, Seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE

Quoi? l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui?
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements;
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées,
Et ce sont des secrets de plus de quatre années:
Mais, quoique je l'aimasse, et qu'il brûlât pour moi,

1. V. *Gr.*, 3.
2. L'énergique familiarité du tour ne rend pas la révélation moins poignante.
3. Imitation pathétique du mot de César mourant à Brutus : *Tu quoque fili.*

Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis :
Le ciel rompt* le succès que je m'étais promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime ;
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie [1] ;
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang ;
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÉMILIE

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse [2].

ÉMILIE

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père,
Et qu'un juste courroux, dont je me sens brûler,
A son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE

C'en est trop, Émilie : arrête, et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,

1. Julie, fille unique d'Auguste et de Scribonia, fut exilée pour son inconduite, quatre ans après la conspiration de Cinna. Léger anachronisme.

2. Après ces mots, rien n'est plus éloquent que le silence d'Auguste tout au combat secret qui se livre dans son âme. Cf. le silence de Camille dans *Horace* (Acte IV, scène 2).

Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne [1],
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable;
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÉMILIE

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir*, et non pour me défendre.
Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats;
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres,
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA

Que vous m'ayez séduit [2], et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :
J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer.
A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres soins* elle serait sensible;
Je parlai de son père et de votre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme [3]!
Je l'attaquai par là, par là je pris son âme;
Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait :
Elle n'a conspiré que par mon artifice;
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE

Cinna, qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

1. On ne se tromperait peut-être pas en affirmant que c'était à de pareils vers que pensait un maréchal de Grammont quand il disait : « Corneille est le bréviaire des rois. » Personne d'ailleurs ne semble mieux choisi pour professer ces maximes césariennes que la femme de César.

2. Se pourra-t-il que... V. *Gr.*, 49.

3. Le vieux poète allemand Walther disait aussi avec une amertume digne d'Euripide (V. *Hippol.*, 696): « Ce qui se cache sous leurs charmes, c'est bien souvent la haine et la vengeance. »

CINNA

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CINNA

Et la mienne se perd si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE

Eh bien! prends-en ta part, et me laisse la mienne;
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :
La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,
Tout doit être commun entre de vrais amants.
  Nos deux âmes, Seigneur, sont deux âmes romaines;
Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines;
De nos parents perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent;
Nos esprits généreux ensemble le formèrent;
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas[1].

AUGUSTE

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide;
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

## SCÈNE III

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÉMILIE, FULVIE

AUGUSTE

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.
Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME

Honorez moins, Seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir;

1. Cette lutte de générosité fait honneur aux deux personnages et les relève un peu à nos yeux. Il ne fallait pas moins pour empêcher Cinna de paraître trop indigne de l'amitié qu'Auguste va lui offrir.

C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire :
Si vous régnez encor, Seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon âme :
Pour perdre mon rival, j'ai découvert sa trame :
Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé :
Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensais la résoudre à cet enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant;
Mais au lieu de goûter ces grossières amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces.
Elle a lu dans mon cœur; vous savez le surplus,
Et je vous en ferais des récits superflus.
Vous voyez le succès* de mon lâche artifice :
Si pourtant quelque grâce est due à mon indice*,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître,
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni [1].

AUGUSTE

En est-ce assez, ô ciel! et le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers;
Je suis maître de moi comme de l'univers [2];
Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire!
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie [3] :

1. Voltaire regrettait plaisamment que Maxime ne se fût pas noyé. Sa rage à faire périr celui qui n'a fait preuve envers lui que d'un excès de complaisance, est en effet souverainement odieuse, et la vulgarité de son langage répond à la bassesse de ses sentiments.

2. Sénèque énumère tous les bienfaits qu'Auguste accorde à Cinna : mais l'effort de volonté qui en est le principe, ce n'est pas chez le philosophe, c'est chez le poète qu'il en faut chercher la sublime expression.

3. V *Gr.*. 40 — Le grand Condé, âgé de vingt ans, assistant à la première représentation de *Cinna*, versa des larmes à ces paroles d'Auguste.

Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche destin*,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année[1].
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang;
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang[2];
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÉMILIE

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :
Je connais mon forfait, qui me semblait justice;
Et ce que n'avait pu la terreur du supplice,
Je sens naître en mon âme un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le ciel a résolu votre grandeur suprême;
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même :
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle;
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur[3]

CINNA

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtiments trouvent des récompenses?
O vertu sans exemple! ô clémence qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand!

AUGUSTE

Cesse d'en retarder un oubli magnanime;

1. La clémence politique et intéressée que Sénèque prête à Auguste n'a rien de commun avec cette magnanime générosité, et l'énumération des bienfaits dont il *accable* Cinna prend par suite un tout autre caractère.

2. Quelques *concetti* de ce genre, épars dans les chefs-d'œuvre de Corneille, nous rappellent quel était le goût de ses contemporains.

3. Émilie ne s'incline pas sans grâce, ni sans dignité, mais c'est pour faire ressortir la grandeur d'Auguste. Cet acte de clémence a déconcerté sa haine, et la vengeance, qui lui avait semblé jusqu'alors un acte de justice, lui paraît maintenant un forfait.

Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :
Il nous a trahis tous; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents, et me rend mes amis.
(a Maxime.)
Reprends auprès de moi ta place accoutumée:
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée:
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME

Je n'en murmure point, il a trop de justice;
Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontés
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi* lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées[1],
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE

Ce n'est pas tout, Seigneur; une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon âme.
Oyez ce que les Dieux vous font savoir par moi;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre:
On portera le joug désormais sans se plaindre;
Et les plus indomptés, renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets:
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie;
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome, avec une joie et sensible et profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner :
D'une si longue erreur pleinement affranchie,

1. Ce terme surprendrait moins dans les sermons encore quelque peu scolastiques d'un Lingendes que dans une tragédie. (Cf. *Cid*, vers 1665.)

Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels;
Et la postérité, dans toutes les provinces *,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes[1].

AUGUSTE

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer :
Ainsi toujours les Dieux vous daignent inspirer!
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices;
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier[2].

1. Ce couplet, que les acteurs supprimaient, à la grande satisfaction de Voltaire, est la conclusion naturelle de la pièce. La clémence est le plus ferme appui des princes et consolide leur pouvoir en le faisant aimer.

2. Corneille, qui condamnait sévèrement dans cette pièce les fautes contre l'unité de lieu, s'applaudissait non sans quelque raison, de la parfaite unité de temps, puisque la durée de l'action est identique à celle de la représentation. — C'est à ce dernier vers, comme l'on sait, que Talleyrand faisait allusion, quand il accueillait d'une épigramme si acerbe le retour des émigrés : « Ils n'ont rien appris et ils ont tout oublié ! »

# POLYEUCTE

**Sources de Polyeucte.** — Corneille lisait beaucoup : il rencontra dans la volumineuse *Vie des Saints* du moine allemand Surius (Cologne, 1570, 6 vol. in-folio) un récit du martyre de saint Polyeucte qui frappa son attention diligente : c'est de là qu'il tira le sujet de sa nouvelle tragédie. Un officier païen, du nom de Polyeucte, gendre du commissaire impérial de Mélitène, frappé de la tristesse de son compagnon d'armes, un chrétien nommé Néarque, le presse de lui confier la cause de son chagrin. Il finit par arracher de lui l'aveu que la différence de leurs religions est le motif de sa tristesse, surtout depuis qu'un édit de persécution vient d'élever entre eux une barrière infranchissable. Polyeucte le rassure en lui racontant que le Christ lui est apparu en songe, qu'il l'a revêtu d'une robe lumineuse et lui a présenté un cheval ailé pour le suivre. Chrétien de cœur, il n'aspire plus qu'à faire éclater sa foi, à mériter encore cette vision céleste, dont le souvenir le plonge dans une douce extase. A peine sort-il de cette contemplation qu'il voit afficher sous ses yeux l'édit des empereurs : il le lacère et brise en même temps des idoles qu'on portait en ce moment à travers la place. Félix, son beau-père, informé de cet éclat, témoigne d'abord à Polyeucte son affliction, puis il passe aux menaces, enfin il soumet l'opiniâtre chrétien à diverses tortures. Étendu sur le chevalet, Polyeucte brave encore les dieux : Félix fait alors venir Pauline qui essaye de l'attendrir au nom de ses jeunes enfants. Le martyr ne lui répond que pour l'engager à connaître le Dieu véritable et lui dépeindre les délices de la vie bienheureuse. On emmène Polyeucte au lieu du supplice, et Néarque, après avoir reçu ses derniers adieux, veille avec les frères à l'ensevelissement de son corps sacré. — On voit aisément ce qui, dans cette page du martyrologe, dut tenter le génie dramatique de Corneille : l'entretien de Polyeucte et de Néarque avec ce revirement inattendu mais logique de caractères, l'ardeur à la fois spontanée et réfléchie, inspirée et volontaire du néophyte pour le martyre, l'intervention pathétique de Pauline après les objurgations véhémentes de Félix, autant de traits que Corneille a soigneusement retenus dans la composition de son drame. Sa part d'invention n'en reste pas moins très grande. Non seulement il a supprimé les enfants de Polyeucte et de Pauline, donné à Félix le titre de gou-

verneur d'Arménie et à Polyeucte le prestige d'une haute naissance, imaginé le songe de Pauline, le baptême effectif du néophyte, le sacrifice pour la victoire de l'empereur, la mort de Néarque, la conversion de Félix, mais il a tiré de son génie ces deux merveilles dramatiques qui sont l'amour de Sévère et la conversion de Pauline.

**Beautés de Polyeucte**. — On a loué justement dans *Polyeucte* la beauté de l'action qui offre un mouvement si animé et en même temps une liaison si étroite; la perfection du style, d'autant plus touchant qu'il est plus familier, d'autant plus sublime qu'il paraît plus simple; l'harmonieuse composition des caractères dont tous les traits s'ordonnent ou s'opposent si heureusement, comme dans Pauline, par exemple, l'amour de Sévère, la tendresse conjugale et la sainteté, ou encore dans Polyeucte l'honnête homme, le mari généreux, le chrétien héroïque. Ce qu'on n'admirera jamais assez, c'est la beauté religieuse de *Polyeucte*. Il ne s'agit nullement ici de quelques vers qui contiendraient une théorie plus ou moins augustinienne de la grâce, certaines allusions plus ou moins transparentes aux événements de l'histoire de Port-Royal, comme si Corneille pouvait gagner le moins du monde à ressembler à un théologien janséniste! Ce qui fait la beauté religieuse de *Polyeucte*, c'est d'abord la lumineuse histoire de l'Église primitive qu'il condense en un dramatique abrégé, puisque nulle part on ne saurait mieux comprendre la lutte des deux sociétés en présence et le triomphe final de la foi chrétienne sur les affections de la nature et sur les lumières de la froide raison; c'est encore une philosophie très pénétrante du christianisme, puisque, sans introduire jamais le *merveilleux* à ciel ouvert, Corneille, en grand poète du surnaturel, fait partout deviner le mystère de l'intervention divine et montre le céleste acteur, invisible et présent, à l'œuvre dans l'âme de ses personnages; c'est enfin et surtout la psychologie la plus délicate du sentiment religieux, avec cet avantage qu'il nous est décrit non sous une forme abstraite, mais au cours de son évolution vivante et de son mystérieux progrès. Acte par acte, nous voyons Polyeucte passer des sentiments les plus tendres de la nature à l'enthousiasme héroïque du sacrifice et à l'ivresse de la *croix*, Pauline se détacher du profane Sévère à mesure qu'elle voit le chrétien grandir dans Polyeucte, puis mûrir peu à peu pour le baptême que sera pour elle le sang de son époux, jusqu'à ce qu'elle nous apparaisse enfin couronnée de l'auréole de la sainteté et du sacrifice. Par une évolution toute contraire, Félix semble descendre à chaque scène les degrés de l'abaissement moral lorsque, par un coup imprévu, mais non pas inouï de la grâce, nous le voyons se relever de son ignominie et s'associer à cette sublime ascension d'âmes. Il n'est pas jusqu'à Sévère, qui pour rester sans doute un pur philosophe, ne laisse pas de se développer sous nos yeux en acquérant du christianisme une connaissance sympathique et respectueuse qui ne sera pas un médiocre gain pour sa pensée. Quand *Polyeucte* ne serait que le tableau dramatique d'une des plus nobles pages de l'histoire du passé, ce serait, avec son admirable perfection de forme, un chef-d'œuvre

sans prix ; mais quand on sait y reconnaître le drame toujours poignant des sentiments de la nature aux prises avec les inspirations de la foi, l'éternelle tragédie des plus hauts problèmes qui puissent solliciter la pensée humaine, on n'en saurait marquer la place trop haut parmi les plus belles créations du génie.

**Jugements sur Polyeucte.** — *Polyeucte*, lu par Corneille à l'hôtel de Rambouillet, souleva d'unanimes critiques : le christianisme, au témoignage de Voiture, en déplut extrêmement aux beaux esprits. Les uns, par scrupule religieux, comme Godeau, se scandalisèrent de voir un chrétien trop zélé briser les idoles, malgré les expresses défenses de l'Église, ou d'entendre Stratonice proférer mille injures contre la vraie foi. Les autres, par libertinage d'esprit, comme Saint-Évremond, estimèrent que ce qui eût fait un beau sermon faisait une misérable tragédie et que les vertus chrétiennes de nos martyrs n'étaient décidément pas à leur place sur la scène. Seule, Pauline trouvait grâce devant la plupart des juges, mais uniquement parce qu'on la soupçonnait de préférer dans son cœur Sévère à Polyeucte : Voilà la plus honnête femme du monde qui n'aime pas son mari, disait la Dauphine au grand applaudissement de la cour, et Voltaire n'a fait que développer ce prétendu trait d'esprit dans les vers narquois que lui a inspirés *Polyeucte* (1). Au dix-huitième siècle, c'est à Sévère que sont allées les sympathies des spectateurs : les philosophes croyaient reconnaître leurs propres sentiments dans le scepticisme légèrement dédaigneux du chevalier romain à l'endroit des religions, et quand le favori de l'empereur faisait, dans la dernière scène, la religion de l'État égale, sinon supérieure, à la religion de la conscience, c'était de toute la pièce ce qu'on accueillait avec le plus de transport. — C'est Chateaubriand qui le premier a su comprendre la beauté unique du rôle de Polyeucte, tel que l'avait conçu Corneille, et ce n'est pas un des moindres mérites du *Génie du Christianisme* d'avoir rendu sensibles dans le héros chrétien la tendresse de l'époux et le courage du martyr, le déchirement secret de l'âme et l'ardente folie du sacrifice, tout ce qui fait en un mot de cette grande figure un des types les plus humains à la fois et les plus sublimes que l'art ait su réaliser.

1. De Polyeucte la belle âme
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce païen, son favori...

# POLYEUCTE

## MARTYR

### Tragédie chrétienne

(1642)

PERSONNAGES

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.
POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.
SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.
NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.
PAULINE, fille de Félix, et femme de Polyeucte.
STRATONICE, confidente de Pauline.
ALBIN, confident de Félix.
FABIAN, domestique de Sévère.
CLÉON, domestique de Félix.
TROIS GARDES.

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

---

## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE

POLYEUCTE, NÉARQUE

NÉARQUE

Quoi! vous vous arrêtez aux songes d'une femme!
De si faibles sujets troublent cette grande âme!
Et ce cœur, tant de fois dans la guerre éprouvé [1],
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé [*]!

POLYEUCTE

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,

1. Pauline parlera plus loin des grandes actions, de la haute naissance de Polyeucte. Corneille a relevé ainsi son principal personnage dont la *Vie des Saints* dit simplement qu'il appartenait à l'armée.

Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit;
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme[1]
Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer *.
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée *.
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à[2] m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes;
Elle me fait pitié * sans me donner d'alarmes;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Par un peu de remise épargnons son ennui *
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

NÉARQUE

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance?
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le vouloir demain?
Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace;
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte * ces traits qui pénètrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Celle qui vous pressait de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même,
Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir[3].

1. *Toute* n'est pas une vaine épithète, quoi qu'en pense Voltaire. Corneille avait écrit d'abord avec moins de profondeur :

Ni le juste pouvoir qu'elle prend sur une [âme.

2. V. *Gr.*, 40.

3. A cette date de 1643, le célèbre *Augustinus* de Jansénius venait d'encourir une première condamnation à Rome, et les débats n'étaient pas moins vifs dans le monde que dans les écoles de théologie. Corneille profita de l'intérêt d'actualité qui s'attachait à ces matières pour célébrer la puissance *efficace* de la grâce en des termes qui pouvaient être applaudis de tous les catholiques.

POLYEUCTE

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;
Mais, pour en [1] recevoir le sacré caractère
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui, purgeant notre âme et dessillant * nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux [2],
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien suprême et le seul où [3] j'aspire,
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,
Pouvoir un peu remettre et différer d'un jour.

NÉARQUE

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse :
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse [4].
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre *, il pousse à reculer ;
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre ;
Et ce songe rempli de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions :
Il met tout en usage, et prière, et menace ;
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse,
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.
Rompez * ses premiers coups ; laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arrière, et, douteux * en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE

Pour [5] se donner à lui, faut-il n'aimer personne ?

NÉARQUE

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne ;
Mais, à [6] vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,

1. En = du chrétien. V. *Gr.*, 13.
2. Cette poétique définition du baptême, que dépare seule une légère incohérence d'images (*caractère* qui *lave*) pourrait être avouée d'un théologien.
3. V. *Gr.*, 17.
4. V. *Gr.*, 40.
5. V. *Gr.*, 41.
6. V. *Gr.*, 38.

Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang[1],
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte[2],
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE

Vous ne m'étonnez* point; la pitié qui me blesse*
Sied bien aux plus grands cœurs[3], et n'a point de faiblesse.
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort;
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas*, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE

Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE

Votre retour pour elle en aura plus de charmes;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes
Et l'heur* de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux[4].
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE

Apaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte,
Elle revient.

1. On reconnaît les expressions de l'Évangile. (Cf. s. Matth., XIV, 29.)
2. La persécution de Dèce fut en effet parmi les plus terribles au témoignage de Lactance : *Exstitit exsecrabile animal Decius qui vexaret Ecclesiam.*
3. Les héros du *Grand Cyrus*, en même temps qu'ils usent de ces métaphores galantes, font aussi des belles passions une sorte de privilège aristocratique.
4. V. *Gr.*, 44.

NÉARQUE

Fuyez.

POLYEUCTE

Je ne puis.

NÉARQUE

Il le faut;
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut*,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue[1].

## SCÈNE II

### POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE

POLYEUCTE

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu :
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE

Quel sujet si pressant à sortir vous convie*?
Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie?

POLYEUCTE

Il y va de bien plus.

PAULINE

Quel est donc ce secret?

POLYEUCTE

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret;
Mais enfin il le faut.

PAULINE

Vous m'aimez?

POLYEUCTE

Je vous aime,
Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même;
Mais...

PAULINE

Mais mon déplaisir* ne vous peut émouvoir!
Vous avez des secrets que je ne puis savoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

1. Cette première scène si animée qui nous jette *in medias res* est un des plus parfaits modèles de l'exposition dramatique. Toute la pièce est en germe dans ce débat passionné entre la *grâce* qui sollicite ou gourmande et la *nature* qui gémit ou se révolte. On ne peut mettre en parallèle que le pathétique récit des hésitations de S. Augustin avant sa conversion : *Submurmur bant nugœ : Dimittisne, nos?... Modo fiat, modo fiat.* (*Confess.*, 8,11.)

POLYEUCTE

Un songe vous fait peur?

PAULINE

Ses présages sont vains,
Je le sais; mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

## SCÈNE III

### PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes :
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes;
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour[1].

STRATONICE

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour;
S'il ne vous traite ici d'entière confidence[2],
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence,
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi;
Assurez-vous* sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses;

1. Ce couplet d'un tour si spirituel et si fin est de ceux dont Voltaire déplorait la familiarité, indigne de la tragédie. Plus loin, le ton lui semblera tenir du bourgeois, sinon du burlesque. Moins de noblesse, disons-nous aujourd'hui, et plus de vérité !

2. V. *Gr.*, 42.

Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine;
Il est Arménien, et vous êtes Romaine,
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions[1].
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité[2].

PAULINE

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,
Si je t'en avais fait seulement le récit.

STRATONICE

A raconter[3] ses maux souvent on les soulage.

PAULINE

Écoute; mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours :
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu[4].
Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage*;
Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs*.

STRATONICE

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains?
Lui, qu'entre tant de morts immolés à son maître,

1. V. *Gr.*, 4.
2. Image d'autant plus juste qu'elle rappelle la vieille superstition des miroirs magiques où l'on croyait voir l'avenir.
3. V. *Gr.*, 38.
4. Corneille, dans l'*Examen de Polyeucte*, estime avec raison que cette confidence est mieux amenée que celle de l'Infante, par exemple, au début du *Cid*; d'autant qu'elle est indispensable à l'intelligence du songe que Pauline va raconter.

On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître;
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux?

PAULINE

Hélas! c'était lui-même, et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice; il le méritait bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune?
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune;
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant!

STRATONICE

La digne occasion d'une rare constance!

PAULINE

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi[1] ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'attendais un époux de la main de mon père,
Toujours prête à le prendre; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison[2].
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée.
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs;
Mais, au lieu d'espérance, il n'avait que des pleurs;
Et, malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais. Mon abord* en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux;
Et, comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse*,
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré;

1. V. *Gr.*, 35.

2. Madame de La Fayette ne fait pas parler la Princesse de Clèves avec une délicatesse plus nuancée, une plus rare élégance de ton, lorsqu'elle lais échapper l'aveu de sa malheureu tendresse pour le duc de Nemours.

Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avait par inclination[1].
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

STRATONICE

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés?

PAULINE

Je l'ai vu cette nuit ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant* sa vie, assurent sa mémoire;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due.
« Ingrate, m'a-t-il dit, et, ce jour expiré,
« Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer* l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père;
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère.
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein :
Là, ma douleur trop forte a brouillé* ces images;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages[2].
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué :
Voilà quel est mon songe[3].

1. C'est sur ce vers que se fondait sans doute la Dauphine pour dire, très justement, de Pauline : « Voilà la plus honnête femme du monde qui n'aime pas son mari ! » Pauline a déjà pour Polyeucte la tendresse d'une âme ...rte et bien réglée qui se conduit en tout par raison; son amour désormais ira toujours en augmentant et se traduira par les cris les plus émouvants et les plus passionnés.

2. V. *Gr.*, 3.

3. Ce songe, condamné par Voltaire, comme il l'avait été par les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, n'a sans doute pas l'importance capitale du songe d'*Athalie;* mais il est si bien lié à toutes les scènes du premier acte et

STRATONICE

Il est vrai qu'il est triste*;
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort, pouvez-vous craindre un père
Qui chérit votre époux, que votre époux révère,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes*,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE

Leur secte est insensée, impie, et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège[1];
Mais sa fureur ne va* qu'à briser nos autels;
Elle n'en veut qu'aux Dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie;
Et, depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE

Tais-toi, mon père vient.

## SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher!

PAULINE

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher?

rend l'exposition si claire et si rapide qu'il ne faut pas hésiter à en applaudir la convenance dramatique aussi bien que les beautés littéraires.

1. La *folie* qui faisait braver aux premiers chrétiens tous les supplices, *l'impiété* qui leur valait l'accusation d'athées, leurs cérémonies *sacrilèges* qui les faisaient appeler des mangeurs d'enfants (παιδοφάγους), et surtout les *sortilèges* magiques qui passaient pour déchaîner tous les malheurs sur l'empire : tels sont en effet les principaux griefs des païens contre le christianisme naissant.

FÉLIX

Sévère n'est point mort.

PAULINE

Quel mal nous fait sa vie?

FÉLIX

Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis;
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX

Il vient ici lui-même.

PAULINE

Il vient!

FÉLIX

Tu le vas voir[1].

PAULINE

C'en est trop! mais comment le pouvez-vous savoir?

FÉLIX

Albin l'a rencontré dans la proche campagne;
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit :
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN

Vous savez quelle fut cette grande journée
Que sa perte[2] pour nous rendit si fortunée,
Où l'empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre;
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,
Après qu'entre les morts on ne put le trouver :
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,
Ce monarque en voulut connaître le visage;
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux;
Là, bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut l'âme ravie,

1. V. *Gr.*, 11.

2. Narration écrite d'un style visiblement négligé : ici *perte*, où l'on attendrait *courage;* plus loin, *en* construit sans antécédent, *cent vains efforts*, etc.

Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causait honora la valeur;
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète;
Et, comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoie à Décie en proposer l'échange;
Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,
Offre au Perse son frère, et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
De sa haute vertu recevoir le salaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :
Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire,
Mais si belle et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'empereur, qui lui montre une amour infinie[1],
Après ce grand succès l'envoie en Arménie;
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX

O ciel! en quel état ma fortune est réduite[2]!

ALBIN

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX

Ah! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser:
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose;
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE

Cela pourrait bien être; il m'aimait chèrement.

FÉLIX

Que ne permettra-t-il à son ressentiment?
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colère avec tant de puissance?
Il nous perdra, ma fille.

1. V. *Gr.*, 2.
2. Félix est déjà tout entier dans ce cri; c'est le mérite de ce premier acte de dessiner tous les personnages en traits caractéristiques.

PAULINE

Il est trop généreux.

FÉLIX

Tu veux flatter en vain un père malheureux;
Il nous perdra, ma fille. Ah! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu* toute nue!
Ah! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi;
Ton courage* était bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui;
Ménage* en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE

Moi! moi! que je revoie un si puissant vainqueur[1],
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!
Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi*,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX

Rassure un peu ton âme.

PAULINE

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme;
Dans[2] le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.
Je ne le verrai point.

FÉLIX

Il faut le voir, ma fille;
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez[3];
Mais voyez les périls où[4] vous me hasardez.

1. Autant Pauline avait montré de tranquillité en apprenant que Sévère vivait encore, autant elle s'alarme et se défie de sa faiblesse, quand on veut l'exposer au péril et faire courir quelque risque à sa vertu.

2. V. *Gr.*, 42.

3. Après avoir protesté de toute l'énergie de sa conscience contre le dessein fort équivoque de son père, Pauline cède à son autorité; elle lui fera seulement sentir, non sans amertume, ce que coûte cet acte d'obéissance à la *victime* des *commandements* paternels (vers 364).

4. V. *Gr.*, 17.

FÉLIX

Ta vertu m'est connue.

PAULINE

Elle vaincra sans doute ;
Ce n'est pas le succès que mon âme redoute :
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants
Que fait déjà chez moi la révolte des sens;
Mais, puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.[1]

FÉLIX

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir :
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments,
Pour servir de victime à vos commandements.

# ACTE SECOND

## SCÈNE PREMIÈRE

SÉVÈRE, FABIAN

SÉVÈRE

Cependant que[2] Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice?
Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux[3]?
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène,
Le reste est un prétexte à[4] soulager ma peine ;
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN

Vous la verrez, Seigneur.

1. C'est, plus que toute autre vertu, cette exquise délicatesse de conscience qui fait dire sans doute à Polyeucte :
Elle a trop de vertus pour n'être pas chré-[tienne.

2. V. *Gr.*, 46.

3. L'anachronisme est manifeste : jamais le païen le plus épris n'employa ces termes d'idolâtrie galante.

4. V. *Gr.*, 38.

SÉVÈRE

Ah, quel comble de joie!
Cette chère beauté consent que je la voie!
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle;
Et, si mon mauvais sort avait changé le sien,
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien[1].

FABIAN

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVÈRE

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclaircis-moi ce point.

FABIAN

M'en croirez-vous, Seigneur? ne la revoyez point;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses[2];
Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale!
Que je tienne Pauline à mon sort inégale!
Elle en a mieux usé, je la dois imiter;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son amant;
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne[3].

FABIAN

Non, mais, encore un coup, ne la revoyez point :

1. V. *Gr.*, 22.

2. Voir, sur ce lieu commun de la rhétorique cornélienne, le *Cid*, v. 1058 et *Horace*, v. 1180.

3. De même, dans Racine, Titus fait honneur à Bérénice de toutes ses vertus, de tous ses triomphes, et il n'y a pas, dans Bérénice même, de vers plus *racinien* que ce mot de Sévère :

Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.

SÉVÈRE

Ah! c'en est trop; enfin éclaircis-moi ce point :
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée[1]?

FABIAN

Je tremble à vous le dire; elle est...

SÉVÈRE

Quoi?

FABIAN

Mariée[2].

SÉVÈRE

Soutiens-moi, Fabian; ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

FABIAN

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SÉVÈRE

La constance est ici d'un difficile usage;
De pareils déplaisirs* accablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et, quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.
Pauline est mariée!

FABIAN

Oui, depuis quinze jours;
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix;
Polyeucte a du nom*, et sort du sang des rois :
Faibles soulagements d'un malheur sans remède[3]!
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède!
O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort, qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée!
Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu,
Achevons de mourir en lui disant adieu[4];

1. V. *Gr.*, 13. En = de cela.
2. Voltaire s'étonne avec raison que Sévère ait pu arriver jusqu'au palais du gouverneur sans apprendre un mariage qui doit l'intéresser plus que personne.
3. Cf. Virg. : *Solatia luctus Exigua ingentis!* (*En.*, 11, 62).
4. On regrette que Sévère, qui par tant de traits se distingue des héros de roman, rappelle parfois un peu trop l'amant désolé qui, selon Fénelon, « tou-

Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN

Seigneur, considérez...

SÉVÈRE

Tout est considéré.
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN

Oui, Seigneur, mais....

SÉVÈRE

N'importe.

FABIAN

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir;
Je ne veux que la voir, soupirer et mourir.

FABIAN

Vous vous échapperez* sans doute en sa présence;
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance;
Dans un tel entretien il suit sa passion,
Et ne pousse* qu'injure et qu'imprécation.

SÉVÈRE

Juge autrement de moi : mon respect dure encore;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère;
Son devoir m'a trahi*, mon malheur, et son père.
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison;
J'impute à mon malheur toute la trahison;
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée;
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir :
Laisse-la-moi donc voir, soupirer et mourir.

FABIAN

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvements*
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,

jours veut mourir en se portant bien » ou, comme dit Boileau, « toujours bien mangeant, mourir par métaphore ». (*Lettre à l'Acad.*; *Sat.* 9. 264.)

Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet* présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE

Fabian, je la vois.

FABIAN

Seigneur, souvenez-vous...

SÉVÈRE

Hélas! elle aime un autre, un autre est son époux.

## SCÈNE II

### SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN

PAULINE

Oui, je l'aime, Seigneur[1], et n'en fais point d'excuse;
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,
Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis son hyménée,
A vos seules vertus je me serais donnée,
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrais en vous d'assez illustres marques*
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques
Mais, puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine[2]
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE

Que vous êtes heureuse! et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs*!
Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue;

1. Les premières éditions portent : Oui, je l'aime, *Sévère*. Une scrupuleuse réserve va bien à Pauline au moment où elle déclare les sentiments qui l'unissent à Polyeucte et créent entre elle et Sévère un obstacle infranchissable.

2. « La *raison* règle et commande ce caractère si charmant, disait Sainte-Beuve ; Pauline est une héroïne bien française. » Parmi les héroïnes de Corneille, il n'en est pas, en effet, dont la volonté soit dirigée par un plus sage et plus ferme bon sens.

De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulagerait les maux de ce cœur abattu!
Un soupir, une larme à regret épandue*
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue;
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé[1]?

PAULINE

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur; et si mon âme
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourments!
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments :
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise;
Et, quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avais conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous[2] les lois d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas[3],
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelles,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle.
Plaignez-vous-en encor; mais louez sa rigueur

1. Reproches injurieux, plaintes amères, interrogations pressantes et passionnées, il n'est pas un moyen que Sévère n'emploie dans cet insidieux discours pour troubler le cœur de Pauline.

2. V. *Gr.*, 31.

3. V. *Gr.*, 5.

Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère[1].

SÉVÈRE

Ah! Madame, excusez une aveugle douleur
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :
Je nommais inconstance, et prenais pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez;
Et, cachant par pitié cette vertu si rare,
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour[2]
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE

Hélas! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter* vos tourments et les miens.

SÉVÈRE

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux*!

PAULINE

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

1. Pauline a déjoué le piège qui lui était tendu à force de noble franchise et d'énergie morale. Si, dans *Mithridate*, Monime a une grâce plus délicate, elle n'a pas cette mâle vigueur quand elle confesse à Xipharès son amour persistant et lui déclare en même temps qu'elle y veut résister.

2. Sévère est gagné par la vertu de Pauline : son amour va prendre la forme d'une admiration attendrie infiniment délicate en ses nuances : *Faites voir des défauts...*

SÉVÈRE

Je veux mourir des miens; aimez-en la mémoire.

PAULINE

Je veux guérir des miens; ils souilleraient ma gloire*[1].

SÉVÈRE

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu, je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement par une mort pompeuse*,
De mes premiers exploits l'attente avantageuse,
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice;
Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE

Puisse le juste ciel, content* de ma ruine,
Combler d'heur* et de jours Polyeucte et Pauline!

PAULINE

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur!

SÉVÈRE

Il la trouvait en vous.

PAULINE

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE

O devoir qui me perd et qui me désespère!
Adieu, trop vertueux objet*, et trop charmant[2].

PAULINE

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

1. *La gloire* d'une femme, c'est au dix-septième siècle, le vif sentiment qu'elle a de son honneur et de son fier attachement au devoir : le mot revient sans cesse dans les lettres de Mme de Maintenon. Pauline a au plus haut degré le sentiment de sa *gloire*, de la dignité morale.

2. Ces adieux qui se prolongent en se renouant sans cesse rappellent la fin non moins déchirante de la première entrevue entre Chimène et Rodrigue. Mais Sévère, associant dans ses vœux Polyeucte à Pauline, montre une hauteur d'âme incomparable.

## SCÈNE III

### PAULINE, STRATONICE

STRATONICE

Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :
Vous voyez clairement que votre songe est vain;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main[1].

PAULINE

Laisse-moi respirer du moins, si tu m'as plainte :
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte;
Souffre un peu de relâche à mes esprits* troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE

Quoi! vous craignez encor?

PAULINE

Je tremble, Stratonice;
Et, bien que je m'effraie avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE

Sévère est généreux.

PAULINE

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE

Je crois même au besoin* qu'il serait son appui :
Mais, soit[2] cette croyance ou fausse, ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable;
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

1. Stratonice reprend à sa maîtresse l'image dont elle s'était servie : la *vengeance* pour l'instrument de la vengeance (vers 222).

2. V. *Gr.*, 19.

## SCÈNE IV

### POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE

POLYEUCTE

C'est trop verser de pleurs; il est temps qu'ils tarissent :
Que votre douleur cesse et vos craintes finissent;
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés[1],
Je suis vivant, Madame, et vous me revoyez.

PAULINE

Le jour est encor long, et, ce qui plus[2] m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie;
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE

Je le sais; mais enfin j'en prends peu de souci.
Je suis dans Mélitène, et, quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison :
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite,
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE

Il vient de me quitter assez triste et confus;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE

Quoi! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage'?

PAULINE

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage.
J'assure mon repos, que troublent ses regards.
La vertu la plus ferme évite les hasards;
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte :
Et, pour vous en parler avec une âme ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en[3] laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre[4];
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux.

1. Polyeucte chrétien ne doit pas croire que les dieux envoient des songes dit Voltaire. Polyeucte chrétien peut le croire, répond Palissot, car les chrétiens regardaient les dieux comme des démons et les songes comme une forme de leurs prestiges.

2. V. *Gr.*, 4.

3. En = par ce mérite.

4. En = contre ce mérite.

POLYEUCTE

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère[1]
Que vous devez coûter de regrets à Sévère!
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux!
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux!
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple,
Plus j'admire...

## SCÈNE V

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON

CLÉON

Seigneur, Félix vous mande au temple;
La victime est choisie, et le peuple à genoux[2];
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE

Sévère craint ma vue, elle irrite* sa flamme;
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.
Adieu : vous l'y verrez; pensez à son pouvoir.
Et ressouvenez-vous que sa valeur est grande.

POLYEUCTE

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende;
Et, comme je connais sa générosité,
Nous ne nous combattrons que de civilité.

## SCÈNE VI

POLYEUCTE, NÉARQUE

NÉARQUE

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!

1. Pauline trouve auprès de Polyeucte la même confiance qu'elle obtenait tout à l'heure de Sévère. C'est le prix de cette sincérité courageuse qui lui fait tout dire sans réticence ni pruderie.

2. Anachronisme. On sait que les païens restaient toujours debout dans les temples.

Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?[1]

POLYEUCTE

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE

Et moi, je les déteste*.

NÉARQUE

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste*.

NÉARQUE

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE

Je les veux renverser[2],
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner[3].

NÉARQUE

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

1. L'Église interdisait sévèrement d'assister aux cérémonies païennes dont l'attrait était toujours si puissant sur les imaginations.

2. Selon saint Cyprien, contemporain de saint Polyeucte, « le chrétien qui outrageait, frappait les dieux, ne pouvait être qu'un indiscipliné, un ignorant », et les Pères du concile d'Elvire (305) rayèrent délibérément du nombre des martyrs quiconque avait brisé les idoles. Cependant cette règle admettait des exceptions et l'Église canonisa saint Nicéphore, pour avoir été, comme ici Polyeucte, poussé à un tel acte par un mouvement particulier de la grâce.

3. C'est le commentaire du mot de saint Augustin : « Seigneur, donne-moi ce que tu m'ordonnes et ordonne-moi ce que tu veux. »

POLYEUCTE

Il sera mon appui.

NÉARQUE

Il ne commande pas que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE

Mes crimes, en vivant[1], me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait;
La foi que j'ai reçue aspire* à son effet*.
Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe;
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE

Qui marche assurément* n'a point peur de tomber[2] :

1. V. *Gr.*, 28.

2. Corneille fait parler aux deux chrétiens la langue théologique des premiers siècles : *Tomber* (*labi*), se disait de tous ceux qui par faiblesse sacrifiaient aux dieux pendant les persécutions; *mériter*, c'est attirer sur soi des grâces; *s'offrir*, c'est faire à Dieu le sacrifice de sa vie; un *crime*, c'est toute faute qui peut être matière d'accusation (*crimen*), etc.

Dieu fait part, au besoin*, de sa force infinie.
Qui craint de le nier, dans son âme le nie;
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais, loin de me presser[1], il faut que je vous presse!
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE

Il s'est offert pourtant; suivons ce saint effort;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien, j'en montre plus que vous?

NÉARQUE

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime.
Comme encor tout entière, elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément.
Mais cette même grâce, en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée*,
Agit aux grands[2] effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses[3];
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

1. V. *Gr.*, 25.
2. V. *Gr.*, 38.
3. C'est le pur enseignement de saint Paul : *Peregrinamur a Domino, dum in hoc corpore sumus.* (2e Ép. Cor. 5, 6.)

POLYEUCTE

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt ;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal ;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

NÉARQUE

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous[1].

# ACTE TROISIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE

Que de soucis flottants, que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations, que mes troubles produisent,
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent ;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister,
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet,
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.
Sévère incessamment brouille* ma fantaisie*
J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie ;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,

1. On regrette le dernier vers des premières éditions :
Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous.
Mais qu'en devait penser l'hôtel de Rambouillet ?

L'entrevue aisément se termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter.
L'autre, un désespéré qui peut trop attenter.
Quelque haute raison qui règle leur courage*,
L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage;
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau reçue, ou prête* à recevoir[1],
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colère et de la défiance;
Et, saisissant ensemble et l'epoux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment[2].
  Mais que je me figure une étrange chimère!
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère!
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses :
Ils se verront au temple en hommes généreux.
Mais las*! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, et craint ce favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte;
En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper!

## SCÈNE II

### PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Mais sachons-en l'issue[3]. Eh bien! ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux* sacrifice?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus?

STRATONICE

Ah, Pauline!

1. V. *Gr.*, 40 et 25.

2. Ce parallèle entre Polyeucte et Sévère semble un peu languir, mais n'est-ce pas le cas de dire avec Voltaire qu'il n'est rien qui ne prenne de l'intérêt dans la bouche de Pauline?

3. *En* ne se rapporte point au mot *peur* comme on l'a cru, mais à l'idée qui obsède Pauline, l'idée d'une cérémonie périlleuse pour son mari.

PAULINE

Mes vœux ont-ils été déçus?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés?

STRATONICE

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens...

PAULINE

Parle donc : les chrétiens...

STRATONICE

Je ne puis.

PAULINE

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis*.

STRATONICE

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE

Ce serait peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE

Il est mort!

STRATONICE

Non il vit; mais, ô pleurs superflus!
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux;
C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie, en un mot, un chrétien[1].

PAULINE

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE

Ces titres* aux chrétiens sont-ce des impostures?

PAULINE

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

1. On est moins tenté que Voltaire de rire de « cet entassement d'injures »; quand on y reconnaît la traduction plutôt affaiblie de ce qu'une haine aveugle inspirait contre la secte chrétienne aux écrivains les plus cultivés (Tac., *Ann.*, 15, 44) comme aux auteurs illettrés des *graffiti* de Pompéi.

STRATONICE

Ne considérez plus que ce Dieu qu'il adore.

PAULINE

Je l'aimai par devoir ; ce devoir dure encore.

STRATONICE

Il vous donne à présent sujet de le haïr ;
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir.

PAULINE

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie[1] ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie*,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.
Quoi ! s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée *
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée ?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE

Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE

Quoi ! Néarque en est donc[2] ?

STRATONICE

Néarque l'a séduit* ;
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en[3] pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE

Avant[4] qu'abandonner mon âme à mes douleurs,

1. A mesure que Polyeucte va lui apparaître de plus en plus grand et héroïque, les beaux cris de passion vont jaillir de plus en plus pressés du cœur de Pauline.

2. Locution familière, souvent employée par Corneille quand il s'agit d'un complot. Cf. *Cinna*, vers 1563.

3. V. *Gr.*, 13.

4. V. *Gr.*, 43.

Il me faut essayer la force de mes pleurs;
En qualité de femme, ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient[1] assuré son aspect*
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étalait[2] sa manie*,
Des mystères sacrés hautement se moquait,
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
« Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
« Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois?
Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes.
L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.
« Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple; oyez tous :
« Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
« De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
« Seul être indépendant, seul maître du destin,
« Seul principe éternel, et souveraine fin.
« C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie[3]
« Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;
« Lui seul tient en sa main le succès des combats;
« Il le peut élever, il le peut mettre à bas*;
« Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
« C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense.
« Vous adorez en vain des monstres impuissants[4]. »

1. V. *Gr.*, 42.
2. V. *Gr.*, 20.
3. C'était, comme on s'en souvient, un sacrifice d'action de grâces pour remercier les dieux de la victoire de Sévère.

4. *Impuissants!* Le dernier mot fait deviner le geste de Polyeucte et entendre pour ainsi dire l'effondrement des idoles. Cf. Is. 2,20 : « L'homme jettera les idoles faites de son or et de son argent il les jettera aux taupes et aux

Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel!
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE

Que son visage est sombre et plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse et d'indignation[1]!

## SCÈNE III

### FÉLIX, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Une telle insolence avoir osé paraître!
En public! à ma vue[2]! Il en mourra, le traître.

PAULINE

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX

Je parle de Néarque, et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre;
La grandeur de son crime et de mon déplaisir*
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir[3].

PAULINE

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX

Je pouvais l'immoler à ma juste colère :
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur*;

chauves-souris, au lieu de se prosterner devant elles. »

1. C'est ici proprement le *nœud*, cette partie centrale de l'action, où la situation se complique, où les ressorts de l'intérêt se tendent, où tout est ménagé pour exciter au plus haut point la curiosité.

2. Pour Félix, le crime de Polyeucte n'est pas d'avoir outragé les dieux, c'est de l'avoir fait en public, et, comme on dit, causé un scandale.

3. Il plaît à Félix d'oublier en ce moment qu'il a choisi Polyeucte par pur intérêt, parce qu'il était le chef de la noblesse. Vers 209.

Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit*
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir et le désir de vivre
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace :
Cette indiscrète ardeur tourne bientôt en glace,
Et nous verrons bientôt son cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE

Vous pouvez espérer qu'il change de courage?*

FÉLIX

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE

Il le doit, mais, hélas! où me renvoyez-vous?
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père?

FÉLIX

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes semblables;
Et, mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi* la justice à l'amour paternel;
Je me suis fait pour lui moi-même criminel;
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîments que je n'entends de plaintes.

PAULINE

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien.
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE

Faites-la tout entière.

FÉLIX

Il la peut achever.

PAULINE

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX

Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte.

PAULINE

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui[1].

PAULINE

Mais il est aveuglé.

FÉLIX

Mais il se plaît à l'être.
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX

Ne les réclamez pas,
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX

Eh bien! qu'il leur en fasse[2].

PAULINE

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX

J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis*,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles,
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX

Je regarde sa faute[3], et ne vois plus son rang.

1. V. *Gr.*, 45.

2. Ce ton rageur et bassement colère (*qu'il fasse autant pour soi... C'est à lui d'y rêver*, etc.) est bien dans le caractère de Félix et forme un saisissant contraste avec la noble et ferme modération de Pauline.

3. Aux yeux des magistrats ro-

Quand le crime d'État se mêle au sacrilège,
Le sang ni l'amitié[1] n'ont plus de privilège.

PAULINE

Quel excès de rigueur!

FÉLIX

Moindre que son forfait.

PAULINE

O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

PAULINE

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FÉLIX

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son âme ait embrassée :
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu[2],
Et vous portait au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste :
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux;
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux;
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs désirs;
La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre[3].

mains, s'attaquer à la religion c'était s'attaquer à l'État, et quiconque refusait *d'adorer* le prince commettait un acte de rébellion civile.

1. V. *Gr.*, 37.

2. Pour qui connaît Pauline, ce vers dit tout, et la tendresse toute nouvell[e] qu'a fait naître dans son cœur cet hé[roïsme] roïsme tout nouveau aussi pour ell[e] n'a pas d'expression plus complète.

3. Cet attrait mystérieux pour le[s] supplices, c'est précisément ce que Marc

FÉLIX

Eh bien donc! Polyeucte aura ce qu'il désire :
N'en parlons plus.

PAULINE

Mon père...

## SCÈNE IV

### FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Albin, en est-ce fait?

ALBIN

Oui, Seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

ALBIN

Il l'a vu, mais, hélas! avec un œil d'envie.
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer;
Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

PAULINE

Je vous le disais bien. Encore un coup*, mon père.
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari

PAULINE

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime;
Il est de votre choix la glorieuse estime[1];
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,

Aurèle renonçait à comprendre chez les premiers chrétiens, et ce dont Tertullien faisait leur plus beau titre d'honneur. Cf. les beaux vers d'Adrien, dans le *Saint Genest* de Rotrou :

J'ai vu, Ciel, tu le sais.....
Dessus les grils ardents et dedans les taureaux.
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux.
J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils avaient préparée.
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux.
Ces fruits à peine éclos, déjà mûrs pour les cieux.

1. Entendez : il a la gloire d'avoir été *choisi, estimé* par vous. La noblesse de ces sentiments frappe Voltaire d'une telle admiration qu'il oublie de noter l'obscurité du tour.

Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour!
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons; ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre[1] :
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs;
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien;
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez; n'irritez plus un père qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous, je veux l'[2] entretenir.

PAULINE

De grâce, permettez...

FÉLIX

Laissez-nous seuls, vous dis-je;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

## SCÈNE V

### FÉLIX, ALBIN

FÉLIX

Albin, comme[3] est-il mort?

ALBIN

En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,

1. Après l'émouvante et noble prière de Pauline, les basses trivialités de Félix produisent un heurt violent. Le contraste entre la douce Cordelia et son père, dans *le Roi Lear* de Shakespeare, n'est pas plus dramatique.

2. Le = Albin, que Félix désigne du geste.

3. V. *Gr.*, 34.

Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche;
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud :
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX

Que je suis malheureux!

ALBIN

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint;
De pensers sur pensers mon âme est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée;
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir;[1]
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables;
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables
J'en ai de généreux qui n'oseraient agir :
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre;
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver;
Je redoute leur foudre, et celui de Décie,
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN

Décie excusera l'amitié d'un beau-père;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux[2];
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.
On ne distingue point quand l'offense est publique;
Et, lorsqu'on dissimule un crime domestique[3],

1. La joie de Félix à la pensée qu'un mariage est encore possible entre Sévère et Pauline scandalise Voltaire. On sait combien l'humanité était devenue incapable d'égoïsme et de bassesse au dix-huitième siècle!

2. V. *Gr.*, 5.

3. Un crime *domestique*, c'est-à-dire

Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX

Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné;
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis*.
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance,
Et croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colère, en ce cas implacable,
Me ferait innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche?
Je l'étouffe, il renaît; il me flatte, et me fâche :
L'ambition toujours me le vient présenter;
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille;
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie :
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers [1] si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir [2]!

ALBIN

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute [3].

commis par quelqu'un de la maison, de la famille (*domus*).

1. V. *Gr.*, 3.

2. Si Félix trouvait cette pensée aussi honteuse qu'il se plaît à le répéter, on peut croire qu'il ne la développerait pas avec autant de complaisance.

3. Suppléez : pour consentir à des pensers si bas. C'est ce que n'a pas

Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FÉLIX

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine?

FÉLIX

Ne me presse point tant; dans un tel déplaisir*,
Je ne puis me résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle*,
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer[1].

ALBIN

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX

Allons, et, s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en[2] disposerons sans qu'elle en sache rien.

# ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES

POLYEUCTE

Gardes, que me veut-on?

CLÉON

Pauline vous demande.

vu Voltaire qui commet ici la plus lourde méprise et noircit à plaisir le caractère d'Albin.

1. Artifice scénique pour amener Polyeucte dans le palais de Félix et par suite éviter un changement de scène.

2. V. *Gr.*, 13.

POLYEUCTE

Ô présence, ô combat que surtout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes;
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours;
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux* du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami[1]!
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader;
Mais, comme il suffira de trois à[2] me garder,
L'autre m'obligerait d'aller quérir Sévère;
Je crois que sans péril on peut me satisfaire :
Si j'avais pu lui dire un secret important,
Il vivrait plus heureux, et je mourrais content[3].

CLÉON

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE

Sévère à mon défaut, fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment.

## SCÈNE II

POLYEUCTE

(Les gardes se retirent aux coins du théâtre.)

Source délicieuse, en misères féconde[4],
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?

1. De même, dans les *Actes des Martyrs*, c'est moins contre les tortures physiques que contre les épreuves morales que les confesseurs de la foi se prémunissent par la prière. Cf. sainte Perpétue, à l'approche de son père en larmes, implorant le secours de la grâce. (Ruin., *Act. Sinc.*)

2. V. *Gr.*, 38.

3. C'est sans doute en leur tenant ce langage humble et doux, inspiré par la fraternité chrétienne, que tant de martyrs, à commencer par saint Paul, gagnèrent le cœur de leurs geôliers. (*Act.*, 16, 27, sq.)

4. Les stances de *Polyeucte* ont sur celles du *Cid* plus d'un avantage. Elles sont placées, non au début de l'action,

Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous*, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité[1].

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux* et florissants.
Il étale* à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus*
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable[2]
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :
De ton heureux destin vois la suite effroyable;
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre[3], et ton heure est venue;
Rien ne t'en saurait garantir;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à[4] crever la nue,

maisen une heure décisive où les émotions accumulées font naturellement explosion; l'hymne lyrique marque ainsi un *moment* du drame et le grondement des luttes intimes accompagne d'un sourd murmure la mélopée de l'invocation. D'autre part, on n'a pas à regretter le retour des mêmes rimes et le balancement ingénieux des antithèses qui donnent au lyrisme du *Cid* un caractère quelque peu littéraire et artificiel.

1. « J'ai ouï dire souvent à M. Corneille, racontait Ménage, qu'il avait fait ces deux vers si célèbres sans savoir qu'ils fussent de M. Godeau. » La même image était déjà dans Malherbe qui l'avait empruntée à P. Syrus; *Fortuna vitrea est: tum cum splendet, frangitur.* Cf. Malherbe, *Paraphrase du psaume* CXLV :

N'espérons plus, mon âme aux promesses du [monde ;
*Sa lumière est un verre*, et sa faveur une [onde.

2. Dèce est également appelé par les Pères de l'Église un *lion* (S. Optat, 3, 70), un *autre Néron* (S. Hilaire, *ex Cons.*, p. 113). Il périt en combattant les Goths, et non les Scythes que Corneille a sans doute préférés pour l'harmonie du vers.

3. V. *Gr.*, 50.

4. V. *Gr.*, 40.

Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux[1] :
Je consens, ou plutôt j'aspire* à ma ruine[2].
Monde, pour moi tu n'as plus rien :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel[3], adorables idées*[4],
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas[5] dont il était charmé;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

1. Cette contemplation sublime, accompagnée d'une sorte d'extase prophétique, n'empêche pas Polyeucte de porter sur les hommes les jugements les plus pénétrants. On sait quels sagaces observateurs sont parfois les plus grands mystiques.

2. Admirable paraphrase du *Cupio dissolvi* de l'Apôtre. Cf. le beau vers de d'Aubigné :

Pour aller au martyr les pieds deviennent [cœur.

3. Bossuet n'est pas plus pénétrant quand, à propos de M[lle] de la Vallière il parle des *chastes douceurs* de la grâce et des *célestes attraits* que Dieu exerce sur les âmes.

4. Du moment que Polyeucte entrevoit ces *idées*, c'est-à-dire ces visions adorables de la félicité céleste, la lutte cesse dans son âme subitement apaisée, et une sorte d'illumination sainte succède aux obscurités d'une foi jusque-là combattue. Pas besoin de remarquer la supériorité de ce surnaturel tout intime sur le surnaturel à ciel ouvert, le surnaturel des prodiges et des apparitions, tel qu'on le voit dans les *mystères* du moyen âge et dans le *Saint-Genest* de Rotrou.

5. V. *Gr.*, 1.

## SCÈNE III

### POLYEUCTE, PAULINE, GARDES

POLYEUCTE

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite[1]?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié[2]?

PAULINE

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même;
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé* :
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province,
Je ne vous compte à[3] rien le nom de mon époux :
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous[4];
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance;
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau[5].

POLYEUCTE

Je considère plus; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages*.
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers.
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône*, et demain dans la boue;

1. V. *Gr.*, 38.
2. Le langage du martyr n'est pas exempt de quelque rudesse; mais qui ne sent que, s'il rudoie sa trop chère Pauline, c'est parce qu'il a peur de trop l'aimer?
3. V. *Gr.*, 38.
4. Souplesse de tour propre à cette pièce.
5. Pauline n'a pas songé un instant à se plaindre de la dureté de son mari : dignité personnelle, patriotisme, fidélité conjugale, autant d'arguments qu'elle va lui opposer avec une éloquence toujours grandissante.

Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes;
Voilà jusqu'à quel point vous charment* leurs mensonges;
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat;
Je sais quel en est l'heur*, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort!

PAULINE

Quel Dieu!

POLYEUCTE

Tout beau*, Pauline! il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés[1],
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre[2].

1. On reconnaît l'admirable persiflage du prophète contre les idoles : « On coupe le bois dans la forêt; la main de l'ouvrier le travaille avec la hache; on l'embellit avec de l'or et de l'argent, on le fixe avec des clous et des marteaux pour qu'il ne branle point. Le dieu est comme une colonne massive et il ne parle point ; on le porte parce qu'il ne peut marcher! » (Jér., 10, 3.)

2. Cf. Racine, *Esther*, vers 1052.

PAULINE

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

PAULINE

Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière.
Du premier coup de vent il me conduit au port
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie!...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés[1]?

PAULINE

Cruel! car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
Est-ce là ce beau feu, sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés :
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie:
Tu ne la[2] caches pas, tu veux que je la voie;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas!
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
Je te suis odieuse après m'être donnée[3]!

1. Ce sont précisément les mêmes images que se plaisaient à évoquer les premiers chrétiens dans les temps de persécution et qu'on trouve figurées sur les murs des catacombes : *la couronne, le char, le vaisseau...*

2. V. *Gr.*, 9.

3. *Cruel!* c'est le résumé de ce pathétique couplet où Pauline, de plus en plus frappée d'admiration et éprise de

POLYEUCTE.

Hélas!

PAULINE

Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!
Mais, courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière;
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne[1].
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née[2].

PAULINE

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE

Que plutôt...

POLYEUCTE

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;

tendresse, s'indigne de voir Polyeucte savourer seul ces douceurs secrètes auxquelles il ne l'associe pas.

1. S. Grégoire de Nazianze disait de même à propos de son père : « Il était de ceux en qui la vertu devance la foi et à qui, seul, le nom de chrétien fait défaut. » On connaît aussi la belle parole de Tertullien sur le témoignage que rend à la religion *une âme naturellement chrétienne*.

2. On le devine à l'ardeur de cette prière : ce n'est pas seulement le saint qui prie pour un cœur trop endurci (vers 1238) ; c'est l'époux chrétien qui conjure Dieu de réunir dans la béatitude éternelle deux cœurs si bien faits pour s'aimer en lui (vers 1267). Rien n'est plus touchant que l'effusion des âmes sévères qui semblent ainsi se trahir et livrer leur secret.

Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même[1].

PAULINE

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire*?

POLYEUCTE

C'est peu d'aller au ciel, je vous[2] y veux conduire.

PAULINE

Imaginations!

POLYEUCTE

Célestes vérités!

PAULINE

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE

Éternelles clartés!

PAULINE

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE

Oui, je t'y vais laisser; ne t'en mets plus en peine[3];
Je vais...

1. C'est définir la *charité* avec une poésie qui n'ôte rien à la précision de la doctrine.
2. V. *Gr.*, 11.
3. Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, 2, 3, 8) admire surtout dans cette scène les *vous* de Polyeucte opposés aux *tu* de Pauline. Cependant la plupart des héros de Corneille disent *vous* en parlant aux femmes qui les tutoient : selon la galanterie du temps, la femme est la suzeraine, l'homme n'est que le vassal.

## SCÈNE IV

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN, GARDES

PAULINE

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère? Aurait-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite;
A ma seule prière il rend cette visite.
Je vous ai fait, seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré[1] la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous;
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre;
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi :
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire[2].
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

## SCÈNE V

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN

SÉVÈRE

Dans mon étonnement,
Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.

1. *Adorer* étonne un peu dans la bouche d'un chrétien, mais l'usage en était courant à propos d'un général victorieux.

2. Résignation aussi belle aux yeux de la foi que louable au jugement de la raison : le chrétien ne pouvait rien faire qui consommât plus pleinement son sacrifice, ni le mari choisir un plus sûr moyen pour assurer après sa mort le bonheur de celle qu'il aimait.

Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas
Aurait pu vous connaître, et ne vous chérir pas?),
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède*;
Et, comme si vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival!
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités [1] doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.
  Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux [2];
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre
Avant que...

PAULINE

Brisons là; je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse* quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière.
  Mon Polyeucte touche à son heure dernière;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte :
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort :
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
Vous êtes généreux; soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout :
Il vous craint; et j'avance encor cette parole [3],

1. V. *Gr.*, 3.

2. La différence entre l'héroïque Polyeucte et le fade soupirant qui vient à pareille heure parler de ses *feux*, de ses offres de *service*, des *yeux* dignes d'être des *dieux*, il n'est personne qui ne la sente, Pauline moins que toute autre.

3. Ce n'est pas un vain remplissage, mais une protestation solennelle contre les espérances que Sévère pourrait fonder sur la faiblesse bien connue de

Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui;
Faites-vous* un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire;
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor je le veux ignorer[1].

## SCÈNE VI

### SÉVÈRE, FABIAN

SÉVÈRE

Qu'est ceci, Fabian? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur, et le réduit en poudre!
Plus je l'estime près, plus il est éloigné;
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné;
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche* mon espérance aussitôt qu'elle est née;
Avant qu'offrir[2] des vœux je reçois des refus :
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître;
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.
Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline; et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne[3];

Félix. Elle va plus loin : elle n'hésite pas à croire que Sévère ne s'emploie à sauver Polyeucte. Quelle grandeur d'âme !

1. Pauline a dû évoquer de troublants souvenirs : elle part brusquement, sans attendre la réponse. Tout dénote en elle cette admirable *santé* morale dont elle parlait elle-même tout à l'heure (vers 1345).

2. V. *Gr.*, 43.

3. Belle antithèse cornélienne : ce

Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne;
Et que, par un cruel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN

Laissez à son destin cette ingrate famille;
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux :
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVÈRE

La gloire de montrer à cette âme si belle
Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle;
Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux*.

FABIAN

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service;
Vous hasardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoi! vous entreprenez de sauver un chrétien!
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie?
C'est un crime vers lui[1] si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévère; et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire*, et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire;
Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.
  Je te dirai bien plus, mais avec confidence,
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
On les hait; la raison, je ne la connais point;
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître;
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.

n'est pas assez d'accepter le sacrifice, il faut le vouloir, et Sévère est trop digne des leçons de Pauline pour hésiter longtemps à les suivre.

1. V. *Gr.*, 42.

Mais Cérès Éleusine, et la bonne déesse,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux[1] :
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome;
Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme;
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :
Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux[2].
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons[3];
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons.
Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux;
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix; commençons par son gendre;
Et contentons ainsi, d'une seule action,
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion[4].

1. Cf. Bossuet (*Discours sur l'Histoire Universelle*, 2, 3) : « Tout était Dieu, excepté Dieu même, et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance semblait être devenu un temple d'idoles. » On sait que la *Bonne Déesse* est Cybèle, honorée à Rome depuis le temps des guerres puniques; que les principaux *monstres* d'Égypte sont le bœuf Apis, la génisse Isis, le chien Anubis; et que les empereurs, à partir d'Auguste, reçurent les honneurs de l'apothéose (Tac., *Annales*, 1, 11).

2. Cf. Cicéron (*De nat. deorum*) : *Mihi quidem sane multi* (*dii*) *videntur*. — On raconte qu'au moment de dire ce vers le célèbre acteur Baron s'approchait de son interlocuteur et semblait lui faire à l'oreille une confidence.

3. La sobre *réflexion* de l'homme d'État, transposée par l'art délicat de Racine, est devenue sur les lèvres d'Esther l'éloquente *adjuration* que l'on sait : *Pendant que votre main...* (V. *Esth.*, 1109.)

4. Cette profession de foi philosophique valut à Sévère les sympathies déclarées du dix-huitième siècle, qui ne voulut voir qu'en lui *l'honnête homme* de la pièce. On applaudissait surtout quatre vers sur l'origine des religions que Corneille lui-même avait supprimés, par un scrupule très honorable, après les avoir écrits avec une parfaite bonne foi :

Peut-être qu'après tout ces croyances publiques,
Ne sont qu'inventions de sages politiques.
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.
Enfin chez les chrétiens...

# ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

### FÉLIX, ALBIN, CLÉON

FÉLIX

Albin, as-tu bien vu la fourbe* de Sévère ?
As-tu bien vu sa haine? et vois-tu ma misère?

ALBIN

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine!
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline;
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce;
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer[1].
Je sais des gens de cour quelle est la politique,
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur :
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime;
Epargnant son rival, je serais sa victime;
Et s'il avait affaire à quelque maladroit,
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdroit[2] :
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule;
Il voit quand on le joue, et quand on dissimule;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons[3],
Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons.

ALBIN

Dieux! que vous vous gênez* par cette défiance!

1. La Harpe tient pour invraisemblable cette *imagination* de Félix : mais le châtiment ordinaire de la fourberie, au témoignage de La Bruyère (*De l'homme*), n'est-il pas de voir partout des fourbes ?

2. V. *Versif.*, *Rime*.

3. Ce sceptique roué, qui en *a tant vu de toutes les façons* et qui raillera tout à l'heure le protecteur improvisé des chrétiens, Félix a le même genre de trivialité goguenarde que certains héros familiers de La Fontaine (*Fables*, 7, 11) :

Monsieur le mort, laissez-vous faire ;
On vous en donnera de toutes les façons.

FÉLIX

Pour subsister en cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherhe à nous trahir[1];
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN

Grâce, grâce, Seigneur! que Pauline l'obtienne!

FÉLIX

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne;
Et, loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN

Mais Sévère promet...

FÉLIX

Albin, je m'en défie,
Et connais mieux que lui la haine de Décie;
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte; et si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému* pour prendre son parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti :
Dans ce zèle[2] pour lui qu'il fait déjà paraître,
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir.
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,
M'irait calomnier de quelque intelligence[3].
Il faut rompre* ce coup, qui me serait fatal.

1. Cf. La Bruyère (*De la Cour*) : *Un homme qui vient d'être placé...*

2. V. *Gr.*, 42.

3. V. *Gr.*, 40.

ALBIN

Que tant de prévoyance est un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage.
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX

En vain après sa mort il voudra murmurer;
Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire* à céder deux jours à l'insolence :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient, tâchons[1] à le sauver.
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

## SCÈNE II

### FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN

FÉLIX

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens;
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre

FÉLIX

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?

POLYEUCTE

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter[2].

FÉLIX

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître;
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE

N'en riez point, Félix, il sera votre juge;

1. V. *Gr.*, 40.

2. On ne conçoit pas comment Voltaire a pu blâmer ces vers qui forment une antithèse si saisissante et résument d'une manière si dramatique l'esprit des deux personnages, de deux sociétés en présence.

Vous ne trouverez point devant lui de refuge;
Les rois et les bergers y sont d'un même rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX

Je n'en répandrai plus, et, quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive.
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités :
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances;
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions :
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux* à comprendre;
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE

Qui[1] peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FÉLIX

La présence importune...

POLYEUCTE

Et de qui? de Sévère?

FÉLIX

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
Portez à vos païens, portez à vos idoles,
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien;
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire*,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE

Je vous en parlerais ici hors de saison;
Elle est un don du ciel, et non de la raison;
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,

1. V. *Gr.*, 14.

Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX

Ta perte cependant me[1] va désespérer.

POLYEUCTE

Vous avez en vos mains de quoi la réparer;
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la vôtre;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux[2].

FÉLIX

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites;
Mais, malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites[3],
Cette insolence enfin te rendrait odieux,
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE

Quoi! vous changez bientôt d'humeur et de langage!
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage!
Celui d'être chrétien s'échappe! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard!

FÉLIX

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.
Je flattais ta manie*, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher*;
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie :
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants;
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE

Mon choix n'est pas douteux. Mais j'aperçois Pauline :
Ô ciel[4]!

1. V. *Gr.*, 11.

2. Polyeucte n'a pas de peine à dé-[c]ouvrir tout ce qu'ont d'artificieux les [pr]omesses édifiantes de ce prétendu [né]ophyte. Que la grâce opère cette [co]nversion, à la bonne heure! Pour [lu]i, il se contente de répondre en ce [st]yle d'affaires que Félix entend si [bi]en.

3. *Gr.*, 44.

4. Polyeucte n'est nullement le héros impassible qu'on a cru voir en lui (Lessing, *Dramaturgie*, 1re *soirée*): son état d'âme n'est pas moins dramatique que la violente exaspération qui va éclater dans les premiers mots de Pauline. (Cf. *Cid*, 9 et 5.)

## SCÈNE III

### FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE

Vivez avec Sévère.

PAULINE

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager;
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer :
Vous l'aimiez, il vous aime; et sa gloire augmentée[1]...

PAULINE

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire;
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et, si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline :
Apprends d'elle à forcer* ton propre sentiment;
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement;
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes désirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;

1. Polyeucte se fait plus austère que dans la première entrevue : l'attendrissement serait sa perte.

Ne désespère pas une âme qui t'adore[1].

POLYEUCTE

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi;
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.
  C'en est assez : Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux, et vous.

PAULINE

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable[2];
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable :
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais :
Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
  Jetez sur votre fille un regard paternel :
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel;
Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtiment :
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables;
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire;
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père :
Rien n'en peut effacer le sacré caractère;
Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet insensé.
  Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible?

1. Plus Polyeucte s'élève et se transfigure par l'héroïsme, plus Pauline sent son amour grandir et prendre les formes d'un véritable culte.

2. Ce terrible « *Je ne vous connais plus* » a vaincu Pauline; elle se tourne vers son père qui ne lui accordera rien que de vaines paroles. Ce ne sont pas seulement ses *vertus*, ce sont ses douleurs qui auront mûri sa conversion.

Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?
Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce!
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,
Après m'avoir montré cette soif du baptême,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble! Ah, ruses de l'enfer[1]!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher!
Vos résolutions usent trop de remise;
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux;
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire[2],
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs.

1. La dernière lutte du martyr contre le tentateur s'ouvre par un véritable cri de guerre. Une semblable profession de foi, suivie d'un pareil défi aux dieux des païens, c'est souvent aussi la dernière scène de ces drames émouvant que sont les *Actes des Martyrs*.

2. Ce vers est dans *le Cid* (vers 878 et il est à sa place dans les deux pièce (Voltaire.)

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FÉLIX

Impie!

Adore-les, te dis-je; ou renonce à la vie.

POLYEUCTE

Je suis chrétien[1].

FÉLIX

Tu l'es? O cœur trop obstiné!

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE

Où le conduisez-vous?

FÉLIX

A la mort.

POLYEUCTE

A la gloire[2].

Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

PAULINE

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs[3].

FÉLIX

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

## SCÈNE IV

### FÉLIX, ALBIN

FÉLIX

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû[4];
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie,

1. C'est la réponse que faisaient entre tant d'autres les martyrs de Lyon, à leurs juges, dès le temps de Marc-Aurèle.

2. La *gloire* dont parle Polyeucte, c'est l'état *glorieux* des élus dans le ciel, cet éclat de la vie céleste, cette splendeur divine dont l'auréole des peintres est l'image. Cf. *supra*, vers 1263.

3. « Corneille, qui se connaissait si bien en sublime a senti que l'amour pour la religion pouvait s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté et le ciel comme sa patrie. » (Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, III, 8.)

4. Cette scène, bien loin d'être un vain remplissage scénique, ainsi qu'on l'affirme, montre admirablement par quels sophismes une conscience coupable essaie de donner le change à ses remords.

Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
Vois-tu, comme le sien, des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes :
Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie;
Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN

Votre ardeur vous séduit; mais, quoi qu'elle vous die[1],
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

FÉLIX

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paraître
De mes commandements pourra troubler l'effet :
Va donc y donner ordre, et voir ce qu'elle fait;
Romps* ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle;
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle;
Tâche à[2] la consoler. Va donc; qui te retient?

ALBIN

Il n'en est pas besoin, seigneur; elle revient.

1. V. *Gr.*, 1. | 2. V. *Gr.*, 40.

## SCÈNE V

### FÉLIX, PAULINE, ALBIN

PAULINE

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;
Cette seconde hostie* est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre; ose, que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières[1];
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé* les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois,[2] je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit;
Redoute l'empereur, appréhende Sévère :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste;
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez
Et, saintement rebelle[3] aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix? je suis chrétienne;
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne;

1. Non seulement la conversion sou-
laine de Pauline est de la plus sublime
raisemblance et offre, si l'on peut
lire, le plus naturel de tous les mira-
les, mais l'enthousiasme religieux qui
clate subitement sur ses lèvres et
emble faire une nouvelle Pauline n'a
ien qui doive surprendre : c'est l'es-
rit de Polyeucte qui est en quelque
manière passé en elle, quand il l'a
roprement baptisée de son sang.

2. *Je vois :* les ténèbres de mes sens
sont dissipées; *je sais :* mon esprit
st illuminé de clartés; *je crois :* la foi s'impose irrésistiblement à mon cœur, progression admirable, et dont le dernier terme fait éclater en elle une joie infinie.

3. Révolte sainte, commandée par la grâce. On peut comparer dans le premier livre des *Vierges* de saint Ambroise la pieuse rébellion d'une jeune chrétienne contre ses parents qui prétendent s'opposer à ses religieux desseins et s'attirent de sa part cette énergique réponse : *Non providetis mihi, sed invidetis.*

Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

## SCÈNE VI

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN

SÉVÈRE

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique;
Polyeucte est donc mort! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités!
La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le sauver, précipite sa perte!
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir!
Eh bien! à vos dépens vous verrez que Sévère
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Qua…eu; mais quand l'orage éclatera sur vous,
Quar…doutez point du bras dont partiront les coups[1].

FÉLIX

Par s…tez-vous, Seigneur, et d'une âme apaisée
Tu r…frez que je vous livre une vengeance aisée.
Et …e me reprochez plus que par mes cruautés
De… tâche à[2] conserver mes tristes dignités;
…e dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre.
…Celle où[3] j'ose aspirer est d'un rang plus illustre;
Je m'y trouve forcé par un secret appas;
Je cède à des transports que je ne connais pas;
Et, par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent

1. V. *Gr.*, 16. Sévère, dont les intentions ont été si indignement calomniées, se venge en faisant entendre à Félix les plus cruelles vérités : *père dénaturé, esclave ambitieux;* il ne fallait pas moins que ce terrible réquisitoire pour faire rentrer Félix en lui-même, et il se trouve ainsi que le discours de païen est le moyen inattendu dont sert la grâce pour pénétrer dans s… cœur.

2. V. *Gr.*, 40.

3. V. *Gr.*, 17.

Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant;
Son amour épandu sur toute la famille
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce :
Heureuse cruauté dont la suite est si douce!
Donne la main, Pauline. Apportez des liens;
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.
Je le suis, elle l'est; suivez votre colère[1].

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père!
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle[2]!
De pareils changements ne vont point sans miracle :
Sans doute vos chrétiens qu'on persécute en vain
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain;
Ils mènent une vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :
Se relever plus forts, plus ils sont abattus[3],
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire;
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux[4].
J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine;
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.

1. On a essayé naguère d'expliquer a conversion de Félix en disant qu'elle est inspirée par l'intérêt politique, à a vue de la nouvelle attitude que prend l'égard des chrétiens le favori de empereur. C'est sous Constantin, mais n pas sous Dèce, qu'ont pu se produire de tels calculs. Au surplus les *ctes des Martyrs* sont pleins de ces rusques conversions, et il suffit de ter la poétique page où est racontée conversion d'un avocat païen au oment du supplice de sainte Dorothée. (V. Tillemont, *Hist. Eccl.*, 5, 497.)

2. Ces derniers vers qu'on a proposé de supprimer forment la plus belle des conclusions : l'hommage d'un païen aux vertus chrétiennes et des actions de grâces au Dieu de Polyeucte.

3. V. *Gr.*, 44.

4. Espérances bien vagues; Sévère semble appartenir à la même famille d'esprits qu'un Symmaque ou un Libanius : leur éclectisme tolérant doit beaucoup à la religion nouvelle, mais en reste encore bien éloigné.

Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.
Je perdrai mon crédit envers sa majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité :
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage[1],
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités!
Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

1. Pauline, l'épouse en deuil, n'aurait-elle pas rendu plus pathétiques, en les prononçant, ces derniers vers de la pièce? Corneille a cru devoir attribuer au père ces solennelles actions de grâces qui tenaient une si grande place dans la liturgie familiale des premiers chrétiens et qui terminent avec une convenance si parfaite cette tragédie sainte.

---

# POMPÉE

## Tragédie

1641

*Pompée* est une réponse de Corneille aux critiques de son temps qui, préférant aux vers familiers de *Polyeucte* le style plus noble de *Cinna*, prétendaient que le poète n'en saurait plus retrouver la pompe et la majesté. Il s'inspira, pour y réussir, de la solennité quelque peu théâtrale de Lucain, dans le huitième livre de la *Pharsale* où se trouve racontée la mort de Pompée ; les portraits brillants et antithétiques de Pompée et de César par Velleius Paterculus, la *Vie de Pompée* par Plutarque, et surtout une remarquable *Cornélie* de Garnier, parue en 1574, lui fournirent plus d'une utile contribution.

Le héros qui donne son nom à la pièce n'y paraît pas, mais de même que l'âme du Comte est passée dans celle de Chimène, et qu'on peut retrouver Polyeucte dans Pauline, le cœur du grand Pompée revit dans Cornélie et c'est la grande ombre du général romain qui domine tout le drame et parle en quelque manière par la bouche de sa noble femme.

---

## ACTE PREMIER

La première scène, où Ptolomée et ses ministres décident la mort de Pompée, forme une exposition à la fois imposante et sinistre qui est du plus grand effet théâtral.

### PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE

Le destin se déclare [1], et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre [2].
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.

1. Cf. « La colère de Dieu se déclare » (se manifeste), dans Bossuet. (*Hist. Univ.*, 2, 6.)

2. Le beau-père est César et le gendre est Pompée qui avait épousé en premières noces Julie, fille de César.

Ses fleuves teints de sang, et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes [1],
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
Des changements du sort une éclatante histoire.
Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,
Vit ses prospérités égaler son grand cœur;
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;
Et contre son beau-père ayant besoin d'asiles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux [2] :
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,
Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,
Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui,
Et relève sa chute, ou trébuche sous lui.
C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre.
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :
S'il couronna le père, il hasarde le fils;
Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
Il faut le recevoir, ou hâter son supplice,
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.
L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuste et d'être malheureux.

1. Cf. le vers de Brébœuf, raillé par Boileau :

De morts et de mourants cent montagnes plaintives.

Corneille était l'ami du traducteur de la *Pharsale* et il n'admirait pas moins que lui le style trop souvent emphatique et boursouflé de Lucain : témoin l'hommage qu'il lui rendit en traduisant, en vers latins imités de la *Pharsale*, cette première scène de *Pompée*.

2. Une légende mythologique racontait que les dieux s'étaient réfugiés en Égypte pendant la révolte des Titans.

Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie :
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils doivent me disposer.
Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
D'achever de César ou troubler la victoire;
Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État [1].

PHOTIN

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,
La justice et le droit sont de vaines idées;
Et qui veut être juste en de telles saisons
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.
Voyez donc votre force, et regardez Pompée,
Sa fortune abattue, et sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état :
Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale [2];
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains,
A qui par sa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le désespoir des peuples et des princes
Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,
Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés.
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en lui seul était mis;
Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
A force d'être juste on est souvent coupable;

1. Ce despote oriental, aussi indolent et veule que le Prusias de *Nicomède*, se fait dicter comme lui toutes ses résolutions par un entourage dont il a éprouvé la bassesse. Photin, le ministre, ou plutôt le valet égyptien qui va étaler cyniquement sa scélératesse, est digne d'un tel maître.

2. Admirable image aussi exacte que poétique et que Voltaire est seul à condamner; Corneille avait lu les *Verrines* et il ne pouvait mieux dépeindre l'effroyable tyrannie des proconsuls qui firent leur *proie* de la république à son déclin.

Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux ;
Rangez-vous du parti des destins et des dieux,
Et, sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage;
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des colères célestes,
Il en vient dessus vous faire fondre les restes;
Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,
Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime :
Elle marque sa haine, et non pas son estime;
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort!
Il devait mieux remplir vos vœux et notre attente,
Faire voir sur ses nefs la victoire flottante :
Il n'eût ici trouvé que joie et que festins;
Mais, puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne :
J'exécute à regret ce que le ciel ordonne;
Et du même poignard pour César destiné
Je perce en soupirant son cœur infortuné[1].
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
Mettre à l'abri la vôtre, et parer la tempête.
Laissez nommer sa mort un injuste attentat :
La justice n'est pas une vertu d'État.
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes;
Le droit des rois consiste à ne rien épargner :
La timide équité détruit l'art de régner[2].
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,

1. Molière, qui avait fait jouer tant de fois *Pompée* par sa troupe, se rappelait sans doute ces hypocrites distinctions quand il faisait dire à Tartuffe :

Je voudrais le servir du meilleur de mon âme;
Mais l'intérêt du ciel n'y saurait consentir.

2. Ces maximes sont bien du temps des guerres civiles, vers la fin de la république; elles sont aussi de l'époque où Retz professait qu'un homme d'État est nécessairement un malhonnête homme.

Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.
C'est là mon sentiment. Achillas et Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime :
Chacun a son avis; mais, quel que soit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai; mais, quoique de Pompée[1]
Je voie et la fortune et la valeur trompée,
Je regarde son sang comme un sang précieux
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.
Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime;
Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime :
Et quel besoin ici d'une extrême rigueur?
Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.
Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore :
Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore;
Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime est trop pour son autel,
Et sa tête immolée au dieu de la victoire
Imprime à votre nom une tache trop noire :
Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer;
En usant de la sorte, on ne peut vous blâmer.
Vous lui devez beaucoup : par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolémée;
Mais la reconnaissance et l'hospitalité
Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considère,
Que hasardait Pompée en servant votre père ?
Il se voulut par là faire voir tout-puissant,
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin, mais ce fut de la langue;
La bourse de César fit plus que sa harangue.

1. Dans Lucain, Achillas est un personnage muet, un soldat qui exécute passivement sa consigne, *sceleri delectus Achillas;* Photin a pour contradicteur le prêtre Achoree qui plaide la cause de l'humanité. Le sombre et dramatique *trio* que forment ici avec l'eunuque Photin le soldat Achillas et le transfuge Septime est donc de l'invention de Corneille.

Sans ses mille talents, Pompée et ses discours
Pour rentrer en Égypte étaient un froid secours[1].
Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles :
Les effets de César valent bien ses paroles;
Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître[2].
Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître,
Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi,
Dans vos propres États vous donnerait la loi.
  Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête;
S'il le faut toutefois, ma main est toute prête;
J'obéis avec joie, et je serais jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME[3]

Seigneur, je suis Romain; je connais l'un et l'autre.
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre;
Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,
Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.
Des quatre le premier vous serait trop funeste;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.
  Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,
Puisque c'est lui laisser et sur mer et sur terre
La suite d'une longue et difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également lassés
Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose :
Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en dispose,
Et, s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité :
Heureux de l'asservir, en lui donnant la vie,
Et de plaire par là même à Rome asservie!
Cependant que, forcé d'épargner son rival,
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.
  Il faut le délivrer du péril et du crime,
Assurer sa puissance et sauver son estime,

1. D'après Plutarque, César prêta environ mille talents à Ptolémée Aulète, père du Ptolémée qui tua Pompée.
2. Le reconnaître = lui témoigner votre reconnaissance.

3. Septime, transfuge romain, est substitué par Corneille au rhéteur Théodote qui, d'après Plutarque, fit décider la mort de Pompée en disant : *Un homme mort ne mord point.*

Et du parti contraire en ce grand chef détruit
Prendre sur vous le crime, et lui laisser le fruit :
C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre.
Par là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre.
Mais, suivant d'Achillas le conseil hasardeux,
Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

PTOLOMÉE

N'examinons donc plus la justice des causes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choses.
Je passe au plus de voix, et de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.
Abattons sa superbe avec sa liberté;
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté;
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu serviras; et ces rois que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur[1].
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliser par cet illustre crime.
Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci.
Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne,
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

## ACTE DEUXIÈME

Cléopâtre, sœur de Ptolomée, essaye d'arracher Pompée à la mort. Mais en vain parle-t-elle au nom même de César dont elle se sait aimée

1. Si Ptolomée est aussi servile que Prusias, il ne se contente pas comme le roi de Bithynie de l'ombre du pouvoir; il n'obéit à Rome qu'en l'exécrant, et les affronts qu'il reçoit en silence de la superbe aristocratie romaine, il compte bien les lui faire payer chèrement : *Rome, tu serviras!*

et dont elle connaît les généreux sentiments. Photin l'emporte et elle en est réduite à se faire raconter par le fidèle Achorée, son écuyer, la fin de l'illustre fugitif.

CLÉOPATRE

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux
Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage;
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage;
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort :
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort;
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Écoutez, admirez, et plaignez son trépas.
  Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voiles bas;
Et, voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le roi, touché de ses misères,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute sa cour le venait recevoir,
Mais, voyant que ce prince, ingrat à ses mérites,
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi;
Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hasarder pas Cornélie avec lui :
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
« A la réception que l'Égypte m'apprête;
« Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
« Songe à prendre la fuite afin de me venger.
« Le roi Juba nous garde une foi plus sincère;
« Chez lui tu trouveras et mes fils et ton père[1];
« Mais quand tu les verrais descendre chez Pluton,
« Ne désespère point, du vivant de Caton. »
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste.
Septime se présente, et, lui tendant la main,

1. Dans Lucain, Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, n'est pas retiré chez le roi de Numidie, Juba Ier; il assiste avec sa mère à l'exécution du crime. Le père de Cornélie était un petit-fils de Scipion Nasica qui fut, avec Sextus Pompée, vaincu par César à Thapsas.

Le salue empereur en langage romain;
Et comme député de ce jeune monarque :
« Passez, Seigneur, dit-il, passez dans cette barque;
Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »
Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme :
Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnait les États;[1]
La même majesté sur son visage empreinte
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte;
Sa vertu tout entière à la mort le conduit.
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit;
C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire;
Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire,
Et croit que César même à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPATRE

N'épargnez pas les miens; achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE

On l'amène; et du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Sitôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre :
Il se lève, et soudain, pour signal, Achillas,
Derrière ce héros tirant son coutelas,
Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes!
N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains :
Le crime de l'Égypte est fait par des Romains.
Mais que fait et que dit ce généreux courage?

ACHORÉE

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,

1. Cette attitude noble et quelque peu théâtrale de Pompée est un souvenir de la *Pharsale*. Dans tout ce morceau, Corneille s'inspire de Lucain qu'il condense et simplifie non sans une heureuse justesse de goût.

A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance;
Aucun gémissement à son cœur échappé
Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé :
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie, et ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahison que le roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui, de cette grande âme achevant les destins,
Étale tout Pompée aux yeux des assassins[1].
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, et pour comble à sa noire aventure,
On donne à ce héros la mer pour sépulture,
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux,
Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe, dans sa galère, évanouie ou morte.
Les siens en ce désastre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive, et regagnent la mer.
Mais sa fuite est mal sûre, et l'infâme Septime,

1. Quelques traits de l'admirable récit de Plutarque méritent d'être rappelés : « Une fois dans la barque, n'y ayant plus personne qui dît mot, Pompée prit en sa main un petit livret, dedans lequel il avait écrit une harangue en langage grec qu'il voulait faire à Ptolomœus et se mit à la lire. Quand ils vinrent à approcher de la terre, Cornelia avec ses domestiques et familiers amis, se leva sur ses pieds, regardant en grande détresse quelle serait l'issue... Sur ce point, comme il prenait la main de son affranchi Philippus, pour se lever plus à son aise, Septimius vint le premier par derrière qui lui passa son épée à travers le corps, après lequel Salvius et Achillas dégaînèrent aussi leurs épées, et adonc Pompeius tira sa robe à deux mains au devant de sa face, sans dire aucune chose indigne de lui, et endura vertueusement les coups qu'ils lui donnèrent, en soupirant un peu seulement. » (Trad. Amyot.) — Cette émouvante simplicité n'a peut-être rien à envier à l'éloquence un peu fastueuse de Lucain et de son trop complaisant admirateur.

Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
Cependant Achillas porte au roi sa conquête :
Tout le peuple tremblant en détourne la tête;
Un effroi général offre à l'un, sous ses pas,
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas;
L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature :
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
Présente à leur terreur l'excès des châtiments!
Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
Dans une âme servile un généreux courage,
Examine d'un œil et d'un soin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :
Une flotte paraît qu'on a peine à compter.

CLÉOPATRE

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre;
Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre :
César vient, elle est reine, et Pompée est vengé;
La tyrannie est bas, et le sort a changé.
Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.
Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
Dont le bonheur semblait au-dessus du revers,
Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
Et qui voyait encore en ces derniers hasards
L'un et l'autre consul suivre ses étendards;
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie :
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres souverains d'un si noble destin;
Un roi qui de ses mains a reçu la couronne
A ces pestes de cour lâchement l'abandonne.

Ainsi finit Pompée, et peut-être qu'un jour
César éprouvera même sort à son tour.
Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes,
Et secondez partout et mes vœux et ses armes[1] !

CHARMION

Madame, le roi vient, qui pourra vous ouïr.

# ACTE TROISIÈME

César arrive, et Ptolomée, se prosternant à ses pieds, croit lui faire sa cour en lui apprenant que Pompée n'existe plus. On devine l'indignation du vainqueur à voir ses vrais sentiments aussi indignement méconnus.

## CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN, ACHORÉE, SOLDATS ROMAINS, SOLDATS ÉGYPTIENS

PTOLOMÉE

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

CÉSAR

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie?
Certes, Rome à ce coup pourrait bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter;
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois[2] qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre;
Et le trône et le roi se seraient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
Votre chute eût valu la plus haute victoire[3];
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,

1. Pompée, que Corneille a ainsi glorifié sur la foi de Lucain et d'une longue tradition légendaire, était jugé fort différemment par ses contemporains, et il faut lire dans Cicéron (Lettres à Atticus, *passim*) le portrait fort authentique de ce solennel et médiocre personnage.

2. V. *Gr.*, 38.

3. C'est le mot bien connu de Montaigne : « Il y a des pertes triomphantes à l'envi des victoires. »

César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie;
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains?
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absolue et de vie et de mort?
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé?
De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront
Que sur tant de milliers ne fit le roi du Pont[1]?
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisait de ma tête un semblable présent?
Grâces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse, et redoutable zèle,
Que règle la fortune, et qui tourne avec elle!
Mais parlez, c'est trop être interdit et confus[2].

PTOLOMÉE

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus;
Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.
Étant né souverain, je vois ici mon maître :
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
De votre seul aspect je me suis vu surpris :
Jugez si vos discours rassurent mes esprits;

1. Mithridate, qui fit massacrer cent mille Romains en Asie Mineure.
2. C'est sur le même ton, méprisant et colère, qu'Auguste interpelle Cinna, mais celui-ci, demeurant *stupide*, est loin de montrer la même fertilité d'expédients et de roueries où va triompher Ptolomée.

Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect, que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colère et tant de majesté.
Dans ces étonnements* dont mon âme est frappée,
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que, s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la première:
Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :
Il émut le sénat pour des rois outragés,
Que sans cette prière il aurait négligés;
Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait, pour nous, Seigneur, sans vos finances;
Par là de nos mutins le feu roi vint à bout;
Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous même il ait osé se prendre;
Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,
Passer en tyrannie et s'armer contre vous...

CÉSAR

Tout beau* : que votre haine en son sang assouvie
N'aille point à sa gloire; il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE

Je laisse donc aux Dieux à juger ses pensées;
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités;
Que comme il vous traitait en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire;
Et que sa haine injuste augmentant tous les jours,
Jusque dans les enfers chercherait du secours;
Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,
Il nous fallait pour vous craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendît malheureux.
J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-même;
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.

Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime,
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver :
Vous pouvez en jouir et le désapprouver;
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR

Vous cherchez, Ptolomée, avecque[1] trop de ruses,
De mauvaises couleurs et de froides excuses.
Votre zèle était faux, si seul il redoutait
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait,
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer
Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.
Oh! combien d'allégresse une si triste guerre
Aurait-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avait pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César[2]!
Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clémence! ah! n'ayez plus ce soin;
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,
Je m'apaiserais Rome avec votre supplice,
Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité, vous pussent garantir :
Votre trône lui-même en serait le théâtre.
Mais voulant épargner le sang de Cléopâtre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentiments dont vous serez capable,
Je saurai vous tenir innocent ou coupable,

1. V. *Gr.*, 1.
2. On reconnait le grand moraliste qu'est Corneille à ce respect ému pour les grandeurs tombées, à ces généreuses indignations contre les lâchetés et les bévues de l'égoïsme politique.

Cependant à Pompée élevez des autels :
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels;
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,
Allez y donner ordre, et me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

Mais, tandis que César montre une générosité facile envers un ennemi qui n'est plus à redouter, Cornélie, la veuve de Pompée, avec une magnanimité autrement héroïque, vient braver le vainqueur dont elle a tout à craindre.

## CÉSAR, CORNÉLIE[1], ANTOINE, LÉPIDE, SEPTIME

SEPTIME

Seigneur...

CÉSAR

Allez, Septime, allez vers votre maître;
César ne peut souffrir la présence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,
Après avoir servi sous Pompée et sous moi.

(Septime rentre.)

CORNÉLIE

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonnière et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur :
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse[2] et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encore plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi;
Et, bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive

1. Ce fut un grand débat, au XVIII[e] siècle, de savoir si Cornélie devait paraître en habits de veuve ou garder les vêtements que la rapidité de la catastrophe ne devait pas lui avoir permis de quitter. Lucain dit pourtant : *Caput ferali obduxit amictu.*

2. Cornélie avait épousé en premières noces le triumvir Crassus, qui périt dans une bataille contre les Parthes.

Pour croître mes malheurs et me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, et non pas Ptolomée,
Hélas! et sous quel astre, ô ciel! m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis.
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince
Qui doit à mon époux son trône et sa province?
  César, de ta victoire écoute moins le bruit :
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit;
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse :
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce:
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les dieux du plus juste parti[1] :
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée,
Pour le bonheur de Rome, à César m'eût donnée!
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison!
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine .
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine,
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien.
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne; et sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornelie.

CÉSAR

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
Dont le courage étonne*, et le sort fait pitié*!
Certes, vos sentiments font assez reconnaître
Qui vous donna la main et qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez.
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.
L'âme du jeune Crasse et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée.
Le sang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent dans votre bouche et brillent dans vos yeux:
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.

1. Corneille semble se souvenir de la *Cornélie* de Garnier, quand l'héroïne se plaint d'avoir été « nopcièrement pestilente » à Crassus et à Pompée :

Ainsi suis-je la cause et du courroux des [dieux
Et du trépas cruel qui te sille les yeux,
Déplorable Pompée ; ainsi je suis l'orage,
La peste et le flambeau qui ta maison sac- [cage..

Plût au grand Jupiter, plût à ces mèmes dieux
Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,
Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare
N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi;
Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes;
Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,
Il m'eût donné moyen de me justifier!
Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire et d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal;
J'eusse alors regagné son âme satisfaite
Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite :
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur[1].
Mais puisque par sa perte, à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté tout entière :
Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,
Afin d'être témoin comme, après nos débats,
Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie[2].
Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment.
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement;
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine[3],
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE

O ciel que de vertus vous me faites haïr[4]!

1. Vœux assurément chimériques, rêves de concorde visiblement irréalisables : mais quel langage est plus digne de ce Romain idéal, tel que Corneille aimait à le concevoir et à le représenter?

2. Entendez la victoire de Pharsale. C'est la réponse de César au conseil que lui a donné Cornélie de ne pas se laisser enivrer par son succès.

3. Cornélie personnifie en effet la *dame romaine* avec toutes les idées d'honneur, de dignité et de vertu que ce nom éveille. (Cf. *Afran.* : *Majestas et nominis matronæ sanctitudo.*)

4. Tandis que, dans *Cinna*, Émilie sent sa haine lui échapper :

Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle.

# ACTE QUATRIÈME

Cornélie, qui se déclare l'ennemie de César, veut bien le combattre à front découvert; elle ne veut pas profiter contre lui des embûches ténébreuses que lui tend Ptolémée. Avec une sublime grandeur d'âme, elle l'avertit en loyale adversaire, du danger qui le menace.

LÉPIDE, CHARMION, ROMAINS

CORNÉLIE

César, prends garde à toi :
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête;
A celle de Pompée, on veut joindre ta tête.
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu
Bientôt parmi le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont; apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices :
Je te les abandonne.

CÉSAR

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage,
Je préparais la mienne[1] à venger son outrage,
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,
Il parle par sa bouche, il agit dans son âme;
Il la pousse, et l'oppose à cette indignité
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnaissance :
Ne le présume plus; le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer tout entière à ta perte;
Et je te chercherai partout des ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,

Cornélie ne se laisse point désarmer par l'admiration, et la surprise n'exclut pas en elle le désir de la vengeance.

1. La mienne = ma main, et plus bas, la moitié = la veuve de Pompée.

Et forme des désirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison :
Qui la sait et la souffre a part à l'infamie.
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie :
Mon époux a des fils; il aura des neveux :
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux,
Et qu'une digne main par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement, et par un digne effort,
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance :
Ta perte la recule, et ton salut l'avance.
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
Ma juste impatience aurait trop à souffrir :
La vengeance éloignée est à demi perdue,
Et quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.
Je n'irai point chercher sur les bords africains
Le foudre[1] souhaité que je vois en tes mains :
La tête qu'il menace en doit être frappée.
J'ai pu donner la tienne, au lieu d'elle, à Pompée[2] :
Ma haine avait le choix; mais cette haine enfin
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le châtiment d'une action si noire.

Rome le veut ainsi; son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime;
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime;
Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,

1. V. *Gr.*, 2.
2. Entendez : Au lieu de la tête de Ptolomée, cette tête que menacent les foudres de César, j'aurais pu immoler ta propre tête, la vie de César que je tenais entre mes mains.

Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu : tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux[1].

## ACTE CINQUIÈME

Cependant Philippe, un vieil affranchi de Pompée, a retrouvé son corps et lui a rendu les devoirs funèbres. Il apporte à Cornélie l'urne qui contient les cendres de son illustre époux.

CORNÉLIE, tenant une petite urne en sa main ; PHILIPPE

CORNÉLIE

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?
Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher?
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Éternel entretien[2] de haine et de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes :
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé :
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice ;
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés
Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.
Faites-m'en souvenir et soutenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine :

1. Ces derniers vers que prononce Cornélie frappent d'admiration, dit Voltaire, et quand ce couplet est bien récité, il est toujours suivi d'applaudissements.

2. « Ainsi puisse-t-il vous être toujours un cher *entretien !* » dit Bossuet avec le même terme et dans un mouvement non moins pathétique. (*Oraison funèbre de Condé.*)

Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.
Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive
D'une flamme pieuse autant comme chétive,
Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funèbre devoir?

PHILIPPE

Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadème,
Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots
Du côté que le vent poussait encor les flots.
Je cours longtemps en vain; mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en courroux semblait prendre plaisir
A feindre de le rendre, et puis s'en ressaisir[1].
Je m'y jette, et l'embrasse, et le pousse au rivage;
Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,
Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.
A peine brûlait-il que le ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office :
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux[2],
Retournant de la ville, y détourne les yeux;
Et, n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnaît Pompée.
Soudain, la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,
« A qui le ciel permet de si dignes emplois,
« Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses;
« Tu crains des châtiments, attends des récompenses.
« César est en Égypte, et venge hautement
« Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.
« Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,
« Tu peux même à la veuve en reporter la cendre.
« Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
« Qu'un dieu pourrait ici trouver à son aspect.
« Achève, je reviens. » Il part et m'abandonne,
Et rapporte aussitôt ce vase, qu'il me donne,
Où sa main et la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un héros par le feu consumé.

1. Des traits d'esprit aussi déplacés font paraître naturel le récit de Théramène dans la *Phèdre* de Racine.

2. Dans Lucain, Cordus est un questeur de Pompée qui n'arrive en Égypte qu'après la défaite de son général.

CORNÉLIE

Oh! que sa piété mérite de louanges!

PHILIPPE

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port,
Où le roi, disait-on, s'était fait le plus fort.
Les Romains poursuivaient; et César, dans la place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montrait de sa justice un exemple si beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connaître;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître :
« Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
« Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,
« De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes :
« Attendant des autels, recevez ces victimes;
« Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais
« Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;
« Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,
« Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE

O soupirs! ô respects! oh! qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi, quant il n'est plus à craindre[1]!
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,
Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire
Fait notre sûreté comme il croît notre gloire!
César est généreux, j'en veux être d'accord;
Mais le roi le veut perdre, et son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat;
Cette ombre qui la couvre en affaiblit l'éclat;
L'amour même s'y mêle, et le force à combattre :
Quand il venge Pompée, il défend Cléopâtre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,

1. Cornélie est, à sa manière, une devancière de La Rochefoucauld : « Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis ; c'est pour faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion. »

Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,
Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est, j'en voudrais faire autant[1].

C'est une consolation pour Cornélie d'apprendre que les assassins de Pompée viennent de recevoir le juste châtiment de leurs crimes. Mais César a promis de rendre au vaincu des honneurs funèbres dignes de lui : elle vient lui rappeler sa promesse, et en même temps lui annoncer qu'elle va partout lui chercher des ennemis pour le combattre.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE

CORNÉLIE

César, tiens-moi parole, et me rends mes galères[2].
Achillas et Photin ont reçu leurs salaires;
Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci;
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici[3].
Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant;
Et parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cet empressement j'ajoute une requête :
Vois l'urne de Pompée; il y manque sa tête :
Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre;
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots
A ses mânes errants nous rendions le repos,

1. Ce mélange de sentiments est des plus dramatiques ; elle hait César, mais en même temps elle ne peut se défendre de l'estimer.

2. C'est la troisième fois que Cornélie paraît devant César, et la troisième fois qu'elle l'aborde avec ces apostrophes d'une fière et audacieuse brusquerie (*César, car le destin... César, prends garde à toi... César, tiens-moi parole...*) Cette monotonie voulue de rythme et de tournure n'est pas sans rapport avec ce que les Allemands nomment *leit-motiv* dans leurs drames lyriques.

3. V. *Gr.*, 16.

Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre
Le venge pleinement de la honte de l'autre,
Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui*,
Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,
Après la flamme éteinte et les pompes finies,
Renferme avec éclat ses cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu,
Il verra des autels dressés à sa vertu;
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes :
Pour ces justes devoirs je ne veux que demain;
Ne me refusez pas ce bonheur souverain.
Faites un peu de force à votre impatience;
Vous êtes libre après : partez en diligence;
Portez à notre Rome un si digne trésor;
Portez...

CORNÉLIE

Non pas, César, non pas à Rome encor :
Il faut que ta défaite et que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles;
Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, et c'est là que j'espère
Que les fils de Pompée, et Caton, et mon père,
Secondés par l'effort d'un roi plus généreux[1],
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde
Les débris de Pharsale armer un autre monde;
Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,
Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles
Et que ce triste objet porte en leur souvenir
Les soins de le venger et ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême :
L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même :
Tu m'en veux pour témoin : j'obéis au vainqueur;
Mais ne présume pas toucher par là mon cœur.
La perte que j'ai faite est trop irréparable;
La source de ma haine est trop inépuisable :

1. Juba, roi de Mauritanie, à qui nous voyons dans Lucain que Cornélie alla demander asile, aussitôt après le meurtre de Pompée.

A l'égal de mes jours je la ferai durer;
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
 Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon estime est égale à ma haine;
Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir;
Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,
Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée.
Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priser ce que je dois haïr :
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie;
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes et les dieux;
Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée,
Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,
Qui, la foudre à la main, l'ont pu voir égorger :
Ils connaîtront leur faute, et le voudront venger[1].
Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire,
Te sauras bien sans eux arracher la victoire :
Et quand tout mon effort se trouvera rompu*,
Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.
Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle et que pour l'épouser
Rome n'a point de lois que tu n'oses briser;
Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine
Se croira tout permis sur l'époux d'une reine,
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.
J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses.
Adieu : j'attends demain l'effet de tes promesses.

Cornélie, on le voit, sent combien l'amour de César pour Cléopâtre est indigne de lui, et chacun des fades couplets qu'il débite à son amante serait fait, semble-t-il, pour réjouir la veuve de Pompée. Les spectateurs n'ont pas les mêmes raisons pour applaudir à ces plates galanteries et l'on regrette que Corneille ait fait trop souvent parler César en vulgaire héros de roman.

1. On regrette bien ici quelques traces de déclamations, de vaines invectives à la Sénèque contre les dieux; mais quelle élévation de cœur, et, par un heureux effet d'harmonie à la fois et de contraste, comme ces magnanimes sentiments, éclatant au milieu de cette lâche cour d'Égypte, font un noble écho aux généreuses paroles de César !

# LE MENTEUR[1]

**Comédie. — 1642**

Corneille avait débuté par des comédies d'intrigue où l'on trouvait bien quelques amusantes peintures de mœurs, mais dont la galanterie faisait presque tous les frais. Pour se délasser de ses chefs-d'œuvre tragiques, il revient à la comédie et il écrit la première comédie de *caractère*, en s'inspirant d'une pièce espagnole d'Alarcon, la *Vérité suspecte*. En même temps que le *Menteur* est un chef-d'œuvre de gaité et d'esprit, c'est un des plus parfaits modèles du style comique, dans ce qu'il a de plus châtié à la fois et de plus naturel.

Dorante, le Menteur, arrive de Poitiers : il a fait *banqueroute au fatras des lois et quitté la robe pour l'épée*. Il se promène aux Tuileries avec son valet Cliton qui mêle dans ses amusants discours les saillies les plus plaisantes et les proverbes les mieux tournés :

## DORANTE, CLITON

DORANTE

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée;
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.
Mais puisque nous voici dedans[2] les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON

Ne craignez rien pour vous;
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole[3]...

1. Pour la pièce entière, nous renvoyons à l'excellente édition de l'*Alliance*, annotée par M. l'abbé Félix Klein.
2. V. *Gr*. 31.
3. Bartole, jurisconsulte italien du quatorzième siècle, surnommé le *coryphée des légistes*.

Vous en verrez ici de toutes les façons;
Ne me demandez point cependant de leçons...

DORANTE

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse,
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse;
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers* :
Mais Paris après tout est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre* :
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités;
On ne s'éblouit pas de ces fausses clartés;
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlé.
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise* [1],
Et vaut communément autant comme [2] il se prise :
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
Êtes-vous libéral?

DORANTE

Je ne suis point avare.

CLITON

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare.
Mais il faut de l'adresse [3] à le bien débiter,

1. Même métaphore que dans La Bruyère, quand, aux modes qui passent brusquement, il compare ce *Ménippe* qui est à peine *de mise* un quart d'heure de suite.

2. V. *Gr.*, 45. — 3. V. *Gr.*, 38.

Autrement on s'y perd, au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne;
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne...

Une dame en passant fait un faux pas; Dorante lui tend la main et voilà la conversation engagée :

Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire, du moins, [1] depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier :
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades;
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
De vous entretenir de mon affection.

CLARICE

Quoi! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre?

DORANTE

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON (à part).

Que lui va-t-il conter?

DORANTE

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni sièges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire :
Et même la gazette a souvent divulgué...

CLITON (le tirant par la basque).

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez?

DORANTE

Tais-toi.

CLITON

Vous rêvez dis-je, ou...

DORANTE

Tais-toi, misérable.

CLITON

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable;
Vous en revîntes hier [2].

DORANTE

Te tairas-tu, maraud?
Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut.
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice
Et je suivrais encore un si noble exercice,

1. V. *Gr.*, 42. 2. V. *Versif.*, *Mesure.*

N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes;
Je leur livrai mon âme; et ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

Dorante, qui se lie avec autant de facilité qu'il invente, a déjà fait la connaissance de deux jeunes gens, Alcippe et Philiste. Ils viennent à passer en s'entretenant d'une fête, d'une sérénade, d'un *cadeau* comme on disait alors, donné à une dame sur la Seine : ils ignorent seulement qui en est l'auteur. De l'air le plus ingénu du monde, Dorante déclare que c'est lui, et pour le prouver il se lance dans une description minutieuse dont son imagination fait tous les frais :

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster;
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons; en l'autre luths et voix;
Des flûtes au troisième; au dernier des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs [1] infinies.
Le cinquième était grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin :
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.
Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets [2] :
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers et les airs
Répondaient aux accents de nos quatre concerts.

1. La coupe, qui est après le mot *douceurs*, ajoute encore à l'effet plaisant de ces hâbleries. V. *Versif.*, *Rythme*.

2. La raison n'en est pas malaisée à deviner.

Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux, ou droites, ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux*
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune;
Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,
Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

Certes, le talent de mentir avec une telle présence d'esprit et une telle faconde est « un vice dont les sots ne sont point capables. » C'est Corneille lui-même qui en fait la remarque. Mais quel est le résultat de ces forfanteries? C'est de brouiller Dorante avec ses amis, en leur inspirant, non de l'admiration, comme il s'imagine, mais du dépit et de l'aigreur.

Resté seul avec son nouveau maître, Cliton lui demande si c'est son ordinaire de parler en rêvant, d'assister à des batailles sans péril et de donner des fêtes sans bourse délier. Pourquoi mentir ainsi? conclut-il. — Pourquoi? répond Dorante, mais c'est pour me faire valoir dans le monde : le pauvre personnage que ferait un étudiant en droit qui revient de Poitiers. Il avoue aussi que parfois il ment pour le seul plaisir, absolument comme le Panurge de Rabelais faisait, pour s'en délecter en son particulier, les meilleurs de ses tours.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
Un cœur nouveau venu des universités;
Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
Je sais le code entier avec les *Authentiques*,
Le *Digeste* nouveau, le vieux, l'*Infortiat*,
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat[1]! »
Qu'un si riche discours nous rend considérables!
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables!
Qu'un homme à paragraphe[2] est un joli galant!
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :

1. Cette docte énumération de juris-nsultes et d'ouvrages de droit est-elle, rès un intervalle de dix-neuf ans, souvenir des études juridiques de rneille ? ou faut-il en inférer qu'il uait de suivre de près les travaux de son jeune frère Thomas, reçu avocat l'année même du *Menteur* ?

2. Un homme qui cite, en discutant une affaire, l'article et le *paragraphe* du texte de la loi.

Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
Étaler force mots qu'elles n'entendent pas;
Faire sonner Lamboy, Jean de Werth et Gallas[1];
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
Plus ils blessent l'oreille, et plus[2] leur semblent rares;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne:
On leur fait admirer les baies*[3] qu'on leur donne
Et tel à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre et se met en crédit...

CLITON

Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine
N'ont jamais sur le champ mieux fourni leur cuisine;
Vous allez au delà de leurs enchantements :
Vous seriez un grand maître à faire des romans...
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

A quoi Cliton répond avec un parfait bon sens que ces pratiques finiront un jour ou l'autre par le couvrir de honte. Il ne se trompe pas en effet : le père du Menteur, Géronte, est instruit de ces impostures; avec sa délicatesse morale de parfait honnête homme, il se rend compte que ces prétendues légèretés de jeune étourdi apportent tôt ou tard une grave atteinte à la conscience, et c'est sur le ton de l'indignation la plus émue qu'il vient faire rougir son fils de ses faussetés. Le mâle génie de Corneille quitte alors le ton familier de la comédie : et l'on n'a point de peine à reconnaître la main qui peignit don Diègue et le vieil Horace. Jamais le vers bien connu du poète latin : *Iratusque Chremes tumido delitigat ore* n'a reçu une application plus heureuse :

GÉRONTE

Êtes-vous gentilhomme?

1. Généraux de l'empereur d'Allemagne Ferdinand III, pendant la dernière période de la *Guerre de Trente ans.* La France y était très activement mêlée à l'époque où Corneille écrivait ces vers pleins d'*actualité*.
2. V. *Gr.*, 44.
3. V. *Versif.*, *Mesure.*

DORANTE (à part).

(A Géronte.) Ah! rencontre fâcheuse!
Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?

DORANTE

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE

Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang!

DORANTE

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne?

GÉRONTE

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme étant sorti de moi.

DORANTE

Moi?

GÉRONTE

Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature.
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas, est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

On chercherait vainement dans la pièce espagnole qui a inspiré Corneille cette énergie et cette noblesse de style. La scène où Molière prête un si digne langage au père de don Juan ne fait point pâlir ce chef-d'œuvre de haute comédie qu'on peut appeler en même temps le plus beau des discours *contre le mensonge*.

# LA SUITE DU MENTEUR

### Comédie

1643

Le succès du *Menteur* engagea Corneille à lui donner une *suite*, dont il emprunta le sujet à une comédie de Lope de Vega, *Aimer sans savoir qui*. Si Dorante, au témoignage de l'auteur lui-même, « a perdu presque toutes ses grâces avec ses mauvaises habitudes et semble avoir quitté la meilleure partie de ses agréments, en voulant se corriger de ses défauts, son valet Cliton montre plus de verve et d'esprit que jamais. Retrouvant son maître en prison, *dans la maison du Roi*, après deux ans d'absence :

Vous êtes en prison et n'avez point d'argent :
Vous serez criminel !

s'écrie-t-il, et bientôt, pour comble de malheurs, il lui apprend que son nom est maintenant *plus décrié que la fausse monnaie :* une comédie, qui n'est autre que le *Menteur*, a répandu partout son histoire :

La pièce a réussi, *quoique faible de style*,
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville;
De sorte qu'aujourd'hui presque, en tous les quartiers,
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers,

En vain Dorante lui proteste qu'il est corrigé de ses mensonges : Cliton ne tarde pas à le prendre sur le fait : sa conversion est un mensonge de plus. Il ne lui reste plus qu'à la jurer par *le dieu des menteurs*. Mais non, Dorante mentira toujours et *mourra dans sa peau :*

Je me tiens au proverbe : oui, courez, voyagez,
Je veux être guenon si jamais vous changez.
Vous mentirez toujours, Monsieur, sur ma parole !

*La Suite du Menteur* est terminée par une espèce d'épilogue où l'on voit Cliton, longtemps avant le Dorante de Molière (V. *Critique de l'École des femmes*, scène, 6) se moquer de l'étalage des règles et des mots savants :

Mais, grâces au bon Dieu, nous nous y connaissons...
Et nous savons que c'est que de péripétie,

Catastase, épisode, unité, dénoûment,
Et quand nous en parlons, nous parlons congrûment.

On voit que Cliton aurait pu fournir des mots d'un effet suffisamment rebarbatif à ce bon M. Lysidas, si fort sur la *protase*, l'*épitase* et la *péripétie*.

---

# RODOGUNE

## PRINCESSE DES PARTHES

### Tragédie

1644

*Rodogune* est de toutes les tragédies de Corneille celle qui avait ses prédilections les plus marquées. Les raisons n'en sont pas douteuses : bien que les grandes lignes du sujet soient empruntées aux *Guerres de Syrie* d'Appien, il n'est pas de pièce qui soit plus à lui, qui témoigne d'une plus rare puissance d'invention ou de combinaison dramatique. De plus, l'action n'y est ralentie par aucun intérêt épisodique, et, du premier vers jusqu'au dernier, la pièce n'est que le conflit tragique de deux caractères durs entre lesquels se trouvent écrasés deux caractères faibles. Enfin, si les héros de Corneille sont essentiellement des êtres de logique et de volonté, la plus forte peinture qu'il ait jamais laissée de l'énergie maîtresse d'elle-même et de l'audace calculée dans le crime, c'est assurément Cléopâtre. Aussi l'intrigue a beau être atroce et se réduire en quelque manière à une partie carrée d'assassinat ; le style lui-même peut être négligé et obscur : la situation principale n'en est pas moins l'une des plus saisissantes qu'offre le théâtre, et l'on ne saurait pas jusqu'où peut aller l'horreur tragique si l'on ne possédait le cinquième acte de Rodogune.

Peu de mots sont nécessaires pour en aborder la lecture : Antiochus et Séleucus, deux frères unis par *une sainte amitié*, aiment l'un et l'autre Rodogune. Cette princesse, haineuse et cruelle, n'épousera que celui des deux frères qui tuera leur mère Cléopâtre, reine de Syrie. Non moins emportée dans ses fureurs, Cléopâtre de son côté ne laissera le trône qu'à celui de ses deux enfants qui tuera Rodogune. Exaspérée de leur refus, elle *chasse la nature de son cœur*, et fait assassiner en secret Séleucus : elle n'en restera pas là ; elle ne veut pas abandonner le trône ni se venger à demi.

# ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

CLÉOPATRE

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi [1].
La mort de Séleucus m'a vengée à demi;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père.
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?
Me seras-tu fidèle? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme [2] importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois point en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui :
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme
Que retenir ma main sur la moitié du crime;
Et te faisant mon roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.

1. Entendez : J'ai un ennemi de moins. Cléopâtre, reine de Syrie, vient de faire périr l'un de ses fils et s'apprête à empoisonner l'autre, Antiochus. Les autres personnages sont : Rodogune, reine des Parthes; Timagène, gouverneur des deux princes; Oronte, ambassadeur du roi des Parthes, et Laonice, confidente de Cléopâtre.

2. V. *Gr.*, 45.

Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir :
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge [1]!
J'en recevrai le coup d'un visage remis* :
Il est doux de périr après ses ennemis,
Et de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
  Mais voici Laonice; il faut dissimuler
Ce que le seul effet* doit bientôt révéler.

## SCÈNE II

### CLÉOPATRE, LAONICE

CLÉOPATRE

Viennent-ils, nos amants?

LAONICE

Ils approchent, Madame :
On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme;
L'amour s'y fait [2] paraître avec la majesté,
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais.
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.

1. Beau cri, non d'aveugle rage, comme on l'a dit, mais de fureur lucide et de désespoir raisonné. Cléopâtre ne serait pas une héroïne de Corneille, si elle n'analysait pas avec une rigoureuse logique les motifs de la résolution même la plus désespérée. Elle sait bien qu'elle périra, mais elle n'hésite pas à sacrifier sa vie au plaisir de la vengeance.

2. V. *Gr.*, 50.

Les Parthes à la foule[1] aux Syriens mêlés.
Tous nos vieux différends de leur âme exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.
Mais je les vois déjà : Madame, c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux[2].

## SCÈNE III

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS

CLÉOPATRE

Approchez, mes enfants : car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle.
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas[3].

RODOGUNE

Je le chérirai même au delà du trépas.
Il m'est trop doux, Madame, et tout l'heur que j'espère,
C'est de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPATRE

Aimez-moi seulement; vous allez être rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS

Ah! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance[4] :
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE

J'ose le croire ainsi; mais prenez votre place :
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; et Cléopâtre, cependant[5] qu'ils prennent leurs places, parle à l'o-

1. V. *Gr.*, 38.

2. Cette poétique description produit avec les scènes de terreur qui vont suivre un heureux effet de contraste qui n'a pas échappé à Voltaire lui-même, toujours si prévenu contre Corneille.

3. C'est la même Cléopâtre qui a, quelques instants auparavant, demand à Antiochus la tête de Rodogune cet imperturbable sang-froid n'est pa le trait le moins significatif de son ca ractère.

4. V. *Gr.*, 6.

5. V. *Gr.*, 46.

reille de Laonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue) :

Peuple qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens.
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Élève dans le trône* et donne à la princesse.
Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui,
Je cesse de régner; il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine;
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
  Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(Laonice revient avec une coupe à la main.)

ORONTE

Votre sincérité s'y fait assez paraître[1],
Madame, et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après[2] unis sous la loi conjugale;
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié!

ANTIOCHUS, prenant la coupe.

Ciel! que ne dois-je point aux bontés d'une mère!

CLÉOPATRE

Le temps presse, et votre heur* d'autant plus[3] se diffère.

ANTIOCHUS, à Rodogune.

Madame, hâtons donc ces glorieux moments :
Voici l'heureux essai* de nos contentements.
Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

CLÉOPATRE

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :
Ce sont des déplaisirs* qu'il fait bien d'épargner,
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

1. V. Gr., 50.
2. V. Gr., 33.
3. V. Gr., 44.

ANTIOCHUS

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.
Mais n'importe, achevons.

## SCÈNE IV

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE

TIMAGÈNE

Ah! seigneur!

CLÉOPATRE

Timagène,
Quelle est votre insolence!

TIMAGÈNE

Ah! Madame!

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice.

Parlez.

TIMAGÈNE

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGÈNE

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS

Quoi! se voudrait-il rendre* à mon bonheur contraire?

TIMAGÈNE

L'ayant cherché longtemps afin de divertir*
L'ennui* que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu;
Son âme à ce penser paraissait attachée;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant...

ANTIOCHUS

Enfin, que faisait-il? Achevez promptement.

1. Est-ce un prince assassiné et baigné dans son sang, ou bien quelque berger de l'*Astrée,* mollement étendu sur un tapis de gazon, qui est dépeint dans ce tableau romanesque? Le mauvais goût était si général à la date de *Rodogune* (1645), qu'il faut s'applaudir de n'en trouver dans ce cinquième acte que de si faibles traces.

TIMAGÈNE

D'une profonde plaie en l'estomac* ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPATRE

Il est mort!

TIMAGÈNE

Oui, madame.

CLÉOPATRE

Ah! destins ennemis,
Qui m'enviez *le bien que je m'étais promis,
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme,
Voilà le désespoir où [1] l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant, il avait trop d'amour,
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, à Cléopâtre.

Madame, il a parlé; sa main est innocente.

CLÉOPATRE, à Timagène.

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler!

ANTIOCHUS

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferais autant qu'elle, à [2] vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit? Achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain, à mes cris, ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée*, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :
« Une main qui nous fut bien chère [3]
« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
« Régnez, et surtout, mon cher frère,
« Gardez-vous de la même main.
« C'est... » La Parque à ce mot lui coupe la parole :

1. V. *Gr.*, 17. — 2. V. *Gr.*, 38.
3. Corneille, surtout dans ses premières pièces, aimait à écrire les lettres, billets ou messages en vers lyriques de mètre varié. V. *Versif.*, *Rythme.*

Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole :
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort.
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.
O frère, plus aimé que la clarté du jour[1]!
O rival, aussi cher que m'était mon amour!
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité!
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais, aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner?
« Une main qui nous fut bien chère! »
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain;
Nous vous avons tous deux refusé notre main :
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder?

CLÉOPATRE

Quoi! vous me soupçonnez?

RODOGUNE

Quoi! je vous suis suspecte?

ANTIOCHUS

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte;
Mais, quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

TIMAGÈNE

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrais mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS

D'un et d'autre côté l'action est si noire

1. La tendresse fraternelle n'a pas moins heureusement inspiré Corneille que Catulle. Cf. *Carm.*, 65, et en particulier : *Nunquam ego te, vita frater amabilior, Aspiciam posthac? At certe semper amabo.*

Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles;
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie [1].

RODOGUNE

Ah! seigneur, arrêtez!

TIMAGÈNE

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne *éternelle [2],
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, *par un coup généreux,
Épargne un parricide *à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE

Puisque, le même jour que [3] ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier,
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égal avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi

1. En faisant périr Séleucus, on lui a enlevé comme une moitié de lui-même. Après ce vers on lit dans l'éd. de 1692 : *Il tire son épée et veut se tuer.*

2. Expression originale qui rappelle le *vitam luctu trahere* de Virgile.

3. V. *Gr.*, 16.

A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avais raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre :
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(A Rodogune.)

Sur la foi de ses pleurs, je n'ai rien craint de vous,
Madame, mais, ô Dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez *soudain l'unique et faible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui!
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge.
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie :
J'ai recherché leur gloire et vous leur infamie.
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord *en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme, à vous justifier [1].

RODOGUNE, à Cléopâtre.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée*
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée,
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand [2],
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté *Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi*.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée [3] :

1. Plaidoyer tourné en réquisitoire : aux protestations les mieux jouées de la tendresse maternelle se mêlent les insinuations les plus atroces. Au fond, elle se rend compte, avec l'horrible sang-froid qui lui est habituel, qu'elle n'a d'autre ressource que de gagner du temps, jusqu'à ce que Rodogune et Antiochus aient bu le poison.

2. V. *Gr.*, 28.

3. V. *Gr.*, 36.

Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer *pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime est plus fait *que le mien,
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon âme élevés :
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre :
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.

(A Antiochus.)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(A Cléopâtre.)

Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame? et que ferait toute votre Syrie,
Où, seule et sans appui contre mes attentats,
Je verrais...? Mais seigneur, vous ne m'écoutez pas [1]!

ANTIOCHUS

Non je n'écoute rien, et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée :
Pour m'exposer à tout, achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas :
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur, qui me prive de toi,
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre!

1. La réponse si émouvante de Rodogune semble faite pour détromper Antiochus : mais combien n'est-il pas plus vraisemblable encore qu'il reste plongé dans son égarement et prenne la tragique résolution qui va suivre!

Donnez-moi...

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi! seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain :
Donnez.

RODOGUNE

Ah! gardez-vous de l'une et l'autre main!
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser!

RODOGUNE

De toutes deux, Madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve; et, pour toute réplique,
Faites faire un essai *par quelque domestique [1].

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Eh bien! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort;
Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle [2].
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent,
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troubles et furieux,

1. Voltaire qui s'étonne de la barbarie de cette résolution a sans doute oublié qu'un pareil usage est partout attesté chez les anciens. Cf. Tac., *Ann.*, XIII, 16.

2. L'indulgente bonté d'Antiochus toujours prêt à justifier ses pires ennemis fait ressortir l'atrocité de Cléopâtre, et achève de justifier encore, s'il en est besoin, son châtiment.

Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah! bons dieux! quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice ou à quelque autre.

N'importe : elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi :
Mais j'ai cette douceur dedans [1] cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Règne : de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble [2]!

ANTIOCHUS

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour [3].
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.)

ORONTE

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable [4] :
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir,

1. V. *Gr.*, 31.

2. On peut comparer ces terribles adieux d'une mère à son fils avec ceux d'Agrippine (*Brit.*, V, 6) et avec ceux d'Athalie (V, 6). Cléopâtre les égale l'une et l'autre, et elle dépasse certainement dans l'art de maudire la Médée de Sénèque dont Corneille semble s'être souvenu : *Liberos similes patri similesque matri!*

3. Une actrice, Mlle Dumesnil, prononçait ce vers avec un tel accent de rage qu'un vieux militaire placé sur le théâtre ne put s'empêcher un jour de la frapper d'un violent coup de poing dans le dos en lui disant : *Va, chienne, à tous les diables.* L'actrice déclarait qu'aucun éloge ne lui avait jamais paru plus flatteur.

4. L'ambassadeur peut développer

Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui[1] m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort;
L'une et l'autre a[2] pour moi des malheurs sans exemple :
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil.
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

---

# THÉODORE

## VIERGE ET MARTYRE

### Tragédie chrétienne

1645

La première tragédie chrétienne de Corneille peut être considérée comme son plus beau chef-d'œuvre; la seconde, qui suivit *Polyeucte* à cinq années seulement d'intervalle, est manifestement sa pire erreur de goût. Le sujet, qui est tiré du *Traité des Vierges* de saint Ambroise, n'est nullement fait pour la scène, et les caractères ne laissent pas moins à désirer que l'action : la barbarie raffinée des persécuteurs, Valens et Marcelle, qui prétendent attenter non à la vie mais à l'honneur de leur victime, inspire moins de tragique horreur que de froid dégoût et l'on éprouve plus de surprise que de sympathie pour la vertu hautaine de Théodore, « cette vierge à la robe, à la collerette et aux sentiments également empesés et fiers, cette orgueilleuse martyre du plus grand style Louis XIII ! » (J. Lemaître, *Impressions de théâtre*, t. V). Les vers cependant sont parmi les mieux frappés de Corneille, et quelques morceaux qu'a inspirés le plus pur sentiment chrétien sont dignes d'être mis à côté des plus beaux endroits de *Polyeucte*.

telles moralités qu'il lui plaira : rien n'égale pour notre instruction le spectacle de Cléopâtre expirant sous les atteintes du poison qu'elle a préparé pour son fils, le poursuivant de son implacable haine jusque dans la mort, et ne regrettant enfin que d'avoir manqué son dernier crime.

1. V. *Gr.*, 14.
2. V. *Gr.*, 20.

Théodore, qui a fait vœu de virginité, refuse d'épouser Placide, le fils du gouverneur d'Antioche ; elle est l'épouse mystique de son Dieu ; elle saura tout braver pour lui rester unie.

Un obstacle éternel à vos désirs s'oppose.
Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux.....
Mais, seigneur, à ce mot ne soyez pas jaloux.
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous; mais ce n'est point un homme.
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le maître des rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix;
Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.....

Qu'on ne lui parle donc plus d'hymen, qu'on ne lui propose même pas de fuir ses bourreaux : ce serait pour elle *changer d'infamie*.

Mais pour braver Marcelle et m'affranchir de honte,
Il est une autre voie et plus sûre et plus prompte,
Que dans l'éternité j'aurais lieu de bénir :
La mort; et c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grâce à votre propre gloire;
En m'arrachant la mienne, on la va déchirer;
C'est votre choix, c'est vous qu'on va déshonorer.

Pour cette noble émule de Polyeucte, comme pour le chrétien Didyme que gagne bientôt cette contagion de l'héroïsme, la passion du martyre prime toutes les autres, et la généreuse *folie de la croix* éclate chez l'un et l'autre en admirables maximes :

Qui s'apprête à mourir, qui court à ces supplices,
N'abaisse point son âme à ces molles délices,
Et près de rendre compte à son juge éternel,
Il craint d'y porter même un désir criminel...
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie et non pas au supplice.

On ne s'étonnera pas que ces vers, lus par Bossuet à l'hôtel de Rambouillet, aient excité des applaudissements unanimes; ils firent même regretter qu'il n'eût pas lu la pièce tout entière que Corneille avait achevé, dit-on, de gâter par sa prononciation confuse, sa déclamation pesante et monotone. Lui-même au surplus en faisait l'aveu avec une amusante ingénuité :

Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

# HÉRACLIUS

## EMPEREUR D'ORIENT

### Tragédie

1647

La tragédie d'*Héraclius*, tirée d'un des plus confus épisodes des annales byzantines dans Baronius, est un de ces drames *implexes* et savamment embrouillés où se complaisait le génie laborieux de Corneille. Il n'avait pas tort cependant d'assurer que l'entière intelligence de la pièce ménageait une agréable compensation à ceux qui en feraient une sérieuse étude.

L'usurpateur Phocas a fait périr Maurice, empereur d'Orient, et croit avoir tué Héraclius, le fils de Maurice; mais Héraclius a été sauvé par une dame du palais, Léontine. Il se trouve que c'est à cette même Léontine que Phocas confie son propre fils, âgé de quelques mois, comme Héraclius : pour rétablir sur le trône la postérité de Maurice, elle substitue un enfant à l'autre. Vingt ans après, à la suite d'une demi-révélation, Phocas soupçonne la substitution, et les deux jeunes gens croient être l'un et l'autre le véritable Héraclius. Phocas veut arracher son secret à Léontine; elle reste impénétrable, et défie l'usurpateur de pouvoir distinguer son fils de son ennemi. Il s'adresse aux deux jeunes gens : tous deux répudient le triste honneur d'être nés d'un tyran, et aiment mieux périr fils de Maurice que vivre fils de Phocas Rien n'est plus dramatique que de voir livré aux émotions les plus déchirantes le cœur dur de ce tyran qui est cependant un père.

Avant ce pathétique monologue, qui est le point culminant de la pièce, quelques intéressantes scènes d'exposition méritent d'être citées.

## PHOCAS, CRISPE[1]

PHOCAS

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne;

1. Crispe, gendre de Phocas, est à la cour de Byzance ce que Photin est auprès de Ptolomée, en Égypte : un conseiller cynique et retors qui professe tranquillement la politique la plus brutale : *La violence est juste où la douceur est vaine.*

Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;
Qui croit les posséder les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir :
Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis et conservé,
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes;
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres;
Et j'ai mis au tombeau pour régner sans effroi
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années.
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déjà de se laisser séduire*
Au premier imposteur armé pour me détruire.
Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zèle charmé*.
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?

CRISPE

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS

Quiconque en est l'auteur devait mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort est trop certaine et fut trop remarquable,
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avait que six mois, et lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang;
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'âme,
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.

Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût longtemps cherché :
Il fut livré par elle, à qui pour récompense
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
Était resté sans mère en ce moment fatal.
Juge par là combien ce conte est ridicule.

Néanmoins, sur le conseil de Crispe, le tyran Phocas se décide à regagner l'affection du peuple, si profondément attaché à la maison de Maurice. Il fait donc venir Pulchérie, fille du dernier empereur de Byzance, et lui propose une dernière fois la main de son fils. Celle-ci, pleine d'horreur pour le tyran, répond en digne émule des Émilie et des Laodice.

## PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE

PHOCAS

Enfin, madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'État défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnaissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime :
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je veux me satisfaire,
Qu'il faut me craindre en maître ou me chérir en père,
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir!

PULCHÉRIE

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté
J'ai voulu me défendre avec civilité;
Mais puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il fallait me cacher avec quelque artifice

Que j'étais Pulchérie, et fille de Maurice,
Si tu faisais dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre;
Et puisque avecque moi tu veux le couronner
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai monarque et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon âme indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique et non de ta pitié.
Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve :
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal* sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre
Mais connais Pulchérie et cesse de prétendre *.
Je sais qu'il m'appartient, ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien, il ne saurait me plaire;
Et ta mort que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter :
Voilà quelle je suis et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS

J'ai forcé ma colère à te prêter silence
Pour voir à quel excès irait ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire

Depuis vingt ans je règne et je règne sans toi;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place;
Son choix en est le titre; et tel est notre sort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'État il fallut l'accorder;
Mon cœur qui résistait fut contraint de céder;
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille,
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
Et sans avoir besoin de titres ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui[1].

PULCHÉRIE

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux!
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes;
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au salut de l'État!
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse!
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse.
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire était chez nous un droit héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin.
Et je pourrais avoir l'âme assez abattue...

PHOCAS

Eh bien! si tu le veux, je te le restitue,
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends et te fais des caresses
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur

1. Ce mélange de souplesse et de violence, de ruse et de férocité fait de Phocas un des caractères les plus complexes et les plus singulièrement vrais qu'il y ait à la scène.

Autoriser ta haine et flatter* ta douleur;
Par un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? était-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime :
Comme ma haine est juste et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands Etats;
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne;
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
S'il ne devait régner; me pourrait être aimable;
Et cette grandeur même où tu le veux porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'assure par là leur trône au meurtrier!
Non, non, si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui!
Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paraître :
Tyran, descends du trône et fais place à ton maître[1].

1. Pour une Romaine du Bas-Empire, Pulchérie, on le voit, n'a pas

PHOCAS

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau;
Te donne cette audace et cette confiance!
Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance.
Mais...

PULCHÉRIE

Je sais qu'il est faux; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang;
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle impósture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler;
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage,
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi;
Prends cette occasion pour te faire justice.

PHOCAS

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir;
Ma patience a fait par delà son pouvoir.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits;
Dans ton âme à ton gré change ma destinée;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHÉRIE

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort,
A qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

En vain Héraclius, qui passe pour Martian, fils de Phocas, intervient près de lui en faveur de Pulchérie. Malgré sa tendresse pour son fils, le père résiste à ses sollicitations : *Résous-la de t'aimer, si tu veux*

trop dégénéré de ses modèles, les Émilie, les Camille ou les Cornélie, et c'est d'elle aussi que La Bruyère a pu dire : « Ils sont plus grands et plus romains dans ses vers que dans leur histoire. »

*qu'elle vive.* — Mais voici que l'amour paternel, dans le cœur de ce dur tyran, est mis à une plus rude épreuve. Il apprend, par une révélation volontairement incomplète de Léontine, que Martian, qu'il croyait être son fils, n'est autre qu'Héraclius, et qu'il conspire contre lui. Il jure de le faire périr; mais Héraclius, dont Phocas veut se croire maintenant le père, se défend d'être son fils et réclame l'honneur de périr de la main du tyran :

Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez votre haine et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis :
Perdez Héraclius et sauvez votre fils.

Livré aux perplexités les plus cruelles, le tyran en est réduit à s'écrier avec désespoir :

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis,
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
Je sais que je le vois, et ne le puis trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian, à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait!
Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait[1].
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connaître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,

1. Voltaire croit reconnaitre un souvenir de ces beaux vers dans une célèbre pensée de Pascal : « Voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si Dieu la soutient (*la nature*), elle le marquât sans équivoque; et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. » (*Pensées*, XIV, 2.)

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

Phocas fait venir Léontine et la presse de lui dire l'entière vérité. Léontine, qui hait le tyran, lui répond par ce vers admirable, résumé pathétique de l'action :

Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

Et elle ajoute, avec l'accent d'une joie atroce, en savourant la douceur de cette vengeance inouïe :

L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon âme jouira de ton inquiétude :
Je rirai de ta peine, ou si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

Ce n'est encore que la moindre partie des complications dramatiques qui se déroulent sur la scène et se dénouent enfin par la mort de Phocas et l'élévation au trône d'Héraclius. On comprend que Corneille ait dit de sa pièce qu'il fallait « la voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence ». Il ne le disait pas sans un certain air de triomphe. La Bruyère le lui fit payer par le malicieux éloge que l'on sait : « L'on est plus occupé aux pièces de Corneille », et c'est aussi sans doute en pensant à ce qu'on a nommé « le logogriphe d'*Héraclius* » que Boileau écrivait dans son *Art Poétique :*

Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

*Héraclius* fut imité par Caldéron dans l'un de ses drames les plus célèbres : *En cette vie tout est vérité et tout est mensonge*, et Corneille semble avoir pris plaisir à rendre hommage au mérite de son imitateur espagnol, lorsqu'il écrivit dans l'*Examen* de sa propre pièce : « C'est un heureux original dont il s'est fait de belles copies. »

# ANDROMÈDE

## Tragédie

1650

Andromède est une féerie à grand spectacle, inspirée des *Métamorphoses* d'Ovide. L'oracle de Vénus annonçant qu' « Andromède ce soir aura l'illustre époux qui seul est digne d'elle et dont seule elle est digne », l'oracle de Neptune répondant qu' « Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux », Jupiter déclarant enfin, pour accorder les deux prédictions, que son fils Persée épousera Andromède, mais que « des noces de son fils la terre n'est pas digne », ce sont là d'heureux prétextes à figurations et à machines. Mais dans une pièce qui « n'est que pour les yeux », Corneille n'a pas laissé d'écrire quelques beaux vers, témoin le prologue lyrique où Melpomène et le Soleil, debout dans les nues sur son quadrige, célèbrent à l'envi la gloire du roi :

> Cieux, écoutez; écoutez, mers profondes;
> Et vous, antres et bois,
> Affreux déserts, rochers battus des ondes,
> Redites après nous d'une commune voix :
> Louis est le plus jeune et le plus grand des rois.

On aime à découvrir dans cette strophe comme un premier dessin de l'ode prophétique de Racine :

> Cieux, écoutez ma voix : terre, prête l'oreille ;

et en même temps comme un vague linéament de la belle stance de Lamartine (*Premières Méditations*, Le Lac) :

> O lac ! rochers muets ! grotte, forêts obscures !

# DON SANCHE D'ARAGON

## Comédie héroïque

### 1650

**Préface de Don Sanche.** — La Préface de *Don Sanche* est célèbre par la théorie du *drame bourgeois* qui s'y trouve pour la première fois esquissée : la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition et à qui nous ressemblons tout à fait, n'est-elle pas plus émouvante que l'image des infortunes qui font trébucher de leurs trônes les grands monarques avec qui nous n'avons aucun rapport? Telle est la question que se pose Corneille et à laquelle *Don Sanche* ne peut à la vérité servir de réponse, puisque la pièce se passe entre des personnages de rang illustre et qu'elle est simplement une tragi-comédie, ou, comme disait Corneille, une *comédie héroïque.*

**Sources de Don Sanche.** — Les données principales en sont empruntées à deux œuvres espagnoles : Le *Palais en désordre*, de Lope de Vega et *Dom Pélage*, de Juvenel. On trouve en particulier dans ce dernier roman la scène de la reconnaissance (V, 4) avec ses diverses péripéties. Mais ce que Corneille doit surtout à l'Espagne, c'est le caractère éminemment romanesque de son drame. Don Sanche ne renouvelle pas seulement les exploits merveilleux des Amadis et des Esplandian ; sa fortune a, comme la leur, les plus étranges vicissitudes ; comme eux, il est entouré de princesses éprises de chevalerie, et son existence protégée par les mêmes fées, aussi charmantes que capricieuses, semble être un voyage dans le pays de la fantaisie. Si l'honnête licencié qui prit à tâche de guérir don Quichote en brûlant ses romans avait réussi à en faire un complet autodafé, on retrouverait au moins la substance et l'esprit de la littérature chevaleresque de l'Espagne dans le *Don Sanche* de Corneille.

**Intérêt moral de Don Sanche.** — Ce qu'on ne trouve pas pourtant dans ces romanesqùes récits, c'est le développement logique et harmonieux d'un caractère. Tel est au contraire le mérite singulier de *don Sanche.* Le héros ne cesse de grandir sous nos yeux à mesure qu'il rencontre au dehors et surtout au dedans de lui de nouveaux adversaires. L'ambition s'est fait jour dans le cœur du soldat de fortune : il est trop loyal pour ne pas avouer l'obscure naissance qui y fait obstacle. La tendresse non équivoque de la reine vient troubler son cœur : il a trop de vraie noblesse pour ne pas immoler à la piété filiale jusqu'à la dernière espérance de son amour. On voit que par la magnanimité de ses sentiments, au moins autant que par la vaillance de son bras. don Sanche est le digne frère d'un Rodrigue ou d'un Nicomède.

# DON SANCHE D'ARAGON

PERSONNAGES

D. ISABELLE, reine de Castille.
D. LÉONOR, reine d'Aragon.
D. ELVIRE, princesse d'Aragon.
BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.
CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.
D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.
D. LOPE DE GUSMAN,
D. MANRIQUE DE LARE } grands de Castille.
D. ALVAR DE LUNE,

La scène est à Valladolid.

---

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

D. LÉONOR, D. ELVIRE

D. LÉONOR

près tant de malheurs, enfin le ciel propice
'est résolu, ma fille, à nous faire justice :
otre Aragon, pour nous presque tout révolté,
nlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
rise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
e remet sous nos lois, et reconnaît ses reines;
t par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
end d'un si long exil le retour éclatant.
Comme nous, la Castille attend cette journée
ui lui doit de sa reine assurer l'hyménée :
ous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
ue ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
ous allons en des lieux sur qui[1] vingt ans d'absence
ous laissent une faible et douteuse puissance :

1. V. *Gr*. 14.

Le trouble règne encore où vous devez régner;
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mère et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauraient bien mieux que nous assurer vos États,
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous;
On aime votre sceptre, on vous aime; et sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

D. ELVIRE

Ce comte est généreux, et me l'a fait paraître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître*.
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix:
Et comme ses rivaux lui cèdent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite :
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout?
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître?
Montons, de grâce, au trône; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

D. LÉONOR

Vous les abaissez trop; une secrète flamme
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre âme :
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue:
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément[1]...

D. ELVIRE

Vous pourriez en juger plus favorablement;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache:

1. Qu'une princesse pût penser à un soldat de fortune et que le fils d'un pêcheur osât lever les yeux sur une reine, c'est ce que le grand Condé refusa d'admettre, et l'on sait que sa sentence fit tomber la pièce.

Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadèmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes!

D. LÉONOR

Quoi! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez!

D. ELVIRE

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'âme noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance;
Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le caresse;
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :
Il a trop de vertus pour être téméraire;
Et si jamais ses vœux s'échappaient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir et le mettre en usage!

D. ELVIRE

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement?

D. ELVIRE

De ses pareils la guerre est l'unique élément :
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix :
S'y voyant sans emploi, sa grande âme inquiète[1]
Veut bien de don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

1. C'est de ces mots mêmes que Musset s'est servi pour caractériser une artiste de génie dans son Ode devenue classique *à la Malibran*.

D. LÉONOR

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE

Madame, la reine entre.

## SCÈNE II

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE

D. LÉONOR

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardens souhaits
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets.

D. ISABELLE

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'État.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre,
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
Que pour le soutenir il nous faille un époux!
A peine ai-je deux mois porté le diadème,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,
Si toutefois sans crime et sans m'en indigner
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte;
Et pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes États m'en prient;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune ont un mérite rare :
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LÉONOR

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire;
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire :
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE

Madame, je suis reine et dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos désirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, et m'inspire
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire!

## SCÈNE III

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE,
D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS

D. ISABELLE

Avant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément;
Que les deux méprisés et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :
Car enfin, je suis libre à disposer de moi:
Le choix de mes États ne m'est point une loi;
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous;
Vous m'en êtes plus chers et plus considérables;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits,
Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le Ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux, en le faisant, pouvoir ne pas le faire,
Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE

C'est une autorité qui vous demeure entière;
Votre État avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
Que par obéissance à vos commandements.

Ce n'est point ni son choix, ni l'éclat de ma race
Qui me font, grande reine, espérer cette grâce :
Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer :
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;
Et que votre vertu nous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'âme à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;
Que vous laisser borner, c'est vous-même affaiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir;
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devrait peu de chose,
Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux
Au choix de vos États aussi bien que de vous.
Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu roi daigna considérer,
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère et quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE

Sous les profonds respects de cette déférence,
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR

Madame...

D. ISABELLE

C'est assez, que chacun prenne place.

Pendant que la reine et les grands d'Espagne s'asseyent, Carlos voyant un siège vide, s'avance pour le prendre.

D. MANRIQUE

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS

J'ai vu la place vide et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat :
J'en avais pour témoin le feu roi, votre frère,
Madame, et par trois fois...

D. MANRIQUE

Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE

Vous en êtes instruits, et je ne la[1] suis pas;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connaître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre.

D. ISABELLE

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre.
Nous aurons temps[2] pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.

1. V. *Gr.*, 10. 2. V. *Gr.*, 4.

On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le More au pied de sa muraille,
Et rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus et défit les vainqueurs,
Ce même roi me vit dedans l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand tout percé de coups, sur un monceau de morts,
Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prèt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois,
Tel me voit et m'entend, et me méprise encore
Qui gémirait sans moi dans les prisons du More.

D. MANRIQUE

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur; et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont le feu Roi me promit récompense;
Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

D. ISABELLE

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne[1],
Seyez-vous, et quittons ces petits différents...

D. LOPE

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et s'il en faut notre reconnaissance,
Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre sans lui nous étions prisonniers;

1. Entendez : je vous la garantis.

Mais enfin la valeur sans l'éclat de la race
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux;
Moi je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connaître.
Mais pour en quelque sorte obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race et mon bras est mon père [1].

D. LOPE

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire :
Sans doute il n'est pas noble.

D. ISABELLE

Hé bien! je l'ennoblis*.
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE

Encore un mot, de grâce.

D. ISABELLE

Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez?

*D. MANRIQUE

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités :
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE à Carlos.

Hé bien! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
(Carlos s'assied; tous se lèvent.)

D. MANRIQUE

Achevez, achevez; faites le roi, madame :
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'était pas sans mystère;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montraient bien dans votre âme un tel choix préparé.

1. Corneille fait pâlir ici Juvénal (*Satires*, VIII) et l'imitation qu'en a donnée d'Aubigné dans ses *Tragiques* :

La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie :
Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie.

Il n'a pas à craindre davantage la comparaison avec la *Satire* de Boileau sur la noblesse, ni avec le célèbre résumé qu'en a donné Voltaire dans ce vers éclatant :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir et loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE

Arrêtez, insolent; votre Reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne;
Et pour la démentir veut bien vous assurer
Qu'au choix de vos États elle veut demeurer;
Que vous tenez encor même rang dans son âme;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme,
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. ISABELLE

Ne faites point ici de fausse modestie;
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi;
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre et connaît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moi, qui n'en connais que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois, que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour.
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne,
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
Allons, Reines, allons, et laissons-les juger
De quel côté l'amour avait su m'engager[1].

1. On est en plein royaume des fées, | et les coups de baguette de la fantaisie

## SCÈNE IV

DON MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS

DON LOPE

Hé bien, seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce,
Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir :
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

DON MANRIQUE

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.
Je sais ce que la reine en mes mains a remis :
J'en userai fort bien; vous n'avez rien à craindre;
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux;
Je serais téméraire et m'en sens incapable;
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner :
Ce sera votre épée et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadème;
Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur,
Et je le garde...

DON LOPE

A qui, Carlos?

CARLOS

A mon vainqueur
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine,
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu:
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

se succèdent sans trêve : il est à peine besoin de faire remarquer tout ce que ces données romanesques ont d'invraisemblable. Molière, au 3e acte des *Amants Magnifiques*, semble avoir emprunté à Corneille cette idée scénique.

## SCÈNE V

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR

D. LOPE

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE

Il se méprend pourtant, s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR

Refuser un combat!

D. LOPE

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier :
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE

La reine qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

D. ALVAR

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables;
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

D. MANRIQUE

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espère par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois
Qu'elle nous hait dans l'âme autant qu'elle l'adore :
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE

Vous la respectez fort : mais y prétendez-vous?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

D. ALVAR

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai partout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :
Le champ vous sera libre.

D. LOPE

A la bonne heure, comte;
Nous vous irons alors le disputer sans honte;
Nous ne dédaignons point un si digne rival :
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

# ACTE SECOND

## SCÈNE I

### D. ISABELLE, BLANCHE

D. ISABELLE

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère?
Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire,
Mon cœur fait un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrit un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine :
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptres; s'il est vrai que tout vous soit possible.
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE

Je présumais tantôt que vous les alliez croire;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
Au choix de don Carlos semblait tout préparer :

Je le nommais pour vous. Mais enfin par l'issue
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE

Dis que, pour honorer sa générosité,
Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
Je voulais seulement essayer leur respect,
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine;
Et comme enfin ce choix me donnait de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard :
J'allais nommer pourtant, et nommer au hasard :
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée :
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paraître
Que ce change de nom ne fasse méconnaître,
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur :
M'en voulant faire avare, ils m'en faisaient prodigue;
Ce torrent grossissait, rencontrant cette digue :
C'était plus les punir que le favoriser.
L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et l'ayant satisfait, l'obliger à se taire;
Mais, hélas! en mon cœur il avait tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage,

De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage :
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
J'espérais que l'amour pourrait suivre son choix,
Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable,
Recevrait de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait :
Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet :
Car mon âme pour lui, quoique ardemment pressée,
Ne saurait se permettre une indigne pensée;
Et je mourrais encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander,
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion, dessous cette couleur,
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devais par mon choix étouffer cent querelles;
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignaient assez souvent honorer de leurs yeux :
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie

D. ISABELLE

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront.
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance [1] :
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user;
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
Voici déjà Carlos que je viens de mander :

1. On applaudissait avec transport ces vers au dix-huitième siècle; le gouvernement les fit supprimer. Celui dont un peu plus tard Napoléon eût rêve de faire un prince passait alors pour républicain.

Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon âme est toujours la maîtresse.

## SCÈNE II

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE

D. ISABELLE

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi :
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D. ISABELLE

Vous êtes donc content; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS

De moi?

D. ISABELLE

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre :
Écoutez. Votre bras a bien servi l'État,
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat;
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le marquis cessait d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens ;
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre :
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même État, me demandant un roi,

Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête;
Vous en avez suivi la première chaleur :
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :
Quand un doute si juste aurait dû vous toucher
J'avais pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur et non pour les détruire.
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux;
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvait sur tous trois donner quelque avantage,
On dirait que l'État, me cherchant un époux,
N'en aurait pu trouver de comparable à vous?
Ah! si je vous croyais si vain, si téméraire...

CARLOS

Madame, arrêtez là votre juste colère;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auraient pour vous sans crime
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des grâces de l'esprit et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits, l'âme toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer;
Et les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même :
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels désirs!...
Je vous aime, madame, et vous estime en reine;
Et quand j'aurais des feux dignes de votre haine,
Si votre âme, sensible à ces indignes feux,
Se pouvait oublier jusqu'à souffrir mes vœux;

Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyais descendre,
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.
  L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire :
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrais mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie.
Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître :
Je puis en mal juger, je puis les mal connaître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos États;
Mais, du moins, si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte et le regret;
Et même, si votre âme en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos par de muets soupirs
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme;
Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur se serait modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée :
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
  Je ne le cèle point; j'aime, Carlos, oui, j'aime;
Mais l'amour de l'État, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux :
Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour :
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,

Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS

Ah! si le ciel tantôt me daignait inspirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire.....

D. ISABELLE

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auraient épargné
Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné;
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne serait que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserais par là l'honneur de tous les quatre :
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi, cependant, qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS

Don Alvar.

D. ISABELLE

Don Alvar!

CARLOS

Oui, don Alvar de Lune.

D. ISABELLE

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS

On le dit: mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE

Je devine à peu près quel intérêt l'engage:
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.

Adieu. Souvenez-vous surtout de ma défense;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

## SCÈNE III

CARLOS

Consens-tu qu'on diffère, honneur, y consens-tu [1]?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence?...
Tu murmures, ce semble? Achève, explique-toi.
La reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point son sujet : l'Aragon m'a vu naître.
O ciel! Je m'en souviens et j'ose encor paraître;
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils!
Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre!
Injurieux destin qui seul me rends à plaindre!
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer :
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.
Lasse-toi désormais de me faire trembler;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi; la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé;
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine
Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

## SCÈNE IV

D. ELVIRE, CARLOS

Ah! Carlos, car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,

1. Ce monologue lyrique est le digne pendant des stances du Cid : don Sanche est partagé entre son *honneur* et ses devoirs de sujet, comme Rodrigue entre son *devoir* et son amour. Avec les plus belles pages du *Cid*, il a eu le privilège d'être parodié par les *burlesques* du temps, entre autres Scarron.

Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne.
Et que je présumais n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerais toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrais sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,
S'il avait comme lui son bras à mon service.
Je venais à la reine en demander justice;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
  Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS

Moi, madame?

D. ELVIRE

Écoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole :
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance;
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main;
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,
Et qui, du même bras que m'engageait sa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine;
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Peñafiel, Burgos, et Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame.
Le changement de rang ne change point mon âme :

Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie,
Attirerait sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderait, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il aurait mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,
Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas, toutefois, madame, qu'il l'oublie :
Mais bien que je vous doive immoler don Garcie,
J'ai vu que vers la reine on perdait le respect,
Que d'un indigne amour son cœur était suspect;
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS

Ce n'est point en sujet que je cours au combat;
Peut-être suis-je né dedans quelque autre État :
Mais, par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre;
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoique engagé demain à combattre pour elle,
S'il fallait aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire :
Cependant je ne puis servir elle ni vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.
Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines,
Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verrait déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour :
L'âme d'un tel amant, tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée;

Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner;
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner :
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte;
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages partout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,
Que partager son âme est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux;
Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
Et, comme il n'est enfin ni rigueurs, ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard, en mourant, une larme.

CARLOS

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

D. ELVIRE

Allons voir si la reine agirait autrement,
S'il en devrait attendre un plus léger supplice.
Cependant don Alvar le premier entre en lice;
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

**Acte III.** — La reine montre pour Carlos un amour toujours plus inquiet et celui-ci ajoute encore une nouvelle cause à ses anxiétés en refusant d'épouser la sœur de l'un des deux comtes que l'on vient de lui proposer. *Aimerait-il ailleurs?* se demande la reine, sentant la jalousie s'éveiller dans son cœur :

BLANCHE

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?

Je ne sais pas s'il aime ou donc Elvire ou vous.
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne :
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer :
Je veux bien plus : qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui,
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connaît trop bien;
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence :
Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi!

**Acte IV.** — Le bruit cependant vient à se répandre que le prince héritier d'Aragon n'est pas mort, comme on l'avait cru longtemps, qu'il a combattu en Castille sous un nom d'emprunt, bref *que cet illustre prince est le vaillant Carlos*. Les grands seigneurs d'accourir aussitôt vers Carlos pour le féliciter : la réponse qu'il leur fait est merveilleuse de fierté à la fois et de mélancolie, de dignité triste et d'ironique dédain :

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris.
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputais ce faux bruit aux fureurs* du hasard.
Et doutais qu'il pût être une âme assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie :
Mais puisque c'est un jeu de votre belle humeur.
Sachez que les vaillants honorent la valeur;
Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.

Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous m'en raillerez mieux;
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire,
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :
La bague de la reine est encore en ma main;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille;
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

La reine Isabelle souhaite ardemment que Don Carlos soit le prince d'Aragon. Elle interroge le soldat qui, toujours franc, fait taire son ambition, son amour secret pour la reine de Castille, et nie que ce beau rêve, si flatteur qu'il puisse être, ait la moindre réalité :

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien!
Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard ou nourri par pitié;
Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque espérance
Sur votre incertitude et sur mon ignorance;
Je me figurerais ces destins merveilleux
Qui tiraient du néant les héros fabuleux;
Et me revêtirais des brillantes chimères
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder sceptre ni diadème,
Qu'ils n'emportent mon âme au delà d'elle même :
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre!
Je ne suis point Don Sanche et connais mes parents;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends,
Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux, peut-être,
Avec vos députés vous le feront connaître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité.
Qui ne fait que justice à ma témérité,

**Acte V.** — Mais c'est en vain que Carlos proteste de l'humilité de son origine : on n'en persiste pas moins à voir en lui quelque fils de prince qui s'ignore lui-même, lorsque tout à coup le vieux pêcheur, père de Carlos, se présente à la cour : il n'en faut pas plus pour renverser tant de *châteaux en Espagne*. Ce nouveau coup de théâtre est annoncé à la reine, par Blanche, une de ses confidentes.

BLANCHE

Ah! Madame!

D. ISABELLE

Qu'as-tu?

BLANCHE

La funeste journée!

Votre Carlos...

D. ISABELLE

Hé bien?

BLANCHE

Son père est en ces lieux,

Et n'est...

ISABELLE

Quoi?

BLANCHE

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE

Qui te l'a dit?

BLANCHE

Mes yeux.

D. ISABELLE

Tes yeux?

BLANCHE

Mes propres yeux.

D. ISABELLE

Que j'ai peine à les croire!

D. LÉONOR

Voudriez-vous, Madame, en apprendre l'histoire?

D. ELVIRE

Que le ciel est injuste!

D. ISABELLE

Il l'est, et nous fait voir
Par cet injuste effet son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une âme si belle,
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE

Avec beaucoup de honte et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyais descendre;
En vain de ce faux bruit il se voulait défendre;
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
Murmurait tout autour : « Don Sanche d'Aragon! »
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui, qui le reconnaît, frémit de sa disgrâce;
Puis laissant la nature à ses pleins mouvements,
Répond avec tendresse à ses embrassements[1].
Ses pleurs mèlent aux siens une fierté sincère;
On n'entend que soupirs : « Ah! mon fils! — Ah! mon père!
« — O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
« Tu m'as rendu la vie! — et — Vous m'avez perdu! »
Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie;
Il s'aveugle soi-même; et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos passe pour imposteur,
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes :
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue;
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue :
Et pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traîner ce bonhomme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même[2],
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème;
Et dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,

1. On peut opposer à cette noble piété filiale la sotte vanité du *Glorieux* de Destouches qui rougit de son père et le fait rougir de lui :

J'entends ; la vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de [vous.

2. On connaît la belle scène de Tillotson apercevant son père à la porte de son palais épiscopal et se jetant à genoux pour le recevoir au milieu des valets qui veulent le chasser, comme aussi l'histoire de M. de Sully refusant de reconnaître sa mère sous les atours dont on l'a parée et se jetant dans ses bras aussitôt qu'il l'aperçoit sous ses habits de paysanne. Don Sanche n'est pas un moins noble type du respect filial, lui qui immole à sa piété plus qu'une mauvaise honte, la dernière espérance de son amour.

Les plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père;
On tremble devant lui, sans croire son courroux;
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

Comment Carlos a-t-il vu ce véritable coup de foudre détruire les chimériques espérances qu'il avait un moment au moins caressées? Avec une âme sereine et magnanime, en homme qui sait que la vraie noblesse s'acquiert plus sûrement par le mérite qu'elle ne se transmet par le sang. Son seul regret est d'avoir un instant écouté la voix flatteuse de l'ambition, mais l'histoire de sa vie, qu'il retrace en quelques mots, est là pour témoigner combien toute pensée basse du moins lui fut toujours étrangère.

Hé bien, Madame, enfin on connaît ma naissance :
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurais évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeste :
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon père, on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme[1] :
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils :
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
De grâce, commandez qu'on me rende mon père :
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.....
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache;
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain :

1. Rien n'est plus *poétique* que de tels vers, pourtant si simples de tour et d'expression, si l'on prend la *poésie* au sens où Coleridge, non sans profondeur, la définissait « les mots les plus justes à la meilleure place pour rendre les plus nobles idées ».

Sanche enfin malgré lui, dedans cette province.
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
Voilà ce qu'a pu faire et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravalait le nom de ces aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
Éclate encore assez pour honorer ma race,
Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du Ciel j'ai fait beaucoup de rien.

La reine est digne de comprendre don Sanche et d'apprécier son héroïque fierté : elle trouve pour lui parler des accents doux et graves qui expriment à la fois l'affection et le respect :

Et vous que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu.
Miraculeux héros dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père et de n'en rougir point
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

Faut-il ajouter qu'on retrouve au dernier moment un billet du feu roi d'Aragon qui explique que Carlos est bien Sanche, prince d'Aragon, confié en naissant à la femme d'un pêcheur, lequel l'a toujours pris pour son fils? On voit que rien ne manque à la pièce de Corneille pour ressembler à un conte de fée; mais ce qu'on ne trouve guère dans les contes, c'est la peinture d'une âme grande et belle, le portrait d'un véritable héros, comparable aux plus belles créations du poète.

---

# NICOMÈDE

**Sources de Nicomède.** — « Prusias, roi de Bithynie, est-il dit dans l'abrégé historique de Justin, résolut de faire assassiner son fils Nicomède, pour favoriser ses autres fils, qu'il avait eus d'une autre femme. et qu'il faisait élever à Rome. Ce dessein fut découvert au jeune prince qu'on exhorta en même temps à se venger. » Tel est le fond de *Nicomède*. Corneille ne se contenta pas d'en emprunter les grandes lignes à Justin ; il en peignit solidement les *dessous* en étudiant dans Tite-Live les artifices de la politique romaine, l'abaissement des monarchies orientales devant le sénat, et en particulier la dégradation de ce Prusias qui remplaçait sa couronne royale par un bonnet d'affranchi et se montrait prêt à toutes les lâchetés pour conserver une ombre de pouvoir. Ce serait méconnaître les libertés nécessaires au poète tragique que de reprocher à Corneille d'avoir. sur la foi d'Amyot. confondu Flamininus, le diplomate adroit qui arracha à Prusias la mort d'Annibal avec Flaminius, le vaincu du lac de Trasimène, et d'avoir. au Nicomède de l'histoire qui égorge son père dans une caverne. substitué ce noble héros qui a une si haute idée de la liberté humaine. et semble, mieux encore qu'un Mithridate, digne de venger l'univers.

**Intérêt historique de Nicomède.** — Un intérêt historique d'un autre genre dans *Nicomède*, c'est encore l'analogie qu'on a cru trouver entre certaines situations de la tragédie et les événements contemporains de Corneille. Nicomède, accablant de son altier persiflage ses ennemis qui le tiennent en leur pouvoir, n'est-ce pas Condé sortant de sa prison « comme un homme qui était plus en état de faire grâce que de la demander »? Flaminius, l'ambassadeur romain si puissant sur l'esprit d'Arsinoé, ne rappelle-t-il pas Mazarin, le ministre italien. si absolu à la cour d'Anne d'Autriche? Laodice, provoquant une sédition pour délivrer Nicomède, n'a-t-elle pas pris pour modèle Mme de Longueville soulevant la Normandie pour sauver son mari? et quand Prusias étale son cynique égoïsme à tous les yeux. ne se montre-t-il pas de la même école qu'un Gaston d'Orléans, désavouant sa fille, la grande Mademoiselle, avec une impudente couardise? Coïncidences piquantes en effet, mais moins dignes d'intérêt en somme que le rapport général de la pièce avec la crise politique dont Corneille venait d'être le témoin. Dans Nicomède en effet revit tout entière l'époque aventureuse et romanesque de la Fronde : le goût de l'intrigue et des menées de cour répandu surtout parmi les femmes, l'amour de la grandeur fas-

tueuse, quelque peu insolente et empanachée, la mode de l'ironie dans tous les entretiens et enfin le mélange du sublime et du bas, des paroles grandioses et des petites manœuvres, des propos familiers et des gestes sublimes, ne sont-ce pas là précisément les traits les plus caractéristiques de cette brillante et confuse génération ? et que faut-il de plus pour mettre à néant la fameuse théorie de la Harpe « que rien dans les tragédies de Corneille ne rappelle le temps où elles ont été composées » ?

**Portée morale de Nicomède.** — Mais ce qu'on doit mettre plus haut que l'intérêt historique, plus haut même que le style si original de ce drame, où le ton tragique se trouve partout assez abaissé pour admettre sans disparate les familiarités du genre comique, c'est la grande idée morale qui domine la pièce. Nicomède, traqué par d'indignes adversaires, ne se laisse pas désarmer de son courage et de sa noble fierté. Sur le point de subir la pire destinée et d'être emmené à Rome, mais toujours soutenu par cette force d'âme qui sied aux vaincus, il se voit tout à coup délivré, et son libérateur se trouve être cet insignifiant Attale, le dernier qui parût capable de le sauver. C'est qu'à écouter les paroles de son généreux frère, Attale a senti le désir de rivaliser de vaillance avec lui, et même de le vaincre en générosité. Nicomède, en éducateur énergique et impérieux, par ses sarcasmes même et ses rebuffades, a suscité en son élève des énergies fécondes, il a imprimé à sa faible nature un heurt violent et salutaire, il a été son vrai maître en héroïsme. Aussi quand Attale se découvre à lui comme son sauveur, il faut entendre avec quelle chaleur d'âme éclate l'orgueil ému du maître ! Fierté légitime, s'il est vrai qu'il n'est pas de plus noble tâche que de provoquer des ardeurs généreuses, d'inspirer, sans même y exhorter, de nobles actes, et, comme on l'a dit, de semer dans les cœurs, non des plantes, mais des semences.

**Caractère de Nicomède.** — On a prétendu voir dans *Nicomède* un de ces drames de *cape et d'épée* où la variété des aventures romanesques suffit à masquer l'insuffisance de l'intérêt dramatique. C'est méconnaître le mérite propre de cette tragédie, qui est avant tout un drame psychologique, l'étude émouvante d'un caractère. Nicomède est en effet l'une des physionomies les plus attachantes du théâtre de Corneille. On ne peut avoir à la fois moins de passion et plus de vie, plus de jeunesse et moins d'illusions que ce lucide et véhément homme d'action. Trop au-dessus de ses ennemis pour les haïr et des événements pour en être ému, il conserve intacte l'indépendance de son vouloir, et c'est de lui plutôt que du flottant héros de Schiller, Wallenstein, qu'on pourrait dire avec le poète : « C'est dans ton cœur que sont les étoiles de ton destin ! » Le ressort de cette confiante et joyeuse énergie, c'est le sentiment de la noble tâche à laquelle il a voué sa vie : adversaire implacable de la domination romaine, il s'est donné pour mission de rendre cœur aux âmes dégradées par la servitude et d'augmenter la somme de liberté morale qui reste dans le monde. Ce sublime dessein n'est pas moins le secret de sa sérénité que celui de

sa grandeur, et, si l'on veut savoir la source de ce flot toujours jaillissant d'ironie, de gaîté et de bravoure, c'est dans la conscience de sa féconde activité qu'on la trouvera [1].

---

# NICOMÈDE[2]

## Tragédie, 1651

ACTEURS

PRUSIAS, roi de Bithynie.
FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.
ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.
NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.
LAODICE, reine d'Arménie.
ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé
ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.
CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scène est à Nicomédie.

---

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

NICOMÈDE, LAODICE

LAODICE

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, Seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur;
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.

1. V. Hugo semblait définir cette nature de héros quand il écrivait :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce [sont
Ceux dont un destin ferme emplit l'âme et le [front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre [cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but [sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour
Ou quelque saint labeur ou quelque grand [amour.

2. L'*Alliance* a publié une édition à part de cette pièce, annotée par M. l'abbé Grosjean.

Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.
Votre marâtre y règne; et le roi votre père
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
Jugez après cela de votre sûreté.
La haine que pour vous elle a si naturelle[1]
A mon occasion encor se renouvelle.
Votre frère son fils, depuis peu de retour...

NICOMÈDE

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour[2].
Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à sa mère étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandait Annibal[3];
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où[4] l'effroi de son nom le destinait chez eux.
Par mon dernier combat je voyais réunie
La Cappadoce entière avec la Bithynie,
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, Madame, et je le voi[5],
Puisque Flaminius obsède encor le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose[6];
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter[7],
Pour aider à mon frère[8] à vous persécuter.

LAODICE

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,

1. V. *Gr.*, 47. — 2. V. *Gr.*, 21.
3. Ce mélange d'énergique familiarité (*marchander Annibal*) et de préciosité galante (*ma princesse, ma reine*) date avec précision *Nicomède*. On reconnaît le ton de la rude et subtile génération qui allait disparaître de la scène politique après les derniers combats de la Fronde.
4. V. *Gr.*, 17. — 5. V. *Gr.*, 1. — 6. V. *Gr.*, 22. — 7. V. *Gr.*, 15. — 8. V. *Gr.*, 23.

L'engage en sa querelle, et m'en fait défier[1].
Mais, Seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre :
Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
S'il faut votre présence à soutenir ma foi[2],
Et si je puis tomber en cette frénésie*
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie;
Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
Qui tremble à voir une aigle, et respecte un édile!

NICOMÈDE

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentiments si peu dignes de vous.
Je crains la violence, et non votre faiblesse;
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse*.....

LAODICE

Je suis reine, Seigneur; et Rome a beau tonner,
Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner :
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon père;
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
N'a droit de l'en *dédire, et me choisir un roi[3]!
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abjet[4]
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE

Et le puis-je, Madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme,
Qui pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège?

1. V. *Gr.*, 26 et 13.
2. V. *Gr.*, 38.
3. V. *Gr.*, 39.
4. V. *Gr.*, 1.

Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime;
Et vous serez bientôt la première victime
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler[1].
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne[2],
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, et pour me protéger
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte;
Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur;
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre;
Et fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée;
Ne montrez à la cour que votre renommée;
Assurez votre sort pour assurer le mien;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMÈDE

Retourner à l'armée! ah! sachez que la reine
La sème d'assassins achetés par sa haine.
Deux s'y s'ont découverts, que j'amène avec moi
Afin de la convaincre et détromper le roi[3].
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père;
Et quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas[4].
Que si notre fortune à ma perte animée,
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
*M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble[5].

1. V. *Gr.*, 11.
2. V. *Gr.*, 36.
3. V. *Gr.*, 39.
4. Le second hémistiche que Voltaire donne pour un exemple du « style niais » apparaît à tout lecteur non prévenu comme un trait de vigueur cornélienne.
5. Laodice est en quelque manière un Nicomède féminin, elle met toute

Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infâmes;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas*.

NICOMÈDE

Il ne m'a jamais vu : ne me découvrez pas.

## SCÈNE II

### LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE

ATTALE

Quoi? Madame, toujours un front inexorable?
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE

Si ce front est *malpropre à m'acquérir le vôtre,
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE

Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.

LAODICE

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang et le mien ne sauroient le permettre :
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre;
La place est occupée : et je vous l'ai tant dit,
Prince, que ce discours vous dût[1] être interdit :
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE

Que[2] celui qui l'occupe a de bonne fortune!

sa passion, toute sa coquetterie à se faire aussi virile que son intrépide modèle.

1. V. *Gr.*, 18.
2. V. *Gr.*, 34.

Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui
Disputer cette place, et l'emporter sur lui!

NICOMÈDE

La place à l'emporter[1] coûterait bien des têtes,
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE

Et si le roi le veut[2]?

LAODICE

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par prière et par civilité.

ATTALE

Non; mais agir ainsi, souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire :
Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMÈDE

Rome, Seigneur!

ATTALE

Oui, Rome; en êtes-vous en doute?

NICOMÈDE

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute[3];
Et si Rome savait de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indignerait de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,

1. V. *Gr.*, 38.
2. L'enfant gâté d'Arsinoé et des Romains ne pouvait se révéler par un trait plus comiquement naïf. L'étourderie et la fatuité qu'il va montrer en découvrant ses projets à un inconnu achèvent de nous faire mesurer l'évolution morale qu'il lui faut accomplir pour devenir, à la fin de la pièce, l'émule de Nicomède.
3. V. *Gr.*, 36.

Et vous dégraderait peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
En le déshonorant par l'amour d'une reine?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois[1]?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous;
*Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous;
Et sans plus l'abaisser à notre ignominie
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun, ou celle d'un préteur;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisait à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,
J'ai forcé ma colère à le laisser parler;
Mais je crains qu'elle échappe, et que, s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMÈDE

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois?
Perd-elle[3] de son prix pour emprunter ma voix?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre;
Et la reine et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.

1. Ce qui est ironique, ce n'est pas, comme le croit Voltaire, le mot *bourgeois*, simple synonyme de *citoyen*, mais l'éloge pompeux que fait Nicomède de la dignité attachée au titre de citoyen romain.
2. Pour avoir = quoique vous ayez.
3. V. *Gr.*, 9.

Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné;
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE

Madame, encore un coup*, cet homme est-il à vous?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
En cette qualité vous devez reconnaître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et, loin de lui voler son bien en son absence...

ATTALE

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, Madame, et ce sera le mien;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître[1];
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet;
Sachez...

LAODICE

Je m'en doutais, Seigneur, que ma couronne
Vous charmait bien du moins autant que ma personne;
Mais telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi;
Et s'il était ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE

Que ne puis-je l'y voir! mon courage *amoureux...

1. Ces deux vers, qui sont dans *Cinna*, paraissaient mieux placés dans la bouche d'Émilie, une Romaine, que dans celle d'Attale, un fils de roi.

NICOMÈDE

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur; s'il les savait, il pourrait bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE

Insolent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMÈDE

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE

Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage?

NICOMÈDE

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que, n'étant point connu[1], prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez[2].

ATTALE

Ah! Madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE

Consultez-en, Seigneur, la reine votre mère;
Elle entre.

## SCÈNE III

NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE

NICOMÈDE

Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis :
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare;
Et ce désordre est mal dans une âme si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOÉ

Seigneur, vous êtes donc ici[3]?

NICOMÈDE

Oui, Madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ

Métrobate! ah! le traître!

NICOMÈDE

Il n'a rien dit, Madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'âme.

1. V. *Gr.*, 28. — 2. V. *Gr.*, 9.
3. A la feinte surprise d'Arsinoé, qui ne peut ignorer que Nicomède est à la cour, Nicomède répond avec son habituel persiflage, en nommant l'assassin qu'Arsinoé a soudoyé contre lui.

ARSINOÉ

Mais qui cause, Seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?

NICOMÈDE

Elle est sous un bon lieutenant;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avais ici laissé mon maître et ma maîtresse[1] :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains:
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ

C'est ce qui vous amène?

NICOMÈDE

Oui, Madame; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMÈDE

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce.

ARSINOÉ

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE

Madame, c'est donc là le prince Nicomède?

NICOMÈDE

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE

Ah! seigneur, excusez si, vous connaissant mal....

NICOMÈDE

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace :
Mais, comme à son secours je n'amène que moi,
Ne la menacez plus de Rome ni du roi.
Je la défendrai seul; attaquez-la de même,
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.

1. Le *maître* est Annibal, la *maîtresse* est Laodice, qu'il doit épouser. Est-il besoin de remarquer que le jeu de mots n'est pas du meilleur goût ?

Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,
Le rang de votre maître où je suis destiné;
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

## SCÈNE IV

### ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE

ARSINOÉ

Quoi! tu faisais excuse[1] à qui m'osait braver!

ATTALE

Que ne peut point, Madame, une telle surprise?
Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ

Tu l'entends mal, Attale; il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain;
Dedans mon cabinet[2] amène-le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE

Mais, Madame, s'il faut...

ARSINOÉ

Va, n'appréhende rien;
Et pour avancer tout hâte cet entretien.

## SCÈNE V

### ARSINOÉ, CLÉONE

CLÉONE

Vous lui cachez, Madame, un dessein qui le touche!

ARSINOÉ

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche;
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par là ne rende légitime[3].

1. V. *Gr.*, 4. — 2. V. *Gr.*, 31.

2. Cette doctrine machiavélique pourrait, dans la bouche d'Arsinoé, être prise pour un trait de caractère, si elle n'était un lieu commun de la tragédie cornélienne (cf. *Cinna*, 1606). On n'était pas loin du temps où les courtisans des Valois et des Médicis professaient les mêmes maximes avec un cynisme aussi imperturbable.

CLÉONE

J'aurais cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ

Ne leur impute pas une telle injustice :
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire[1],
Elle le souffrait mal auprès d'un adversaire;
Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle aurait vu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius[2], trop piqué de l'affront
Que son père défait lui laisse sur le front;
Car je crois que tu sais que quand l'aigle romaine
Vit choir ses légions aux bords de Trasimène,
Flaminius son père en était général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal.
Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance,
S'est aisément rendu de mon intelligence :
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par lui le retour de mon fils[3];
Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses États,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :
Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur,
Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur[4];
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

1. V. *Gr.*, 5.

2. Corneille confond dans tout le cours de la pièce *Flaminius*, fils du consul romain vaincu par Annibal à Trasimène, avec *Flamininus*, ambassadeur de Rome à la cour de Prusias, et docile instrument de la politique vindicative du sénat contre Annibal. Faute d'ailleurs des plus heureuses, puisque Flaminius sert ici ses rancunes domestiques et prend à l'action en quelque sorte un intérêt personnel.

3. Entendez : l'espoir de voir l'objet de sa vengeance (Annibal) remis entre ses mains (les mains de Flaminius) a procuré, grâce à lui, le retour d'Attale. Plus bas : de ce que = de tout ce que

4. Il = Flaminius ; en = le sénat ; sa grandeur = celle de Nicomède.

CLÉONE

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse*[1] !
Mais que n'agissait Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermît son amour ?

ARSINOÉ

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,
C'était trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux
Qu'il fallait de son fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques*,
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques,
Et pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, grâces aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en[2] justifier,
Je saurai m'en servir à me fortifier.
Tantôt en le voyant j'ai fait* de l'effrayée,
J'ai changé de couleur, je me suis écriée :
Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE

Mais quoi que Rome fasse et qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

ARSINOÉ

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie ;
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie ;
Et si ce diadème une fois est à nous,
Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir* les cœurs de son amant et d'elle.
Le roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome agira chaudement ;
Et ce prince, piqué d'une juste colère,
S'emportera sans doute, et bravera son père.
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;
Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,

1. Entendez : Attale, pour exécuter ce dessein, entreprend de conquérir la maîtresse, la fiancée de Nicomède. Au vers suivant, que = pourquoi.

2. En = de sa plainte.

Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert, et tout ce qu'il prétend[1].
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.
Allons, et garde bien le secret de la reine[2].

CLÉONE

Vous me connaissez trop pour vous en mettre en peine.

# ACTE II

## SCÈNE I

### PRUSIAS, ARASPE

PRUSIAS

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici!

ARASPE

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du prince Nicomède
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède;
Mais tout autre que lui devrait être suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS

Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes;
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

ARASPE

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent;
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,

1. V. *Gr.*, 22.
2. Cette confidence inutile nous étonnerait de la part d'un esprit politique. Mais on verra plus d'une fois qu'Arsinoé n'est qu'une frivole intrigante, la digne émule des *Importants* et des brouillons de la Fronde.

Pour qui l'obéissance est un métier bien rude[1].

PRUSIAS

Dis tout, Araspe; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet;
Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine[2];
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques;
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son règne ennuyeux et de ses tristes jours,
Du moins une insolente et fausse obéissance.
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE

C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudrait arrêter:
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire :
Le Prince est vertueux, et vous êtes bon père.

PRUSIAS

Si je n'étais bon père, il serait criminel :
Il doit son innocence à l'amour paternel;
C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie;
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père;
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,
La nature est aveugle, et la vertu muette.
  Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant[3].

1. L'art suprême du courtisan, qui est, d'après tant de pages de Saint-Simon, de calomnier en louant, et de perdre ceux qu'on exalte, n'a jamais été porté plus loin que par l'habile Araspe.

2. Entendez : Si l'ordre de la naissance est trop lent, si leur père tarde à mourir.

3. *Gratia oneri habetur*, dit Tacite, et La Rochefoucauld en donne l'ex-

Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche;
Et sa seule présence est un secret reproche :
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi;
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi;
Et que si je lui laisse un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon âme; et ma confusion,
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis, s'il veut tout ce qu'il peut[1].

ARASPE

Pour tout autre que lui je sais comme[2] *s'explique
La règle de la vraie et saine politique.
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent[3] :
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre;
C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtiment,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, Seigneur, pour le prince, il a trop de vertu;
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS

Et m'en répondras-tu[4]?
Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère?
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil *égal
Et l'amour de son frère, et la mort d'Annibal?
Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance;
Il en a le prétexte, il en a la puissance;

plication : « L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer. »

1. On ne peut trop admirer comment le même poète qui a su faire parler les plus nobles héros a prêté en même temps un langage si naturel aux tyrans les plus lâches et les plus ombrageux. Ce n'est pas seulement de Shakespeare, c'est de tout grand poète dramatique qu'il faut dire *qu'il a dix mille âmes.*

2. V. *Gr.*, 34.

3. V. *Gr.*, 46 — Mathan, dans *Athalie*, étale le même cynisme politique en des termes aussi impudents :

Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus [innocent.

4. Quel triomphe pour le rusé courtisan que de passer aux yeux de Prusias pour le défenseur de celui qu'il vient de perdre!

Il est l'astre naissant qu'adorent mes États;
Il est le dieu du peuple et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre;
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout à fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire, et mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment;
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie[1] à craindre,
Dussé-je voir par là tout l'État hasardé...

ARASPE

Il vient.

## SCÈNE II

### PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE

PRUSIAS

Vous voilà, Prince! et qui vous a mandé?

NICOMÈDE

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, Seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassements[2],
Et d'être le témoin de vos contentements.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier et mon père et mon roi
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
Me faire par écrit de tels remercîments;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime[3].
Abandonner mon camp en est un capital,

1. V. *Gr.*, 13.
2. Le ton de basse familiarité ordinaire à Prusias a préparé ces vers de comédie que Voltaire seul accuse de disparate.
3. V. *Gr.*, 6.

Inexcusable en tous, et plus au général[1];
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un désir trop ardent :
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'était moins précieux,
Je serais innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, Seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère :
Je ne veux voir en vous que mon unique appui :
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambassadeur romain me demande audience;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance;
Vous l'écouterez, Prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi bien le véritable roi;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse;
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :
L'intérêt de l'État vous doit seul regarder.
Prenez-en[2] aujourd'hui la marque la plus haute :
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute;
Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue :
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entière; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiraient sur votre propre exemple :
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux[3].

1. V. *Gr.*, 38.
2. *En* supplée toute la phrase précédente : l'intérêt de l'État ne doit regarder que vous seul.
3. En chargeant Nicomède de répondre pour lui à Flaminius et en

NICOMÈDE

J'obéirai, Seigneur, et plus tôt qu'on ne pense;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est due à ses États,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire :
De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi;
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie.
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie :
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
Puis nous verrons quel ordre on y[1] doit apporter.

## SCÈNE III

### PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS, ARASPE

FLAMINIUS

Sur le point de partir[2], Rome, Seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Surtout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état* de cette nourriture*,
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait

l'investissant, avec une dignité d'ailleurs fort bien jouée, des prérogatives royales, Prusias dresse adroitement un piège d'où son fils ne pourra sortir que diminué ou compromis.

1. Y = le départ de Laodice. — Prusias, que la méfiance rend clairvoyant, démêle aisément les projets politiques de Nicomède et il s'ingénie à y mettre obstacle.
2. V. *Gr.*, 25.

Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, Seigneur, le Prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir[1] encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÈDE

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État ?
Vivez, régnez, Seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature[2].

PRUSIAS

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS

Ah ! ne me brouillez point avec la république ;
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;
Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture*,

1. V. *Gr.*, 39.
2. Ou la nature = ou moi, votre héritier naturel. — Quel plus noble moyen de rendre du cœur à ce roi dégénéré, que de braver en face, avec cette mâle intrépidité, les Romains dont Prusias est le misérable jouet ?

Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, à Prusias.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMÈDE

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père à triompher de Rome[1].

FLAMINIUS

Ah! c'est trop m'outrager!

NICOMÈDE

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS

Et vous, ne cherchez point à former de discords*;
Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE

Eh bien! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu;
Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi[2].
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi;
Par quelque grand effet voyons s'il en[3] est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups;
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous;
Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,

1. Annibal défit P. Scipion au Tésin et à la Trébie avant de vaincre à Trasimène Flaminius, le prétendu père de l'ambassadeur.

2. Répétition ironique dont on ne comprend pas que les comédiens du dix-huitième siècle aient méconnu l'effet théâtral : varier ici les épithètes, c'est perdre un effet que M^lle de Scudéry elle-même n'avait pas négligé : « Vous avez, fait-elle dire par Cyrus à Thomyris, une grande beauté, un grand esprit, un grand cœur et mille grandes qualités. »

3. En = d'être fait roi, et trois vers plus bas, de cette armée.

Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire;
Le fameux Scipion le fut bien de son frère;
Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.[1]
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Les restes de l'Asie à nos côtés rangée*,
Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS

Rome prend tout ce reste en sa protection;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE

J'ignore sur ce point les volontés du roi :
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains;
Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène[2]

PRUSIAS

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :
Le rang d'ambassadeur doit être respecté;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE

Ou laissez-moi parler, Sire, ou faites-moi taire.
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône[3] on veut faire la loi.

PRUSIAS

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE

Quoi! je verrai, Seigneur, qu'on borne vos États,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,

1. L. Cornélius Scipion l'Asiatique défit Antiochus au mont Sipyle, avec son frère Publius pour lieutenant.

2. L'affront est sanglant, mais si Nicomède outrage Flaminius dans son père, c'est pour venger son propre père si honteusement humilié par les Romains.

3. V. *Gr.*, 31.

Et je ne rendrai point menace pour menace!
Et je remercîrai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, à Flaminius.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge;
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite);
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il[1] a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisserait la Bithynie entière,
Telle que de tous temps l'aîné la tient d'un père,
Et s'empresserait moins à le faire régner,
Si vos armes[2] sous moi n'avaient su rien gagner
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser; et dans ce beau projet,
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet!
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre;
Et je lui dois quitter* pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
Grâces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en *ombrage :
Vous pouvez l'en guérir, Seigneur, et promptement;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père;

1. V. *Gr.*, 16.

2. Vos armes = celles de Prusias.

Il n'est que gardien de leur illustre prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes, je vous croyais un peu plus généreux :
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage:
Ne voulait point régner sur les murs de Carthage;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain[1].
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure;
Le reste de la terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'État qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
Elles vous déferaient de ces belles pensées :
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus,
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires[2],
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.
Cependant...

FLAMINIUS

Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point; mais, comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste, soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez;
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie[3].

1. Au tableau si juste à la fois et si sévère que Nicomède a tracé de la politique romaine, Flaminius ne répond que par un éloquent sophisme. L'exemple de Scipion, simple citoyen romain, ne prouve rien contre Nicomède qui est prince et a droit à sa conquête.

2. Exemple de ces concetti dont Corneille ne s'est jamais assez défendu. Les *bûchers fumeux* qu'allument les soldats sont confondus, par abus de mots, avec les *fumées* de la gloire militaire.

3. Le Pont, la Galatie et la Cappadoce sont précisément les provinces que Nicomède vient de conquérir, et il doit hériter la Bithynie de Prusias.

Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang;
Et puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

(A Prusias.)

La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle;
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE

Voilà le vrai secret de[1] faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce* est délicate, et ceux qui l'ont tissue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y reponds qu'un mot, étant sans intérêt[2].
Traitez cette princesse en reine comme elle est :
Ne touchez point en elle aux droits du diadème
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que[3] jamais les rois,
Pour vivre en nos États[4], ne vivent sous nos lois;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose?

NICOMÈDE

Non, Seigneur, si ce n'est que la Reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS

Contre elle, dans ma cour, que peut votre insolence?

NICOMÈDE

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est;
C'est moi qui vous en prie.

## SCÈNE IV

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE

FLAMINIUS

Eh quoi! toujours obstacle?

1. V. *Gr.*, 42.
2. Voltaire prend pour de la dissimulation ce qui n'est qu'une évidente ironie. On reconnaît le ton dont Retz parlait de la *comédie* politique et du *bal* dont il entendait être le maître.
3. V. *Gr.*, 21
4. V. *Gr.*, 41.

PRUSIAS

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès.
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée
Et les raisons d'État, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS

Non, non; je vous réponds, Seigneur, de Laodice :
Mais enfin elle est reine, et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai sur elle après tout une puissance entière;
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
Rendons-lui donc visite et comme ambassadeur,
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne vous peut nuire.
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement[1].

# ACTE III

## SCÈNE I

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE

PRUSIAS

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes :
Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps.

LAODICE

J'observerai, Seigneur, ces avis importants;
Et, si jamais je règne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

1. Si Laodice repousse l'offre de Flaminius, comme il est à croire, on s'en autorisera pour lui faire violence. Ce trait peint la politique du faible et tortueux Prusias.

PRUSIAS

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner[1].

LAODICE

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
  Recevoir ambassade[2] en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux[3] faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre État[4]
Sur votre autorité commettre un attentat :
Je la refuse donc, Seigneur, et me[5] dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien :
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ;
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

PRUSIAS

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire ;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie :
Je vais vous y remettre en bonne compagnie ;
Partons ; et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés ;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang[6]

1. V. *Gr.*, 38.
2. V. *Gr.*, 4.
3. V. *Gr.*, 38.
4. V. *Gr.*, 31.
5. Me = pour moi-même.— V. *Gr.*, 9.

6. Cf. Lucain (*Pharsale*, VII, 791), *Excelsos cumulis æquantia montes corpora*, et Boileau :

De morts et de mourants cent montagnes [plaintives.

LAODICE

Je perdrai mes États, et garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette :
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité[1].

PRUSIAS

Nous ferons bien changer ce courage indompté;
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors peut-être, alors vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main*.

LAODICE

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage*,
Je serai bien changée et d'âme et de courage.
Mais peut-être, Seigneur, vous n'irez pas si loin :
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin;
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS

Sur un présomptueux vous fondez votre appui;
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, Madame, et faites-vous justice;
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice;
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
Adieu.

## SCÈNE II

### FLAMINIUS, LAODICE

FLAMINIUS

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE

Suivez le roi, Seigneur, votre ambassade est faite;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

1. Quelque spirituelle héroïne de la Fronde n'aurait pas relevé de plus fières assurances par une plus fine pointe d'ironie, que Laodice raillant « les vastes malheurs » dont on la menace, et lançant à Prusias cette audacieuse bravade.

FLAMINIUS

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à[1] rompre le cours des maux où vous courez.
J'ose donc comme ami vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une âme royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce* avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
« J'avais droit de régner, et n'ai su m'en servir. »
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée.
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée;
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour[2],
Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout à fait endormie;
Et sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
Que si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.
Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, et sous quel général?
Le roi, s'il s'en fait fort*, pourrait s'en trouver mal.
Et s'il voulait passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerais de s'assurer d'une autre.
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses États,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.

1. V. *Gr.*, 40.
2. Non contente de braver Flaminius, Laodice pousse l'ironique sang-froid jusqu'à tourner son style en ridicule (*un faux jour d'honneur*) ; elle va de même l'assurer que sa *prudence* n'est pas *endormie* et qu'elle est loin de mépriser Attale par *caprice.*

Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie,
La vertu trouve appui contre la tyrannie.
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'État :
Il connaît Nicomède, il connaît sa marâtre,
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
Il voit la servitude où[1] le roi s'est soumis,
Et connaît d'autant mieux les dangereux amis.
Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevrait de moi
S'il tenait de ma main la qualité de roi.
Je le regarderais comme une âme commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux; et le nœud conjugal
Ne le tirerait pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime.
Ce serait trop, Seigneur, pour un cœur magnanime :
Mon refus lui fait grâce, et malgré ses désirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs*.

FLAMINIUS

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine :
Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine;
Le roi n'est qu'une idée[2], et n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
Quoi? même vous allez jusques à faire grâce!
Après cela, Madame, excusez mon audace;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :
Recevoir ambassade est encor de vos droits;
Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain, souffrez que je vous die[3]
Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui;
Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi
Quand il est honoré du nom de son ami;
Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque;
Et qu'enfin...

1. V. *Gr.*, 17.
2. Idée, au sens étymologique : une image de roi, un roi en peinture. Cf. 1536.
3. V. *Gr.*, 1.

LAODICE

Il suffit; je vois bien ce que c'est :
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît;[1]
Mais si de leurs États Rome à son gré dispose,
Certes pour son Attale elle fait peu de chose,
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
A mendier pour lui devrait moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne;
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet*,
S'il venait par votre ordre, et si votre alliance
Souillait entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentiments que je ne puis *trahir :
Je ne veux point de rois qui sachent obéir;
Et puisque vous voyez mon âme tout entière,
Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

FLAMINIUS

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement.
Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut fair
Et si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait[2],
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet;
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE

La maîtresse du monde! Ah! vous me feriez peur
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur,
Si le grand Annibal n'avait qui lui succède,
S'il ne revivait pas au[3] prince Nicomède,
Et s'il n'avait laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être

1. V. *Gr.*, 45.
2. La destruction de Carthage (146) n'eut lieu qu'après l'action supposée de Nicomède (183).
3. V. *Gr.*, 38.

Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître[1],
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS

Ce jour est encor loin,
Madame, et quelques-uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,
Et que même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici, ce bras à Rome si fatal.

## SCÈNE III

### NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS

NICOMÈDE

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS

Je sais quel est mon ordre, et, si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMÈDE

Allez-y donc, de grâce, et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir Madame :
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y voulait introduire.

FLAMINIUS

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisaient lui donner un conseil par pitié.

NICOMÈDE

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.
Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés[2],
Madame ?

FLAMINIUS

Ah ! c'en est trop; et vous vous emportez.

1. Ce cri est digne de Nicomède, et il n'y a que lui, semble-t-il, après le Cid, qui puisse parler fièrement de ses coups d'essais. Mais, comme dit Corneille dans *Suréna* (4, 2) :
L'amante d'un héros aime à lui ressembler.

2. Nicomède ne rencontre pas d'ennemis dignes de se mesurer à lui. Il semble donc provoquer ses faibles adversaires pour rien, pour le seul plaisir d'affirmer son énergie et d'exercer sa volonté.

NICOMÈDE

Je m'emporte?

FLAMINIUS

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMÈDE

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur;
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse?

LAODICE

Oui, Seigneur.

NICOMÈDE

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius;
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au Roi.

FLAMINIUS

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père,
Ou Rome à son refus se la saura bien faire[1].

NICOMÈDE

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS

Les effets répondront; prince, pensez à vous.

## SCÈNE IV

### NICOMÈDE, LAODICE

NICOMÈDE

Cet avis est plus propre à donner à la Reine[2].
Ma générosité cède enfin à sa haine :
Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassinats;
Mais enfin on m'y force et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate;
Et comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

1. V. *Gr.*, 9. | 2. V. *Gr.*, 25.

LAODICE

Je ne sais pas, Seigneur, quelle en sera la suite;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la Reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte et couvre sa faiblesse.

LAODICE

Les mystères de cour souvent sont si cachés
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés*.
  Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre;
Rome ne songeait point à troubler notre amour :
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour;
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte [1] en ce raisonnement
Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue et m'y jette un ombrage*.
Le roi chérit sa femme, il craint Rome; et, pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne saurais vous taire
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père.
Voyez quel contre-temps Attale prend ici!
Qui l'appelle avec nous? quel projet? quel souci?
Je conçois mal, Seigneur, ce qu'il faut que j'en pense,
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

1. V. *Gr.*, 37. C'est le cas de dire avec Vauvenargues, « que la magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs ».

## SCÈNE V

### NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE

ATTALE

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même :
Il connaît tout mon cœur, et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

## SCÈNE VI

### NICOMÈDE, ATTALE

ATTALE

Puisque c'est la chasser, Seigneur, je me retire.

NICOMÈDE

Non, non, j'ai quelque chose aussi bien à vous dire,
Prince. J'avais mis bas, avec le nom d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avais prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point surtout dans vos desseins
Ni le secours du roi, ni celui des Romains :
Mais ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse,
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles[1]?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.

1. Que ses progrès sont rapides et comme on a déjà peine à reconnaître le petit prince ridiculement volontaire qui prétendait se faire aimer par un édit et croyait vaincre les dédains de Laodice en disant : « Et si le roi le veut? » (Vers 115.)

Rendez donc la princesse égale entre nous deux :
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire ;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus, et vos fameux exploits ;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMÈDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur[1].

## SCÈNE VII

ARSINOÉ, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE

ARASPE

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE

Il me mande ?

ARASPE

Oui, Seigneur.

ARSINOÉ

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÈDE

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir[2] qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMÈDE

Je m'obstinais, Madame, à tout dissimuler ;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

1. Nicomède est un éducateur impérieux qui ne craint pas de heurter l'âme débile de son élève, par de violentes secousses : on verra si cette dure leçon ne se trouve pas être en définitive moins brutale que salutaire.

2. V. *Gr.*, 42.

ARSINOÉ

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMÈDE

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ

Je le veux bien encore, et je n'en[1] suis fâchée
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE

Je les ai subornés contre vous à ce conte[2]?

ARSINOÉ

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMÈDE

Et vous pensez par là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ

Non, Seigneur: je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMÈDE

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire?

ARSINOÉ

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÈDE

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE

Seigneur, le Roi s'ennuie, et vous tardez longtemps.

ARSINOÉ

Vous le saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE

Je commence, Madame, enfin à vous entendre :
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais...

ARSINOÉ

Achevez, Seigneur; ce mais, que veut-il dire?

NICOMÈDE

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

1. V. *Gr.*, 13. | 2. V. *Gr.*, 1.

NICOMÈDE

Vous le saurez du roi[1], je tarde trop longtemps.

## SCÈNE VIII

### ARSINOÉ, ATTALE

ARSINOÉ

Nous triomphons, Attale ; et ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème.
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes !
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu[2] !
Tous deux voulaient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure ;
Mais pour l'examiner et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchants une âme si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
Et subornés par vous, et subornés par lui :
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des âmes si noires ?
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi[3] ;
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE

Si je suis son rival, je suis aussi son frère ;

1. Nicomède renvoie fort plaisamment Arsinoé au roi dans les mêmes termes qu'Arsinoé l'y renvoyait lui-même. On ne s'étonnera pas de retrouver ce genre de badinage dans la comédie du *Menteur* (II, 3).

2. En = par là, par la présence des rois. — 3. V. Gr., 1.

Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ

Et vous en avez moins à me croire assassine,
Moi dont la perte est sûre, à moins que sa ruine[1]?

ATTALE

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusaient je les croyais bien moins.
Votre vertu, Madame, est au-dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
La sienne[2] dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
J'emprunte du secours, et le fais hautement ;
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que des desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour[3].

ATTALE

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour?

ARSINOÉ

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ

Le temps vous apprendra par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant, si le prince est encor votre frère,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

1. V. *Gr.*, 43. — 2. V. *Gr.*, 6.

3. *Savoir la cour*, savoir mentir et faire des dupes : Arsinoé est d'accord sur ce point avec Mme de Sévigné qui en sait long aussi sur ce *bon pays-là*. Seulement elles n'en font pas toutes les deux la même estime. (Cf. Sévigné, éd. Mesnard, *Introd.*, 90 ; La Fontaine, VII, 14 ; Bourdaloue, *Sur l'ambition* ; La Bruyère, *La Cour*.)

# ACTE IV

## SCÈNE I

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE

PRUSIAS

Faites venir le prince, Araspe.
(Araspe rentre.)
Et vous, Madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?
Douté-je de son crime ou de votre innocence?
Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit [1]?

ARSINOÉ

Ah! Seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien en votre cour est-il de médisants!
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous, et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,

1. Prusias n'a pas moins peur de mécontenter sa femme que d'irriter les Romains. Le double avilissement des premiers princes Orientaux dans leur État et dans leur famille ne pouvait être peint à la fois avec plus de profondeur morale et de perspicacité historique.

Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

## SCÈNE II

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE, ARASPE, GARDES

ARSINOÉ

Grâce, grâce, Seigneur, à notre unique appui!
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles!
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes[1]!
Grâce...

NICOMÈDE

De quoi, Madame? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose* à votre fils?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes :
Les voilà tous, Madame; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une âme ouverte, une franchise entière,
Qui dans leur artifice, a manqué de lumière,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence[2],
Et vivant sans remords marche sans défiance.

ARSINOÉ

Je m'en dédis, Seigneur : il n'est point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette aversion son cœur préoccupé*
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs* d'une terreur panique;

1. Perdre un ennemi sous couleur de le louer, en lui prodiguant des éloges qui exaspèrent la colère du maître, c'est précisément ce qu'Arsinoé appelait tout à l'heure *savoir la cour* (1113).

2. Entendez : il n'a que la vertu d'intelligence avec lui; tout le reste lui est contraire.

Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité[1];
Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui;
C'est moi qui force Rome à lui[2] servir d'appui;
De cette seule main part tout ce qui le blesse;
Et pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
S'il a tâché, Seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce faible et vain effort ne touche point mon âme.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme;
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :
Car enfin, hors de là, que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent?
Vous le savez, Seigneur, et pour reconnaissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous :
Mais tout est excusable en un amant jaloux[3];
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS

Ingrat! que peux-tu dire[4]?

NICOMÈDE

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissants secours
Dont[5] elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale;

1. Entendez : Qu'Annibal pour sauver sa gloire, sa liberté, recoure au poison (le désespoir) plutôt qu'à l'hospitalité de Prusias.

2. Lui = Nicomède, et, au vers précédent, lui = Attale.

3. Saint-Simon n'a pas mieux dépeint « les ruses et les souterrains de la cour ».

4. La réponse de Prusias n'est pas d'un comique moins achevé que le reproche d'Orgon à Damis sur son ingratitude pour ce *bon* monsieur Tartuffe : « Ton cœur ne se rend point, ingrat! »

5. V. *Gr.*, 16.

Que par mon propre bras elle amassait pour lui,
Et préparait dès lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,
J'en laisse le ciel juge, il connaît sa pensée;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.
  Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
Tous d'eux l'ont accusée; et s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
Après s'être joués[1] d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point[2] que par des flots de sang :
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourments que l'imposture expire:
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légèreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux et hasarde nos vies,
S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOÉ

Quoi! Seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte[3],
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt;
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt!
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE

M'en purger[4]! moi, Seigneur! vous ne le croyez pas[5] :
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,

1. V. *Gr.*, 25. — 2. V. *Gr.*, 37.
3. V. *Gr.*, 29.
4. V. *Gr.*, 10.
5. La dignité hautaine de Nicomède éclate si noblement dans ce vers que Voltaire lui-même s'oublie à l'admirer. C'est bien l'homme « tout chaud et fumant de l'action » dont on peut lire dans Retz les fiertés bruyantes.

Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir[1].
Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie;
C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi,
S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites âmes[2],
Et c'est là proprement le partage des femmes.
Punissez donc, Seigneur, Métrobate et Zénon;
Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse;
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse ;
Et ces esprits légers, approchant des abois*,
Pourraient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ

Seigneur...

NICOMÈDE

Parlez, Madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auraient des remords qui ne vous plairaient pas.

ARSINOÉ

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle;
Quand je le justifie, il me fait criminelle :
Mais sans doute, Seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection,
Ni que pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance royale :

1. Nicomède professe le même machiavélisme que Livie dans *Cinna*. Un crime politique couronné de succès ne porte pas atteinte à la gloire du coupable. Corneille n'a fait qu'exprimer la doctrine répandue dans toutes les cours de l'Europe au dix-septième siècle.

2. Euripide ne parlait pas plus durement des femmes dans ses pièces qui le firent surnommer le misogyne. (Cf. *Hipp.*, 616, sq.)

Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre.
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs[1].

PRUSIAS

Ah! Madame!

ARSINOÉ

Oui, Seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clora ma destinée;
Et puisqu'ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever;
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux :
Et n'appréhendez point Rome ni sa vengeance;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté;
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous[2].

1. Cf. *le Malade imaginaire* (acte I, sc. 9) : BÉLINE. Mon Dieu, il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde. — ARGAN. Mamie ! — BÉLINE. Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre... — ARGAN. Ma chère femme ! — BÉLINE. La vie ne me sera plus rien. — ARGAN. Mamour ! — BÉLINE. Et je suivrai vos pas pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous. — ARGAN. Mamie, vous me fendez le cœur.

2. La Bruyère admire quelle dépense d'esprit exige la conduite d'une cabale à la cour : il suffit de citer à l'appui ce chef-d'œuvre d'insinuation et de perfidie qu'est le discours d'Arsinoé.

## SCÈNE III

### PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE

PRUSIAS

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer[1]
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture...

NICOMÈDE

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS

Et que dois-je être?

NICOMÈDE

Roi[2].

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS

Je règne donc, ingrat! puisque tu me l'ordonnes :
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes.
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi;
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,

1. V. *Gr.*, 21.

2. Corneille avait une très haute idée de la dignité royale et des devoirs qu'elle impose Cf. *Rodogune* :

Leur sang tout généreux craint les molles [adresses.

— *Pertharite* :

Autre est l'âme d'un comte, autre est l'âme [d'un roi.

Je vous demanderais le loisir d'y penser,
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
J'obéirai, Seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
  A ce frère si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS

Quelle bassesse d'âme!
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme!
Tu la préfères, lâche! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux!
Après cette infamie es-tu digne de vivre?

NICOMÈDE

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces États aux vôtres sont unis?

PRUSIAS

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème?

NICOMÈDE

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?
Que cédé-je à mon frère en cédant vos États?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire,
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire;
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.
  Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
Et dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE

Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice[1];

1. Entendez : si l'artifice d'Attale et d'Arsinoé réussit par vos mains à immoler votre propre sang, à savoir Nicomède.

Autrement vos États à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS

Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat! l'assurer[*] en ce rang;
Et demain...

## SCÈNE IV

PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE,
GARDES

FLAMINIUS

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :
Le sénat en effet pourra s'en indigner;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS

Je lui ferai raison; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale:
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
(A Nicomède.)
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage:
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage;
Et pour mieux l'y conduire[1], il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné.

NICOMÈDE

Vous m'envoirez à Rome[2]!

PRUSIAS

On t'y fera justice.
Va, va lui demander ta chère Laodice.

NICOMÈDE

J'irai, j'irai, Seigneur, vous le voulez ainsi;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

1. *Conduire* a pour sujet Flaminius. — Quoi qu'en pense Voltaire, Nicomède court un réel danger. Son exclamation en apprenant que Prusias veut l'envoyer à Rome suffirait à le prouver.
2. V. *Gr.*, 1.

FLAMINIUS

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore[1].

NICOMÈDE

Tout beau*, Flaminius! je n'y suis pas encore :
La route en est mal sûre, à tout considérer,
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

PRUSIAS

Qu'on le remène*, Araspe, et redoublez sa garde.
Toi, rends grâces à Rome, et sans cesse regarde
Que comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.
Vous, Seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grâce à son appui.

## SCÈNE V

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands *courages?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avoûrai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus[2] je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent :
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

1. Les Romains à cette époque méprisaient comme digne des Barbares, l'acte de se prosterner devant un homme pour l'adorer. Il s'agit donc ici d'un salut respectueux.

2. V. *Gr.*, 4.

FLAMINIUS

Ce n'est pas loi pour elle; et reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qui lui plaît.
Aimerait-elle en vous l'éclat du diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime;
En vous qui la privez d'un si cher protecteur?
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur?

ATTALE

Ce prince hors d'ici, Seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS

Les choses quelquefois prennent un autre cours;
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE

Ce serait bien, Seigneur, de tout point me confondre,
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale* :
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau,
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau[1].

ATTALE

Il faut ordre nouveau! Quoi? se pourrait-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire;
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux?

FLAMINIUS

Que présumez-vous, prince? et que me dites-vous?

ATTALE

Vous-même dites-moi comme[2] il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome, qui vous servait auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice;
Son amitié pour vous lui faisait cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi;

1. V. *Gr.*, 4. | 2. V. *Gr.*, 34.

Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos désirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS

Ce serait mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part[1]:
Cet hymen jetterait une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire;
Ou si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas : elle hait Nicomède[2] :
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis :
Vous êtes souverain, et tout vous est permis;
Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connaître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit[3], souvenez-vous-en bien.

## SCÈNE VI

ATTALE

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
Ah! ce titre à ce prix déjà m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.

1. V. *Gr.*, 4.
2. Vers devenu proverbial et qui met admirablement à nu l'égoïsme des amitiés politiques.
3. Cf. vers 1394.

Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous[1].

# ACTE V

## SCÈNE I

### ARSINOE, ATTALE

ARSINOÉ

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre[2] :
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
Son trône, et non ses yeux, avait dû te charmer :
Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

1. La crise morale d'où Attale va sortir transformé est un des *moments* les plus tragiques de ce beau drame : l'expérience qu'il a faite de l'égoïste politique des Romains, la noblesse naturelle d'une âme qui prend peu à peu conscience d'elle-même, et aussi, n'en doutons pas, la secrète influence des exemples et des leçons de son frère, autant de motifs d'action qui vont faire du favori d'Arsinoé le digne élève de Nicomède.

2. « Une sédition au dernier acte, moyen banal de dénouer une action tragique », et digne en général d'être raillé par La Bruyère. On peut dire toutefois qu'une sédition est depuis longtemps prévue en faveur de Nicomède, *le Dieu du peuple et des soldats*. (Cf. vers 450.)

ATTALE

Mais, Madame...

ARSINOÉ

Eh bien! soit, je veux qu'elle se rende :
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende?
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux! pourra-t-elle y borner sa vengeance?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie[1]?

ATTALE

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie!
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomède et le craindrait en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
Et puisque la fâcher ce serait me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête;
Et leur guerre est trop juste, après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État.
Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
Que leur empire seul demeure indépendant[2].
Je les connais, Madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus, et renverser Carthage
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cède à des raisons que je ne puis forcer.
D'autant plus justement mon impuissance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.

1. Cf. Virgile (*En.*, V, 6) : *Notumque furens quid femina possit.*

2. Excellent exposé de la politique romaine : on s'attend bien que Voltaire ne la goûte pas plus dans Corneille que dans Montesquieu.

Un si grand ennemi leur répond de ma foi;
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ

C'est de quoi je voulais vous faire confidence :
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin[1].

## SCÈNE II

### FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE

ARSINOÉ

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire :
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croît; il est temps d'agir de votre part,
Ou quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire et ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il fallait calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnait promesse ni menace,
Et rappelait par là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin[2],
Dont[3] il l'aurait vu faire une horrible descente,
S'il eût traité longtemps sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ

Après ce grand exemple en vain on délibère.
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire;
Et le roi... Mais il vient.

1. Entendez : Prenez soin de rassurer les Romains, ces maîtres jaloux dont vous avez besoin.
2. C'est sur ces deux collines que s'était retranchée la plèbe romaine révoltée contre les patriciens.
3. V. *Gr.*, 16.

## SCÈNE III

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE

PRUSIAS

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS

J'en avais soupçonné déjà son artifice.

ATTALE

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés!

FLAMINIUS

Seigneur, il faut agir; et, si vous m'en croyez...

## SCÈNE IV

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE

CLÉONE

Tout est perdu, Madame, à moins d'un prompt remède :
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consumer* ses crimes;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS

Si ce désordre était sans chefs et sans conduite,
Je voudrais, comme vous, en craindre moins la suite;
Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi :
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte[1];
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte;
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

1. Voltaire affecte de croire qu'il s'agit *d'emporter un but*, et non de *l'emporter* au sens de vaincre. C'est pousser bien loin l'art de ne pas comprendre. V. *Gr.* 10.

## SCÈNE V

### PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ARASPE

ARASPE

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule;
De moment en moment votre garde s'écoule,
Et suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas longtemps;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS

Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
Obéisssons, Madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi,
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête[1].

ATTALE

Ah, Seigneur!

PRUSIAS

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE

Ah! Seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage*;
Et j'ose dire ici que Votre Majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque[2] ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils :

1. La violence des résolutions s'accorde bien avec la faiblesse du caractère. La Rochefoucauld ne l'entendait pas autrement quand il faisait de la modération le signe distinctif des cœurs intrépides.

2. V. *Gr.*, 1.

Je dois m'en souvenir, quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite;
Souffrez que mon départ fasse connaître à tous
Que Rome a des conseils* plus justes et plus doux;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ

Me croirez-vous, Seigneur, et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS

Ah! rien de votre part ne saurait me choquer;
Parlez.

ARSINOÉ

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère[1]
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise.
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous;
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance[2];
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus;
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous envoirez[3] après, sitôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où[4] mille empêchements que vous ferez vous-même
Pourront de toutes parts aider au stratagème.
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien[5] tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en[6] paraît trop facile;

1. V. *Gr.*, 16.
2. Nicomède, *l'espérance* du peuple.
3. V. *Gr.*, 1. — 4. V. *Gr.*, 17. —
5. V. *Gr.* 22.
6. En = de Nicomède, et le = la délivrance.

Et s'il l'obtient, Seigneur, il faut fuir vous et moi :
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi;
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS

Ah! j'avoûrai, Madame,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre âme.
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté[1]?

FLAMINIUS

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté,
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage;
Mais qui perd temps[2] ici perd tout son avantage.

PRUSIAS

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSINOÉ

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidèle.
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.
Attale, où courez-vous?

ATTALE

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagème en ajouter quelque autre.

ARSINOÉ

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE

Je vais périr, Madame, ou vous en[3] dégager.

ARSINOÉ

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

## SCÈNE VI

### ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE

ARSINOÉ

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE

Non, Madame; et pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déjà de sa punition[4].

1. Prusias, tantôt tremblant, tantôt en admiration devant sa femme, fait un excellent vieillard de comédie.

2. V. *Gr.*, 4.

3. En = du danger.

4. La punition qu'Arsinoé demande

ARSINOÉ

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudrait du front tirer le diadème.

LAODICE

Parmi les généreux il n'en va pas de même :
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente.

LAODICE

Le ciel ne m'a pas fait l'âme plus violente.

ARSINOÉ

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?

LAODICE

Nous nous entendons mal, Madame; et je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

ARSINOÉ

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal!
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive :
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive,
Vous, qui me répondez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avais besoin de vous demander grâce!

pour Laodice, Laodice la réclame et dans les mêmes termes, pour Arsinoé. C'est un duel de ripostes ironiques et de persiflage.

LAODICE

Vous obstiner, Madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne[1].

ARSINOÉ

Je la suis donc, Madame; et quoi qu'il en advienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison[2]
Quelqu'autre Métrobate, ou quelqu'autre Zénon?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir?
  Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie;
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre :
Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE

Ah! si je le croyais!...

ARSINOÉ

N'en doutez point, Madame.

1. La mienne = mon ennemie.—Laodice, bravant Arsinoé dans son palais, montre le même genre d'audace que telle héroïne du temps, Mademoiselle, par exemple, pénétrant dans Orléans et se donnant le plaisir de défier chez lui un ennemi déconcerté et déjà à demi vaincu.

2. V. *Gr.*, 35.

LAODICE

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme :
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque[1] tous les miens;
Aussi bien Annibal nommait une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie[2].
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses États
Soutenir ma fureur d'un million de bras;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui?

LAODICE

J'y régnerai, Madame, et sans lui faire injure.
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture[3]
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

## SCÈNE VII

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE

ARSINOÉ

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite?

ATTALE

Ah, Madame.

ARSINOÉ

Parlez.

1. V. *Gr.*, 1.
2. Deux vers que Racine semble avoir imités dans *Mithridate* :

Annibal l'a prédit : croyons-en ce grand homme.
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.

3. Métaphore vive et originale que Corneille a peut-être tirée de Plutarque. On demandait un jour à un Spartiate si quelques Athéniens, qu'on avait représentés aux prises avec des soldats de Sparte, ne lui paraissaient pas dignes de vaincre : Oui, répondit-il, en peinture. (*Apophtegmes des Lacédémoniens.*)

ATTALE

Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé.

LAODICE

Ne craignez plus, Madame :
La générosité déjà rentre en mon âme.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?

ATTALE

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe, avec sa faible escorte,
L'avait déjà conduit à cette fausse porte;
L'ambassadeur de Rome était déjà passé,
Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie, et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite[1].

ARSINOÉ

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE

Dix ou douze soldats qui semblaient la garder.
Et ce prince...

ARSINOÉ

Ah! mon fils! qu'il est partout de traîtres!
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres!
Mais de qui savez-vous un désastre si grand?

ATTALE

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespère.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon père;
Il n'en étoit plus temps : ce monarque étonné*
A ses frayeurs déjà s'était abandonné,
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain, dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

1. Le coup hardi qu'Attale vient d'exécuter pour sauver son frère, et qu'il raconte sans avouer qu'il en est l'auteur, achève de nous révéler l'ascendant qu'a, sans le savoir, exercé sur lui Nicomède.

## SCÈNE VIII

### PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE

PRUSIAS

Non, non; nous revenons l'un et l'autre en ces lieux[1]
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ

Mourons, mourons, Seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

LAODICE

Ce désespoir, Madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connaître; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavouerais, s'il n'était magnanime,
S'il manquait à remplir l'effort de mon estime[2],
S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.
Mais le voici; voyez si je le connais mal.

## SCÈNE IX

### PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE

NICOMÈDE

Tout est calme, Seigneur : un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS

Quoi! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle?

NICOMÈDE

C'est un nom que je n'aurai jamais.

1. Corneille eût pu aisément laisser croire que Prusias avait été emmené en otage à Rome au lieu de son fils qu'il voulait y envoyer. Mais il ne déplut pas sans doute à l'auteur de cette tragi-comédie, que par son retour sur la scène, Prusias achevât de se couvrir de ridicule.

2. Entendez : s'il ne remplissait pas toute l'attente que fonde sur lui mon estime avec quelque effort.

Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne :
Je viens en bon sujet vous rendre le repos
Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle suit la maxime ;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne :
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
  Faites-lui grâce aussi, Madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés[1].
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes;
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes
Commandez seulement, choisissez en quels lieux ;
Et j'en[2] rapporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur[3]?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS

Je me rends donc aussi, Madame; et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire[4].

1. Ce ton de courtoisie ironique n'a rien à envier aux narquois et galants propos des gentilshommes de la Fronde à cette date.

2. En = de ces lieux où vous voudrez qu'il règne.

3. V. *Gr.*, 31.

4. Tandis qu'Arsinoé continue à mentir avec le même sang-froid, et que Nicomède persiste dans son imperturbable raillerie, Prusias, en se déclarant glorieux d'avoir un tel fils, se montre d'une conséquence parfaite dans l'inconséquence. La logique des caractères ne pouvait être d'une rigueur plus achevée.

Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE

Le voulez-vous, Seigneur, reprendre de ma main?

NICOMÈDE

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux[1].
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres :
Ceux du roi, de la reine, et les siens[2] et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'État?

ATTALE

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce faible service;
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi[3].
Mais, Madame...

ARSINOÉ

Il suffit, voilà le stratagème
Que vous m'aviez promis[4] pour moi contre moi-même.
(A Nicomède.)
Et j'ai l'esprit, Seigneur, d'autant plus satisfait.
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avais fait.

NICOMÈDE, à Flaminius.

Seigneur, à découvert, toute âme généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :
Nous vous la demandons hors de la servitude,
Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer;

1. Entendez : du sang royal. L'émotion de Nicomède en reconnaissant dans son frère un élève et un émule rompt heureusement la monotonie de son persiflage, et à l'admiration nous fait joindre le sentiment plus doux de la sympathie.

2. Les siens = les fers de Laodice.

3. V. *Gr.*, 1.

4. Cf. vers 1650.

Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami[1].

PRUSIAS

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains[2].

---

# PERTHARITE

## ROI DES LOMBARDS

### Tragédie

1652

*Pertharite*, qu'on a coutume de mettre au nombre des plus mauvaises pièces de Corneille, doit être comptée, non sans doute parmi les plus heureuses, mais parmi les plus curieuses et les plus originales tentatives de son génie. Certes l'invraisemblance des caractères, le décousu et parfois l'obscurité de l'intrigue, les noms seuls des gothiques personnages mêlés à l'action, Garibalde et Unulphe, Grimoald et Rodelinde, en expliquent aisément la chute. Mais ce qui en fait le vif intérêt pour nous, c'est la ressemblance qu'offre le sujet avec quelques-unes des situations les plus dramatiques de l'*Andromaque* de Racine.

Edwige est abandonnée par Grimoald qui lui préfère sa captive Rode. linde, comme Hermione sera délaissée par Pyrrhus pour Andromaque.

Comme Hermione demandant à Oreste de la venger de Pyrrhus, Edwige somme Garibalde de prouver son amour par un crime :

1. Il ne fallait pas moins que cette habile et digne réplique de Flaminius pour faire pardonner à Corneille de l'avoir ramené sur la scène.

2. Prusias, avec la comique incohérence qui semble le caractériser de plus en plus, conclut une pièce qui se termine par le triomphe de Nicomède en célébrant les douceurs de l'alliance romaine. Il a la passion de la servitude et il n'y reste pas moins fidèle qu'Harpagon retournant à sa cassette, ou le Joueur ruiné qui rêve encore une martingale. — On voit une fois de plus que loin d'être, comme on l'a dit naguère, un drame *à panache et à fanfare*, *Nicomède* doit être compté parmi les chefs-d'œuvre de la tragédie psychologique et proprement classique

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine :
A ce prix est le sceptre, à ce prix, une reine ;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.

Comme Pyrrhus, Grimoald sauvera de la mort le fils de sa captive, si elle accepte sa main ; et, comme Andromaque, Rodelinde n'oppose que des refus à ses instances

...Cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure.
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran s'il n'avait point aimé...
Je te dois estimer, mais je te dois haïr...
Garde donc ta conquête et me laisse ma gloire.
Respecte d'un époux et l'ombre et la mémoire :
Tu l'as chassé du trône et non pas de mon cœur.

Mais bientôt, loin de nous rappeler l'admirable caractère d'Andromaque, elle joue l'un des rôles de mère les plus faux et les plus odieux qui puissent être au théâtre : à Grimoald, qui la menace de tuer son fils, elle répond que non seulement elle le laisse libre de le frapper, mais qu'elle en sera ravie pour mieux voir éclater sa méchanceté, qu'elle-même, s'il le faut, l'aidera à assassiner son enfant, et qu'ensuite elle consentira à épouser le meurtrier pour trouver l'occasion favorable de le faire périr :

Je veux donc t'épouser pour mieux servir ma haine,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.

L'échec de *Pertharite* avertit Corneille qu'il était temps de *sonner la retraite*, et pendant les sept ans qu'il resta éloigné du théâtre, on sait qu'il employa ses loisirs à terminer une traduction déjà commencée de l'*Imitation de Jésus-Christ* en vers français.

---

# ŒDIPE

## Tragédie

1659

Sollicité par le surintendant Fouquet de rentrer au théâtre, Corneille donna un *Œdipe* dont il nous est difficile aujourd'hui d'expliquer le

brillant succès : compliquer l'action par une intrigue savamment combinée. y introduire le froid amour de Thésée pour Dircé, dérober à nos yeux le spectacle d'Œdipe aveugle et ensanglanté, c'était gâter à plaisir ce simple et terrible drame. On ne doit pas oublier cependant que c'est dans Œdipe que Corneille a plaidé en vers admirables la cause de cette liberté morale qui est comme le fond et l'essence de son théâtre

Quoi! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions?
L'âme est donc toute esclave. Une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite et vicieux sans crime!
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels!
De toute la vertu sur la terre épandue
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir;
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite![1]

On reconnait dans cette page d'une si nerveuse et si poétique éloquence le même raisonnement que Bossuet oppose aux fatalistes dans son *Traité du Libre Arbitre* : « Il n'y a personne qui ne conçoive qu'il ferait un crime exécrable d'ôter la vie à son bienfaiteur et encore plus à son propre père... ce qui nous fait entendre que nous sommes libres à nous déterminer d'un côté plutôt que d'un autre; et que si nous prenons un mauvais parti, nous devons nous l'imputer à nous-mêmes. » Corneille allait plus loin encore. Longtemps avant les critiques les plus pénétrants de notre siècle, il semblait justement révoquer en doute la valeur esthétique de ce qu'on a nommé le *fatum* dans le théâtre des anciens. Personne encore avant lui n'avait agité et résolu, en véritables vers, des questions d'un plus haut intérêt philosophique.

1. Qu'on oppose, comme l'a fait M. de Laprade, à cette belle apologie du libre arbitre, la définition que donne de lui-même tel personnage de Victor Hugo, Hernani, par exemple, quand il dit :

Je suis une force qui va,
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres,

et l'on aura une des principales différences entre la tragédie classique et le drame romantique : l'un fondé sur une fatalité aveugle, l'autre sur la raison et le sentiment de la liberté.

# LA TOISON D'OR

**Tragédie**

1660

*La Toison d'Or* est un opéra mythologique dont les beaux vers durent enchanter les lettrés, alors familiers avec les souvenirs de la Fable et fidèles au culte de l'antiquité. Le charme lointain des époques légendaires de la Grèce y était en effet rendu avec un sentiment des plus profonds et quelques-unes des pages de ce poétique *libretto* faisaient déjà pressentir certaines des inspirations les plus heureuses de *Psyché*. Ajoutons que les décors, les machines et les costumes achevèrent de composer un spectacle à souhait pour les yeux et contribuèrent au succès de la pièce qui doit compter parmi les plus brillants triomphes de Corneille au théâtre.

Médée, au début du drame, cherche à détourner Jason de sa périlleuse conquête. La Toison d'or est défendue par un dragon affreux et pàr deux taureaux qui vomissent la flamme.

Va leur faire souffrir le joug et l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeste sillon :
C'est ce qu'il te faut faire, et dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armés
Contre la même main qui les aura semés.

Jason ne se laisse pas ébranler, et Médée ne peut se défendre d'aimer un si généreux guerrier. Mais elle apprend bientôt qu'il aime Hypsipyle ; en vain a-t-il triomphé des taureaux magiques : elle le combattra elle-même et lui fera expier ce cruel outrage. Elle se montre donc à cheval sur le dragon, et, posant la toison sur le cou du monstre :

Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée.
Viens donc, viens, téméraire, elle est à ta portée ;
Viens teindre de mon sang cet or qui t'est si cher,
Qu'à travers tant de mers on te force à chercher,
Approche, il n'est plus temps que l'amour te retienne :
Viens m'arracher la vie, ou m'apporter la tienne.

Le père de Médée triomphe de voir sa fille renoncer à d'amollissantes tendresses et reprendre son naturel farouche :

A ce digne courroux, je reconnais ma fille;
C'est mon sang dans ses yeux, c'est mon aïeul qui brille,
C'est le Soleil mon père.

Mais déjà l'inconstant Jason a oublié Hypsipyle et, les dieux aidant, il ne lui sera pas difficile de persuader à Médée de prendre avec lui le chemin de la Grèce.

---

# SERTORIUS

## Tragédie

1662

Corneille, à 56 ans, retrouva presque tout son génie en écrivant *Sertorius*. Non seulement la pièce témoigne d'une rare intelligence de l'histoire et les guerres civiles de la République n'ont jamais été rendues avec une exactitude plus savante à la fois et un plus puissant relief; mais le caractère de *Sertorius* a un genre de beauté qui en fait une création des plus originales : à la grandeur d'âme qui le fait admirer, comme la plupart des héros de Corneille. il joint « ce je ne sais quoi d'achevé que donne le malheur », une tristesse majestueuse, une délicatesse d'âme, un certain sentiment de sa tragique destinée qui le font aimer. Il n'est pas un trait dans la pièce qui ne tende à éveiller en nous cette profonde sympathie pour le héros malheureux.

Dès le début de la pièce, l'éloge de Sertorius, se trouve par un heureux artifice placé dans la bouche du traître qui se propose de l'assassiner. Perpenna, le lieutenant du grand général, fait part au tribun Aufide de ses hésitations et de ses scrupules au moment du crime.

### PERPENNA, AUFIDE

PERPENNA

D'où me vient ce désordre, Aufide, et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire?
L'horreur que malgré moi me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,

L'image toute affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un fond brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon âme a secoué le joug de cent remords :
Cette âme, d'avec soi tout à coup divisée,
Reprend de ces remords la chaîne mal brisée,
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE

Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, Seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules[1] :
Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules ;
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA

Sylla ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus :
Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie;
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions;
Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres,
Ont fait des meurtriers et n'ont point fait de traîtres :
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

1. Voltaire proteste contre ces « maximes abominables » et les oppose non sans raison aux conseils adroitement pervers de Narcisse dans *Britannicus*. Il ne faut pas oublier cependant ce qui justifie le rôle d'un Aufide ou d'un Photin dans Corneille, aussi bien que celui d'un Narcisse ou d'un Mathan dans Racine : ces sinistres conseillers sont comme la voix des passions qui s'agitent confusément dans l'âme des principaux personnages, et il ne faut rien moins que leurs violences de langage pour donner corps aux sentiments secrets des Ptolémée ou des Perpenna.

AUFIDE

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?
Ah! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre :
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls? Pourquoi tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme;
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici.
De notre république, à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie :
Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat les précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes,
Maintient de nos Romains le reste indépendant;
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE

Ah! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune et vous ravit l'honneur :
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne,
Lors...

PERPENNA

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devait m'appartenir.
Je le passais en nombre aussi bien qu'en noblesse :
Il retombait sans moi dans sa propre faiblesse;
Mais si tôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées;
Et pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie,
Dont en secret dès lors mon âme fut saisie,
Grossit de jour en jour sous une passion

Qui tyrannise encor plus que l'ambition.
J'adore Viriate, et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourrait par son hymen me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée,
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas,
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence,
Qu'il me vole partout, même sans qu'il y pense,
Et que toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer et nous cacher sa flamme;
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon âme :
Et s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes désirs contents;
Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA

Oui; mais de cette mort la suite m'embarrasse.
Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui?
Et pour venger sa trame indignement coupée
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée?

AUFIDE

C'est trop craindre, et trop tard. C'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices;
Perdez Sertorius ou perdez vos complices.

Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
Qui pourraient bien avoir mêmes remords que vous;
Et si vous différez... Mais le tyran arrive;
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive;
Et je prierai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

Viriate, la reine d'Espagne, aime Sertorius et souhaite de l'épouser. Thamire, sa confidente, trouve assez nouveau qu'une reine jeune et belle aime un homme de cet âge

Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens...

VIRIATE

J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre;
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.

Sertorius vient précisément demander à Viriate de se prononcer entre les rois de l'Espagne qui recherchent sa main : tous la laissent indifférente :

SERTORIUS

Si donc je vous offrais pour époux un Romain?

VIRIATE

Pourrais-je refuser un don de votre main?

SERTORIUS

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur,
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime,
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE

J'attendais votre nom après ces qualités.

L'amour de cette noble reine pour Sertorius a déjà donné une haute idée de la grandeur du héros : un admirable entretien politique entre Sertorius et Pompée va la mettre en pleine lumière.

## SERTORIUS, POMPÉE, SUITE

SERTORIUS

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire!
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir,
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir!
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE

Deux raisons; mais, Seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

Sertorius et Pompée seuls.

POMPÉE

L'inimitié qui règne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis [1].
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont des justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir dans la main piques ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui, dans nos escadrons, guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
Mais (et ce franc aveu sied bien aux grands courages)
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'ai remportés,
Ne m'ont encor appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites :
Les sièges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi.

1. Pompée, à l'époque où se passe l'action, n'est encore qu'un jeune général, moins distingué par ses exploits militaires que par la souplesse et la fertilité de ses idées ; l'admiration qu'il va faire éclater pour les vertus guerrières de Sertorius ne paraîtra pas d'une médiocre habileté, si l'on songe que celui qu'il s'agit de séduire vient de parler avec tant de complaisance de sa propre gloire.

Votre exemple est partout une étude pour moi[1].
Ah! si je vous pouvais rendre à la République,
Que je croirais lui faire un présent magnifique!
Et que j'irais, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trève enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvais porter quelque faible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine;
Mais avant que d'entrer en ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime :
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiette du pays et la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge;
Le temps y fait beaucoup; et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affaiblir son empire;
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple romain.

1. « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre? » demanda un jour Turenne, admirant avec quelle précision Corneille substituait les termes propres du métier à la vague phraséologie des stratégistes de théâtre.

POMPÉE

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles,
Et pourraient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris à les bien appliquer.

SERTORIUS

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine;
Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE

Ce discours rebattu
Lasserait une austère et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités;
Mais, Seigneur, étant seuls, je parle avec franchise;
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise[1].
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avait jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous et lui, nous serait encor dû;
C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves;
Ils étaient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux;
Leur misère est le fruit de votre illustre peine;
Et vous pensez avoir l'âme toute romaine!
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux;
Mais, s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux[2].

POMPÉE

Je crois bien le remplir quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république;
Mais vous jugez, Seigneur, de l'âme par le bras,
Et souvent l'un paraît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un empire,

1. V. *Gr.*, 9.
2. Voltaire s'écrie avec une légitime admiration : « Quelle vérité dans ces vers et quelle force dans leur simplicité! Point d'épithètes, rien de superflu; c'est la raison en vers! »

Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connaître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur;
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête mon bras sans engager mon âme;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperaient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
Enfin je sais mon but et vous savez le vôtre.

SERTORIUS

Mais cependant, Seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit pas le peuple à prendre la loi d'homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux;
Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez;
Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise;

Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise;
Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différents ne font rien à la chose;
Vous imposez des lois ainsi qu'il en mpose;
Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne serait pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites;
Jusque-là...

SERTORIUS

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne.
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun[1];
Je leur fais bonne guerre et n'en proscris pas un;
C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême,
Et, si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour[2].
Ainsi parlent, Seigneur, les âmes soupçonneuses;
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis
Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie?
Elle serait extrême à trouver les moyens[3]

1. Corneille ne pouvait placer sur des lèvres plus dignes de le répéter l'admirable mot de Richelieu mourant : « Je n'ai eu d'autres ennemis que ceux du roi et de l'État. »

2. V. *Gr.* 38. — 3. V. *Gr.*, 38. Ce discours de Pompée est un chef-d'œuvre d'insinuante souplesse; mais on devine l'effet de ces mielleuses adresses de langage sur un caractère âpre et fier de la trempe de Sertorius.

De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie;
C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie;
C'est Rome...

SERTORIUS

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'État?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles;
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau;
Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis[1].
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas;
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie,
Et nous épargnerons ces flots de sang romain
Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE

Ce projet qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'aurait-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS

Du droit de commander je ne suis point jaloux;
Je ne l'ai qu'en dépôt et je vous l'abandonne :
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne;
Je pretends un peu plus; mais dans cette union
De votre lieutenant m'envìriez-vous le nom?

1. On ne peut trop admirer comment Corneille a su, par la sobre énergie de son style, transformer la prose quelque peu molle et traînante de Plutarque : « Sertorius avait donné le nom de sénat aux sénateurs qui s'étaient enfuis de Rome et qui étaient avec lui; il prenait toujours parmi eux ses questeurs et ses lieutenants, ne s'écartant en rien des lois et des coutumes des Romains. Ensuite, ce qui est même plus important, bien qu'il ne fit la guerre qu'avec les armées, les villes et l'argent des Espagnols, jamais il ne leur céda même en paroles la moindre partie de l'autorité souveraine; il leur donna toujours des Romains pour gouverneurs et capitaines, comme n'étant venu que pour rendre la supériorité et la liberté aux Romains, et nullement pour accroître et fortifier les Espagnols à leur préjudice. Car il était véritablement plein d'amour pour sa patrie et possédé du désir d'y retourner. »

POMPÉE

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée,
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée;
Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne sait que c'est[1]
De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature;
Et déjà de lui-même il s'en serait démis,
S'il voyait qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS

Je ne m'éblouis point de cette illusion[2].
Je connais le tyran, j'en vois le stratagème;
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié...

Ce qui achève de grandir Sertorius à nos yeux, c'est le regret profond qu'il inspire à Pompée comme à Viriate après sa mort. Perpenna vient de frapper le héros. Pompée, sans hésiter, envoie le meurtrier au supplice du même ton dont il parlera plus tard aux Romains tremblants à ses pieds.

C'est assez.
Je suis maître, je parle, allez, obéissez!

Puis il offre la paix à Viriate, qui, avec une mélancolie pénétrante, répond qu'elle renonce à tout, à la guerre ainsi qu'à l'hyménée, et qu'elle ne se considère plus désormais que comme la veuve de Sertorius et la gardienne de son tombeau :

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte,
C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte;
Elle est irréparable; et comme je ne voi
Ni chefs dignes de vous, ni roi digne de moi,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.

1. V. *Gr.*, 14.
2. A l'argument suprême que lui réservait pour la fin l'habile tactique oratoire de Pompée, Sertorius, en général non moins consommé, oppose une réponse foudroyante : Sylla vous a séduit, et vous n'êtes en somme que sa dupe et son prisonnier; pourquoi ne me tromperait-il pas moi-même? — C'est bien, comme on l'a dit, la victoire du lion sur le renard.

D'une juste amitié je sais garder les lois,
Et ne sais point régner comme règnent nos rois :
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'ensevelirai sous ma propre ruine;
Mais si je puis régner sans honte et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome et vous,
Vous choisirez, Seigneur; ou si votre alliance
Ne peut voir mes États sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

---

# SOPHONISBE

### Tragédie

1663

Mairet, l'ami, puis le rival jaloux et acharné de Corneille après le succès du *Cid*, avait fait jouer en 1629 une *Sophonisbe*, tirée du 30e livre de Tite-Live. Il avait prêté à cette reine de Numidie, ennemie farouche des Romains, une passion assez ridicule pour le jeune roi de Numidie, Massinissa. Corneille recommença la pièce de Mairet et rendit à la féroce Numide son véritable caractère.

Sophonisbe est tombée au pouvoir des Romains; Massinissa, son mari, lui envoie du poison, seul moyen qu'elle *ait d'éviter l'aspect du Capitole*. Elle refuse avec hauteur ce dernier présent du lâche époux qui vient de faire sa soumission aux Romains et a préféré l'asservissement à la mort :

Allez, et dites-lui que je m'apprête à vivre,
En faveur du triomphe, en dessein de le suivre;
Que puisque son amour ne sait pas mieux agir,
Je m'y réserve exprès pour l'en faire rougir.
Je lui dois cette honte; et Rome, son amie,
En verra sur son front rejaillir l'infamie :
Elle y verra marcher, ce qu'on n'a jamais vu,
La femme du vainqueur à côté du vaincu,
Et mes pas chancelants sous ses pompes cruelles
Couvrir ses plus hauts faits de taches éternelles.

Elle n'ignore pas que si Massinissa s'est abaissé devant les Romains, c'est un fol amour pour elle qui en est cause : mais cet époux sans fierté, sans honneur, elle le répudie, elle l'exècre. il faut entendre avec quels accents tragiques :

Quand l'effet est certain, il n'importe des causes :
Que ce soit mon malheur, que ce soit nos tyrans,
Que ce soit vous, ou lui, je l'ai pris, je le rends.
Il est vrai que l'état où j'ai su vous le prendre
N'est pas du tout le même où je vais vous le rendre :
Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rends lâche, ingrat, empoisonneur ;
Je l'ai pris magnanime, et vous le rends perfide ;
Je vous le rends sans cœur, et l'ai pris intrépide ;
Je l'ai pris le plus grand des princes africains,
Et le rends pour tout dire esclave des Romains.

Le principal défaut de la pièce est la froideur des dissertations galantes où se complaisent les deux rois de Numidie, Syphax et Massinissa. Les deux héroïnes semblent vouloir les en faire rougir en ne parlant que de politique, et quand Lélius dit à Massinissa :

Vous parlez tant d'amour qu'il faut que je confesse
Que j'ai honte pour vous de voir tant de faiblesse...

on est un peu tenté de donner raison à Corneille contre lui-même, et d'estimer avec Voltaire que, si l'amour n'est pas l'âme d'un ouvrage, il doit en être banni.

---

# OTHON

### Tragédie

1664

*Othon* est moins une tragédie qu'un tableau historique admirablement exact de la grande révolution militaire qui suivit la mort de Néron. Corneille, après avoir profondément étudié les *Histoires* de Tacite, semble avoir voulu rivaliser avec le grand peintre de l'Empire pour peindre des couleurs les plus vives l'insinuante perfidie des courtisans, l'avidité cynique des affranchis, la bassesse et la violence

des soldats vendus. On ne saurait mieux qu'Othon décrire les secrètes ignominies d'une cour où, lui-même, il s'est montré si longtemps prodigue de servilité, et n'a, selon Tacite, acheté le droit de commander qu'en se faisant esclave : *Omnia serviliter pro dominatione.*

Sitôt que de Galba le sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les lois,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée et toute une province :
Ainsi je me comptais de ses premiers suivants.
Mais déjà Vinius avait pris les devants;
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avait avec Lacus fermé tous les passages.
On n'approchait de lui que sous leur bon plaisir.
J'eus donc pour me produire un des trois à choisir.
Je les voyais tous trois se hâter sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévorerait ce règne d'un moment.

Les affranchis étalent leur orgueil de parvenus avec une insolence que Tacite lui-même n'a pas mieux rendue :

Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois et les secrets conseils :
Ils ont mis en nos mains la fortune publique;

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nos ordres règlent tout, nous donnons, retranchons;
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons,
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne.

Pourquoi faut-il seulement qu'une intrigue de galanterie aussi fade qu'obscure dépare cette forte et savante composition, et que, pour plaire à ceux qu'il appelait « nos doucereux », Corneille ait cru devoir prendre pour modèles, en même temps que les *Histoires* de Tacite, la *Clélie* de Mademoiselle de Scudéry[1] ?

1. L'année même où parut *Othon*, l'*Astrate* de Quinault, si plaisamment raillé par Boileau, obtenait un succès prodigieux : c'est dire combien la métaphysique de l'amour était à la mode et expliquer du même coup comment Corneille a pu gâter par mille subtilités galantes le plus sévère et le plus pénétrant des drames historiques.

# AGÉSILAS

### Tragédie

1666

*Agésilas* est une pièce en vers libres de différentes mesures à rimes croisées. Cette innovation pouvait réussir sur la scène comique : Molière l'a prouvé dans *Amphitryon.* Mais rien n'était moins heureux que ce rythme badin quand il s'agissait de faire parler le roi de Sparte, Agésilas, dont Plutarque nous a dessiné l'énergique et ambitieux caractère, et de nous dépeindre par sa bouche la dure constitution de Lacédémone :

Je vois qu'il faut le perdre, et plus je m'y dispose,
Plus je doute si je le puis.
Sparte est un État populaire,
Qui ne donne à ses rois qu'un pouvoir limité.
On y peut tout dire et tout faire
Sous ce grand nom de liberté.
Si je suis souverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au sénat;
Il faut y rendre compte; et tant de renommée
Y peut avoir déjà quelque ligue formée
Pour autoriser l'attentat.

On aime encore moins entendre Agésilas renoncer à son amour pour Mandane en vers de couplets légers, et l'on se souvient involontairement des magnanimes accents d'Auguste dans *Cinna,* lorsque, en style de comédie galante, le roi de Sparte se décide à vaincre

Un amour dont l'espoir ne voyait plus d'obstacle.
Mais enfin il est beau de triompher de soi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,
Et que le juste soin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour dernière victoire.

Il faut bien reconnaître, malgré tout le respect qu'inspire le grand génie de Corneille, qu'une aussi grave erreur de goût ne justifiait que trop l'épigramme bien connue de Boileau :

Après l'Agésilas,
Hélas!

# ATTILA

## Tragédie

1667

*Attila* mérite mieux que l'interjection plaisante du satirique :

Mais après l'Attila,
Hola !

Sans doute on y peut relever plus d'un détail choquant, et l'on regrette par exemple que Corneille n'ait pas laissé dans l'*Histoire des Gètes* par Jornandès les saignements de nez qui étaient, paraît-il, habituels à Attila, et dont le poète tient à nous fournir l'explication.

Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour distiller du cerveau
Punit son parricide, et chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère.

Il est plus pénible encore peut-être de rencontrer dans ce drame atroce des scènes de la plus ridicule galanterie et d'entendre sortir de la bouche d'Attila des vers d'un mauvais goût aussi achevé :

O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poison de l'âme et doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité suprême?

Mais il serait injuste de méconnaître des beautés du premier ordre, le tableau si coloré, si pittoresque de l'invasion des Huns, le caractère d'Attila, non moins superstitieux et rusé que violemment féroce, l'éloge si heureusement amené du roi des Francs, Mérovée, et de son peuple.

Je l'ai vu, tout couvert de poudre et de fumée,
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes
De sa course rapide entasser les conquêtes...
*Un grand destin commence, un grand destin s'achève;*
*L'Empire est prêt à choir et la France s'élève!*

# TITE ET BÉRÉNICE

## Comédie héroïque

1670

En 1670, Henriette d'Angleterre, la belle-sœur de Louis XIV, chargea Dangeau d'inviter, à l'insu l'un de l'autre, le vieux Corneille et le jeune Racine à composer une tragédie sur le même sujet : la séparation de l'empereur Titus et de la reine de Judée, Bérénice. L'issue de ce singulier concours ne pouvait être un instant douteuse, et la princesse allait assister à la victoire de Racine, en un sujet choisi tout à souhait pour son genre de talent, quand elle fut emportée soudain, au milieu des sanglots de la cour : *Madame se meurt*, *Madame est morte*.

Tandis que le chef-d'œuvre de Racine est en quelque manière fait de rien et ravit justement par son extrême simplicité, la pièce de Corneille rebute souvent par la complication et l'obscurité de l'intrigue. *Bérénice* offre un intérêt véritablement humain et universel : c'est un prince forcé par la raison d'État à répudier une princesse qu'il aime et dont il est aimé. *Tite et Bérénice* présente un intérêt plutôt historique, en nous initiant à tous les secrets de la politique impériale sous les Flaviens. Enfin, tandis que le style de Racine est partout d'une limpidité, d'une transparence incomparable, on sait au contraire que c'est dans *Tite et Bérénice* que se trouve précisément cette suite de vers que Corneille lui-même ne put expliquer à l'acteur Baron :

Faut-il mourir, madame, et, si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort?

Mais « ces longues suites de vers pompeux auxquels les poètes sont sujets dans le dramatique », comme disait plaisamment La Bruyère, ne doivent pas faire oublier plus d'une beauté éclatante et en particulier le caractère si fièrement dessiné de Bérénice. Le dénoûment qui fait ressortir l'héroïque grandeur d'âme de la reine s'obstinant à partir malgré le sénat, malgré Titus, malgré son propre cœur, peut être mis hardiment en parallèle avec celui de Racine. Il n'est pas jusqu'à la première entrevue de Tite et de Bérénice qui, pour avoir été critiquée et refaite en quelque façon par Racine, ne laisse pas d'être à sa manière belle et touchante.

BÉRÉNICE

Quoi! Rome ne veut pas quand vous avez voulu?
Que faites-vous, seigneur, du pouvoir absolu?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'empire?...
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître!

Elle regrette amèrement d'avoir contribué à l'élévation de Vespasien :

Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à moi :
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurais pour époux l'amant qui m'a charmée;
Et je posséderais dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE

Eh bien! madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos États m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra :
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra[1]!

A la critique si directe et si acérée que fit Racine de ce passage, Corneille n'aurait-il pas eu le droit de répondre que, si son héros montrait quelque faiblesse, son héroïne était là pour relever les cœurs? et aux langueurs élégiaques des adieux dans la pièce de son rival n'aurait-il pu opposer les nobles et sublimes accents de sa Bérénice :

On nous aime : faisons qu'on nous aime à jamais...
Votre cœur est à moi, j'y règne; c'est assez...
Ma gloire ne peut croître et peut se démentir.
Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puisqu'enfin je triomphe et dans Rome et de Rome...
J'y rentrais exilée, et j'en sors triomphante.

TITE

L'amour peut-il se faire une si dure loi?

1. On sait que Racine profitant selon toute apparence d'une indiscrétion fit dire précisément le contraire à Titus :

Je dois vous épouser encor moins que jamais :
Oui, madame ; et je *dois moins encore vous dire*
Que je suis prêt, pour vous, d'abandonner l'empire,
De vous suivre et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.

BÉRÉNICE

La raison me la fait malgré vous, malgré moi.

On peut soutenir que cette mâle traduction de l'*invitus invitam* de Suétone n'a rien à envier aux soupirs harmonieux des héros de Racine :

Pour la dernière fois, adieu, seigneur. — Hélas!

et l'on pardonne bien volontiers quelques erreurs de goût à qui a su si admirablement exprimer une fois de plus cette grande idée morale que c'est dans l'amour même qu'il faut parfois chercher la force de le sacrifier.

---

# PSYCHÉ

## Tragédie-ballet

1671

*Psyché* est un livret d'opéra composé par Corneille en collaboration avec Molière et Quinault. La part de chaque auteur fut à la vérité fort inégale : Quinault composa les couplets que Lulli devait mettre en musique ; Molière ordonna le plan et brossa le premier acte ; le reste, c'est-à-dire tout ce qui fait de *Psyché* un chef-d'œuvre de grâce et de riante poésie, fut l'œuvre de Corneille.

La jeunesse elle-même du poète n'a pas rencontré d'inspiration plus brillante et plus fraîche : la déclaration si naïve et si tendre que Psyché adresse à l'Amour, la réponse du dieu, les reproches jaloux qu'il lui fait de garder près de lui le souvenir de la maison paternelle sont parmi les pages les plus délicieuses et les plus musicales de notre langue. Mais telle est l'élévation habituelle du génie cornélien, qu'il ne peut traiter un sujet de conte sans l'agrandir ; çà et là, on sent percer à travers la féerie galante de Psyché le poétique symbole qu'était cette fable à l'origine : l'âme humaine punie d'une curiosité coupable par une série d'expiations et parvenant à reconquérir le ciel avec l'aide de l'Amour, lequel d'ailleurs n'a presque plus rien de commun avec le Cupidon de la mythologie. On peut s'en convaincre en écoutant l'Amour se plaindre, avec quelle poésie large et puissante! des rigueurs de sa mère :

J'ai pleuré, j'ai prié ; je soupire et menace,
Et perds menaces et soupirs.

Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,
Et que si Psyché perd le jour,
Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau.
Je laisserai languir la nature au tombeau.

On a dit avec raison que *Psyché* fut pour Corneille comme l'été de la Saint-Martin : ce furent les derniers rayons, mais non les moins doux, du soleil couchant.

---

# PULCHÉRIE

## Comédie héroïque

1672

Cette pièce que Voltaire déclarait « ridiculement écrite » contiendrait, au contraire, si l'on en croit Corneille lui-même, quelques-uns de ses plus beaux vers. La vérité est qu'elle offre de belles et savantes études de caractère : des passions héroïques et des sentiments de demi-teinte, l'amour impérieux et fier de l'impératrice Pulchérie pour Léon, et la tendresse profonde et discrète du vieux sénateur Martian pour sa souveraine. La beauté du style répond en plus d'un passage à cette forte et pénétrante psychologie. Il suffit de citer les premiers vers, où Pulchérie se fait connaître :

Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère ;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, et non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'âme applaudit sans qu'elle se consulte;
Et qui ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs :
Ma passion pour vous, généreuse et solide,
A la vertu pour âme, et la raison pour guide,
La gloire pour objet, et veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre et l'univers et moi.

Mais Léon est trop jeune; Pulchérie craint d'être blâmée en lui donnant et sa main et l'empire. Elle épousera donc le vieux Martian, *fier de ses cheveux blancs et fort de sa faiblesse;* c'est un choix qu'approuvera dans sa tombe le grand Théodose, son aïeul :

Mon aïeul, dont partout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moi ses descendants finissent,
Que j'en sois la dernière, et ferme dignement
D'un si grand empereur l'auguste monument...
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre,
Qui des Césars pour moi puisse grossir le nombre;
Un mari qui content d'être au dessus des rois,
Me donne ses clartés et dispense mes lois;
Qui n'étant en effet que mon premier ministre...
Paraisse mon époux et n'en ait que le nom.
  Vous m'entendez, Seigneur, et c'est assez vous dire.
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire.

Ce n'est pas sans raison que Corneille jugeait ce vers un des plus beaux qu'il eût jamais faits. *Pulchérie*, au surplus, abonde en vers *cornéliens* admirablement frappés. Mais ce n'est pas la première fois que de beaux vers sont comme la rançon d'une œuvre mal venue, où l'ensemble est sacrifié aux détails et la conception générale du plan à l'effet des morceaux d'éclat.

---

# SURÉNA

## GÉNÉRAL DES PARTHES

### Tragédie

1674

La dernière pièce de Corneille passa presque inaperçue. Ni l'obscure histoire des Parthes au temps de Crassus, ni la fade intrigue qui met aux prises « un Suréna galant et un Pacorus dameret » ne pouvaient réussir à intéresser le public. Corneille comprit qu'il était temps de prendre congé de la scène qu'il avait si longtemps illustrée, et il se retira, après avoir trouvé encore quelques fiers accents à prêter à son dernier héros.

Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, Seigneur, et l'une et l'autre est prête :
Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi :
Et si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il fallait vivre,
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre;
Mais si vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être assez vécu pour vous.

Corneille, dans une belle épître à Louis XIV, disait, en demandant au roi d'encourager ses derniers travaux :

Achève : les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père.
. . . . . . . . . . *Othon* et *Suréna*
Ne sont pas des cadets indignes de *Cinna*.

Il aurait pu citer à l'appui ce vers admirable de *Suréna*, digne d'être comparé aux plus beaux traits de sa jeunesse :

Non, je ne pleure pas, madame, mais je meurs.

Ce sont de tels vers, plus fréquents qu'on ne le croit d'ordinaire dans les dernières pièces de Corneille, qui rappelaient à Mme de Sévigné les premières émotions littéraires de sa jeunesse, aux beaux jours déjà lointains du *Cid* ou de *Polyeucte*, et qui faisaient jaillir moins encore de son esprit que de son cœur cet enthousiaste mais juste éloge de son *vieil ami* Corneille : « Vive donc notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent. Ce sont des traits de maître qui sont inimitables. »

# APPENDICE

## L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

1656

« Je n'invite point à cette lecture ceux qui ne cherchent dans la poésie que la pompe des vers, disait Corneille dans sa *Préface;* ce n'est ici qu'une traduction fidèle, où j'ai tâché de conserver le caractère et la simplicité de l'auteur. » S'il fallait en croire quelques critiques, rien ne serait moins fondé que la prétention du poète : son vers mâle et robuste n'aurait en effet, dit-on, rien de commun avec la grâce mystique de l'original. Mais n'est-ce pas oublier tout ce que recèlent de vigueur secrète les effusions pieuses de l'*Imitation*, et l'énergie de la strophe cornélienne n'est-elle pas apte à rendre précisément l'héroïque doctrine du sacrifice absolu? Le poète n'a-t-il pas su d'ailleurs étouffer plus d'une fois les sonorités trop éclatantes de son vers, et le rythme brisé de certaines strophes ne rend-il pas avec un rare bonheur l'élan trop tôt arrêté de l'âme vers le ciel? Si la langue parfois impropre, comme il arrive trop souvent dans Corneille, n'offrait ici et là des obscurités qu'excuse d'ailleurs la difficulté des matières théologiques, la traduction de l'*Imitation* pourrait être comptée parmi les plus parfaits chefs-d'œuvre du lyrisme religieux dans notre littérature.

O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire,
Unis-moi donc à toi par de forts et doux nœuds!
Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
    Mais non pas de te dire :
    C'est toi seul que je veux.

Parle seul à mon cœur et qu'aucune prudence,
Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois;
Que toute créature à ta sainte présence
    S'impose le silence,
    Et laisse agir ta voix. (I, 2.)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté du cœur et la simplicité;
Elles te porteront avec facilité,
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles. (II, 4.)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
Je dis ton serviteur, car enfin, je le suis;
Je le suis, je veux l'être[1], et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits...

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence,
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur :
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur...

« Parle-nous, parle-nous, disiez-vous[2] à Moïse,
« Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas;
« Des éclats de sa voix la tonnante surprise
« Serait notre trépas. »

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie;
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie,
Avec ton Samuel :

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
« C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr
« Parle donc, ô mon Dieu! ton serviteur écoute,
« Et te veut obéir... »

Parle, pour consoler mon âme inquiétée;
Parle, pour la conduire à quelque amendement;
Parle, afin que ta gloire ainsi plus exaltée
Croisse éternellement. (III, 2.)

A la traduction de l'*Imitation de J.-C.* se rattache un dernier volume de *Poésies* chrétiennes, qui contient les *Louanges de la sainte Vierge*, attribuées à saint Bonaventure, l'*Office de la sainte Vierge, les sept Psaumes de la Pénitence*, etc. Parmi ces pages souvent intéressantes, où Corneille a consigné le témoignage ému de sa foi, en même temps qu'il montrait la verdeur de sa vieillesse poétique, on peut citer l'éloquente traduction du Psaume 129 (*De Profundis*).

Des abîmes profonds où mon péché me plonge,
Jusqu'à toi j'ai poussé mes cris;
Tu vois mon repentir et l'ennui qui me ronge :
Seigneur, ne reçois pas mes vœux avec mépris.

1. Cf. *Cinna*, vers 1697. Cette parfaite maîtrise de soi que le stoïcisme semble prêter à l'Auguste de Sénèque et de Corneille, l'amour divin l'assure avec une réalité autrement profonde à l'humble disciple de l'*Imitation*.

2. Les Hébreux, auxquels le poète s'adresse.

Prête à mes longs soupirs cette oreille attentive
Qui n'entend point sans secourir;
Jette sur les élans d'une douleur si vive
Cet œil qui ne peut voir de maux sans les guérir.

Pour grands que soient les miens, je le dis à ma honte,
Seigneur, je les ai mérités;
Mais qui subsistera, si tu demandes conte
De tout l'emportement de nos iniquités?

Auprès de ta justice il est une clémence
Que souvent tu choisis pour loi :
Elle est inépuisable, et c'est son indulgence
Qui m'a fait jusqu'ici subsister devant toi.

Je me suis soutenu, Seigneur, sur ta parole,
Dans ce que je n'ai su parer.
Un Dieu n'afflige point qu'ensuite il ne console :
C'est ce que tes bontés m'ordonnent d'espérer.

Espère ainsi que moi, peuple de la Judée :
Fils de Jacob, espérez tous.
Et du matin au soir, gardez la sainte idée
D'espérer en sa grâce en craignant son courroux.

Gloire au Père éternel, la première des causes !
Gloire au Fils, à l'Esprit divin !
Et telle qu'elle était avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant et sans fin !

Pour qui voudra bien y réfléchir, la carrière poétique de Corneille ne pouvait, comme sa vie elle-même, recevoir un plus pur et plus harmonieux couronnement que ces beaux vers inspirés par la religion. Celui qui n'avait rempli ses premiers chefs-d'œuvre que des plus nobles maximes de dignité morale, de dévoûment, de devoir et de sacrifice, ne faisait que se montrer fidèle à lui-même quand il offrait le tribut de ses derniers vers au Dieu qui résume en lui ces « adorables idées », et les « saintes douceurs » qui avaient enchanté sa jeune imagination au temps de Polyeucte se trouvaient être encore la consolation de sa vieillesse, avant de devenir, tel était son suprême espoir, son partage éternel au delà du tombeau. S'il est vrai, comme on l'a dit, que rien n'est tel pour assurer l'unité d'une belle vie qu'un noble idéal conçu dans la jeunesse et réalisé dans tout le cours de l'existence, il n'est pas de vie plus une ni plus belle que celle de notre grand Corneille.

# SUPPLÉMENT

## REMARQUES SUR LA VERSIFICATION DE CORNEILLE

Corneille n'est pas seulement un grand poète; il est encore un très habile versificateur. Le vers qu'a édicté Malherbe et qu'il a rencontré quelquefois, le vers sobre et condensé, aux deux hémistiches coupés par de vives et saillantes arêtes, Corneille l'a gravé et tiré à un nombre indéfini d'épreuves, avec une netteté toujours impeccable de contour et de relief. Il a fait mieux encore : il a écrit ces chefs-d'œuvre de versification à la fois libre et savante que sont incontestablement *Polyeucte* et *Psyché*, et, par l'originalité de la facture et la souplesse de l'harmonie, il a ainsi créé un art qui n'a presque rien à envier à l'élégance souplesse de Racine, sinon à la virtuosité rythmique de La Fontaine.

**La Rime**. — Ceux qui ont critiqué certaines rimes de Corneille n'ont pas tenu compte des règles alors admises de prononciation ou d'orthographe qui les expliquent : 1° *Connoitre* (prononcez : *connouêtre*), *croître* (pron. : *crêtre*), riment correctement avec *naître*, *maître*, *paraître*, etc.; 2° je *parlois* rime avec *lois* pour la même raison; 3° *cher*, *amer*, *fer*, *air*, *mer*, riment avec les infinitifs en *er*, que Corneille fait tous rimer entre eux indistinctement (rimes normandes); 4° *Camille*, qui se prononce *Camile*, rime avec *ville* et *facile*. — On voit que Corneille rime avant tout pour l'oreille, et que, tout en évitant en général certaines rimes trop faciles (*nôtres* et *vôtres*, *perdu* et *éperdu*, etc.), il ne se refuse pas certaines libertés que Malherbe a pu proscrire dans la poésie lyrique, mais qu'on s'accorde à regarder comme légitimes au théâtre.

**La Mesure**. — 1° *Hier* et *oë* dans *poëte* sont quelquefois monosyllabes; 2° *aye*, *jouent*, *crient*, *baie*, sont quelquefois de deux syllabes; 3° *ancien*, *gardien* sont comptés pour trois syllabes. *Meurtrier*, compté pour trois syllabes, est une des plus heureuses originalités métriques de Corneille.

**Le Rythme**. — 1° *L'alexandrin* de Corneille est en général, comme celui de Malherbe, caractérisé par une coupe très distincte après le sixième et le douzième pied. La régularité de cette cadence (voir par ex. le récit du combat dans *le Cid*, ou encore les duels dialectiques de ses héros disputeurs, comme dans *Cinna*, 681 sq.), semble ajouter à la mâle vigueur, à l'éclatante plénitude de l'expression. Il n'y a pas de vers mieux fait pour franchir la rampe et frapper l'oreille du spectateur. Cependant, on trouve parfois une très heureuse variété de cou-

pes et même d'enjambements dans plus d'une de ses pièces, et en particulier dans *Polyeucte* dont la versification offre une merveilleuse aisance :

Je le sais,| mais enfin je vous aime| et je crains...
Adieu,| trop vertueux objet| et trop charmant...
Quittez cette chimère et m'aimez.| Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu,| mais bien plus que moi-même...
Cette ardeur| que dans les yeux, je porte,
Sais-tu que c'est son sang|, le sais-tu?...
On l'a pris| tout bouillant encor de sa querelle...
Pour me l'immoler, |traître, et tu veux que moi-même
Je retienne ta main?|
........ Et que dois-je être? — Roi...
Et je le garde. — A qui, Carlos. — A mon vainqueur...

2° *Vers libres.* Corneille est, avec Molière et La Fontaine, un des maîtres dans l'art si difficile du vers libre. Une ingénieuse et souple combinaison des vers de douze, de dix et de huit pieds fait de *Psyché* une merveille de versification, digne d'être comparée aux plus belles pages de l'*Amphitryon* ou des *Fables.*

Source de tous les biens, inépuisable et pure,
    Maître des hommes et des dieux...
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire,
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
  Et cependant c'est moi qui vous le dis.

3° *Strophes.* Corneille a plus d'une fois intercalé dans ses pièces des stances ou couplets lyriques, soit en vers inégaux à rimes croisées (stances de Rodrigue et de l'Infante dans *le Cid;* stances dans *Médée*, *Héraclius*, *Œdipe;* monologues, billets ou quatrains dans la plupart des comédies), soit en alexandrins à rimes croisées (*Horace*, 195), ou à rimes plates (*le Cid*, 1001.) Il faut faire une place à part pour les stances de *Polyeucte*, dont la forme est à la fois si originale et si harmonieuse (5 vers de 12 pieds et 5 vers de 8 pieds), et qui sont d'autre part le type accompli du lyrisme dramatique.

# PETITE GRAMMAIRE DE LA LANGUE DE CORNEILLE

Bien que Corneille ait, comme tous les grands écrivains, sa langue à lui, on peut dire que nul n'a respecté plus scrupuleusement l'orthographe et la syntaxe de son temps. A chaque édition de ses ouvrages, il se corrige avec le plus grand soin en tenant compte des changements introduits par l'usage. Résumer sa grammaire, c'est donc résumer aussi celle de ses contemporains.

1. *Formes grammaticales.* — Les formes grammaticales sont en général les mêmes qu'aujourd'hui. Exc. *qu'il aye*, *que je die*, subj. d'*avoir*, de *dire;* j'*oirai*, j'*envoirai*, fut. de *ouïr*, d'*envoyer; je voi*, *je reçoi*, orthographe conforme à l'étymologie; *avecque* qui commence à vieillir et que Corneille corrige ici et là; *conte* pour *compte* et réciproquement, en raison de la même racine (*computare*); *abjet*, pour *abject*, par analogie avec *sujet; appas* au singulier pour *appât*, etc.
2. *Substantif.* — *Amour*, *foudre*, sont indifféremment des deux genres.
3. Les noms abstraits s'emploient fréquemment au pluriel : *contentements*, *rages*, *hontes*, *pensers* (infinitif verbal très fréquent).
4. *Article.* — L'article est fréquemment supprimé : 1° devant un substantif : J'ai *tendresse* pour toi, j'ai *passion* pour elle; 2° devant l'adj. même; 3° devant le superlatif qui semble ainsi se confondre avec un comparatif, comme en italien.
5. *Adjectif.* — L'adjectif admet, comme en latin, des compléments : *savant de*, *rigoureux à*, *cruel à*, etc.
6. *Mon* estime veut dire l'estime qu'on a pour moi, ou l'estime que j'ai pour un autre; de même *mon* obéissance, *mon* intérêt, etc.
7. *Même* se place indifféremment avant ou après le mot : Sais-tu que ce vieillard fut *la même* vertu?
8. *Tout* est toujours adjectif et s'accorde dans tous les cas : *tous languissants*. — *Tous les deux* s'emploie devant un substantif.
9. *Pronom.* — Les pronoms de la 3e personne peuvent représenter un nom indéterminé. Tu *le* fais avec joie, tu ne *la* caches pas.
10. *Le* est parfois neutre comme dans *l'emporter*, *l'entendre*. Autrement, il est toujours variable, en dépit de Vaugelas.
11. On place le pronom personnel le plus loin possible de l'infinitif qui le régit : Il *le* peut élever, il *le* peut mettre à bas. Le premier des deux verbes devient ainsi comme un véritable auxiliaire.
12. *Se*, *soi*, s'emploient, comme en latin pour représenter le sujet de la phrase : Mon esprit en désordre à *soi*-même s'oppose.
13. Le pronom *en* : 1° s'applique, comme aussi le pronom *y*, aussi bien aux personnes qu'aux choses : J'*en* ai fait un martyr; 2° il rappelle le sens général d'une phrase (*Pol.*, 405); 3° il s'explique par *là dessus* et semble former un pléonasme. (*Nicomède*, 1048.)

14. *Qui* s'emploie : 1° pour *ce qui* (*quod*); 2° pour *quelque chose* (*quid*); 3° pour *lequel*... un courroux de *qui*. — *Que*, pour *ce que*, condamné par Vaugelas, subsiste en plusieurs passages.
15. Le pronom relatif n'est pas nécessairement du même genre, du même nombre et de la même personne que ses antécédents : Je ne vois que vous *qui* le *puisse* arrêter.
16. *Que* supplée une préposition suivie du pronom relatif : Au moment *que* = au moment *pendant lequel*. *Ce que* = *autant que*. — *Dont* (*de unde*) se dit pour *de quoi*, *par quoi*, *au moyen duquel*, *d'où*, etc. Ne doutez point du bras *dont* partiront les coups.
17. *Où* est un véritable pronom conjonctif équivalent à *auquel*, *dans lequel*, *pour lequel*, *vers lequel*, etc. — Par un ellipse analogue, Corneille l'emploie pour *au moment pendant lequel*, *tandis que*. (*Nicomède*, 1631.)
18. *Verbe*. — Le conditionnel est parfois remplacé : 1° par le parfait comme : *J'ai pu*, pour *j'aurais pu*; 2° par l'imparfait du subjonctif : deux latinismes bien connus.
19. Le subjonctif : 1° peut s'employer sans conjonction et forme un véritable optatif; 2° il s'emploie fréquemment pour l'indicatif et *vice versa*.
20. Le verbe reste au singulier : 1° avec *l'un et l'autre*; 2° quand le dernier de plusieurs sujets est au singulier.
21. Un verbe peut avoir à la fois pour compléments un nom, ou un pronom ou un infinitif et une proposition subordonnée : Quand on saura *mon crime* et *que* ta flamme dure.
22. Des verbes, neutres aujourd'hui, sont employés comme actifs : *Germer* une moisson, *attenter* tout, *prétendre* une gloire, *consentir* un effort, *croître* une flamme, *contribuer* quelque chose, etc.
23. Des verbes aujourd'hui actifs sont employés comme neutres : *Entreprendre*, *aider*, etc.
24. Des verbes, aujourd'hui réfléchis sont employés comme neutres et *vice versa* : *affaiblir* pour *s'affaiblir*, *évader*, etc. *S'apparaître*, *se disparaître* = *apparaître*, *disparaître*. Le verbe réfléchi s'emploie aussi au sens passif : *s'engage* = *est engagé*.
25. La phrase infinitive peut avoir un autre sujet que la phrase principale : Elle a (votre haine) *pour la blâmer* (pour que je la blâme) une trop juste cause.
L'infinitif actif prend parfois le sens passif. (*Pol.*, 744 ; *Nic.*, 959.)
26. Les verbes réfléchis à l'infinitif perdent toujours leur pronom complément : *Que toujours quelque vent empêche de calmer* pour *de se calmer*.
27. *Participe*. — Notre règle du participe passé, telle qu'elle a été fixée par Marot, n'est pas toujours observée : Les misères qu'ils ont *enduré*.
28. Le participe se rapporte quelquefois non au sujet, mais à l'un des compléments : Mes crimes *en vivant* me la pourraient ôter.
29. Le participe se met quelquefois après le nom qu'il régit et s'accorde alors avec lui comme un véritable adjectif : Aucun étonnement n'a leur gloire *flétrie*.
30. La tournure latine si brève et si élégante : *Après mon père mort* est familière à Corneille.
31. *Adverbe*. — *Dedans*, *dehors*, *dessus*, *dessous*, s'emploient indifféremment comme prépositions et comme adverbes.
32. *Auprès de* est rare pour *au prix de*, presque seul usité.

33. Les adverbes s'emploient comme locutions prépositives et *vice versa* : *par delà mes serments; ensuite de cela*, comme on dit encore *ensuite de quoi* ; *après* est pris pour adverbe.
34. *Comme* se confond avec *comment* qui en dérive (*quomodo*, *quomodo inde*). — *Que* a souvent le sens de *combien*.
35. *Parmi* (*per medium*) s'emploie devant un nom singulier : *parmi votre maison*.
36. *Négation*. — Corneille supprime la négation dans la phrase subordonnée, après *de peur que*, *garder que*, etc.
37. *Pas*, *point* formeraient aujourd'hui pléonasme (Cf. *Nicomède*, 1226.) ; *goutte* sert encore à renforcer la negation. D'un autre côté la répétition de *ni* n'est pas obligatoire : *l'un ni l'autre*.
38. *Preposition*. — *A*, dans un grand nombre de tournures, équivaut à *pour*, *dans*, *chez*, etc. ; Rome entière est noyée *au* sang de ses enfants. *A* vaincre sans péril. — *A* la foule = en foule : *aux* grands effets = pour les grands effets : *à* demain = pour demain : à trouver les moyens = si je trouvais les moyens...
39. *De* se supprime : 1° devant un second infinitif complément : 2° après la locution *ne faire que* : *Il ne fait que sortir* = *il vient de sortir*.
40. *De* et *à* s'emploient l'un pour l'autre : *tâcher à* et *tâcher de*, *convier de* et *convier à*, *prêt à* et *prêt de*, etc.
*De* s'emploie, par imitation du latin, après *calomnier*. — Il équivaut à d'autres prépositions comme *pour*, *par*, *avec*, etc.
41. *Pour* : 1° avec un infinitif, s'emploie souvent au sens de *parce que* ; 2° avec un adjectif, il équivaut à *quoique* : *Pour grands que* sont les rois, ils sont ce que nous sommes.
42. D'une manière générale, les prépositions s'échangent fréquemment l'une pour l'autre. *Sous* l'espoir = dans l'espoir ; *de ruse* = par ruse ; *de mépris* = avec mépris ; *dans* le pouvoir = avec le pouvoir ; *avec* confidence = en confidence ; *vers*, (*devers*) = envers ; du moins = au moins, etc.
43. *Conjonction*. — *Plutôt que*, *avant que*, *devant que*, se construisent directement avec l'infinitif : Je périrai *plutôt qu'*obéir. De même, *à moins que* est suivi du substantif sans la préposition *de*.
44. *D'autant plus* : 1° s'emploie absolument sans être suivi d'un second *plus* (*Cinna*, 835) ; 2° est remplacé élégamment par *plus... plus*.
45. *Autant comme* est employé pour *autant que*, malgré Vaugelas.
46. *Tant que*, s'emploie pour *jusqu'à ce que* ; *encore que*, *combien que*, pour *quoique*, et *bien que* ; *cependant que* pour *pendant que*.
47. L'*inversion*, propre à la langue du XVI^e siècle et du moyen âge, se maintient encore : La haine que pour vous elle a si naturelle.
48. L'*anacoluthe* ou *phrase brisée* forme un sens ininterrompu par suite d'un changement de construction :

> Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi
> Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.

49. *Ellipse*. — Un grand nombre de tours elliptiques se font regretter pour leur vivacité et leur concision : La vie *ne vaut pas l'acheter* ; *sans songer qu'à* sa gloire : *attendant que*, = *en attendant que* ; *dans leur intérêt* = quand leur intérêt est engagé : je *le* crains et souhaite ; tout mort = tout mort que je serai, etc.
50. *Pléonasme*. — On peut en citer comme exemple l'emploi du superlatif avec *unique* (*Hor.*, 141.) ; *se faire paraître* pour paraître (*Rod.*, 1541, 1587), etc.

# PETIT VOCABULAIRE DE LA LANGUE DE CORNEILLE

*Remarques.* — 1° Si la langue de Corneille manque souvent de propriété, et par suite de clarté dans les œuvres secondaires, elle est du moins aussi pure que correcte : les prétendus néologismes qu'y a relevés Voltaire, comme *invaincu*, *exorable*, ont de nombreuses autorités avant et pendant le XVII^e siècle.

2° Les mots sont pris volontiers dans leur sens étymologique. Voir, par exemple, *idée, fantaisie, funeste*, etc.

3° Les termes ont souvent une force qu'ils ont perdue avec le temps. Voir, par exemple, *ennui*, *déplaisir*, *étonner*, *fâcher*, etc.

**Abîmer**, plonger, précipiter dans l'abîme, *Hor.*, 746.

**Abois** : 1° appel pressant, *Cin.*, 855 ; 2° dernière extrémité, *Nic.*, 1261. Rac. : *adbaubari*, se dit des chiens qui aboient en forçant le cerf.

**Abolir**, effacer une faute et supprimer toutes poursuites par un acte royal, *Cid*, 368. Cf. *abolere*.

**Abord**, arrivée, *Pol.*, 207 ; *Rod.*, 1730.

**Adresser** ses pas, les diriger, *Nic.*, 117.

**Affliger**, renverser, *Hor.*, 90. Cf. *affligere*.

**Aigrir**, exaspérer, *Cin.*, 1213 ; *Nic.*, 352.

**Allégeance**, soulagement, *Cid*, 690.

**Alfange**, sorte de cimeterre. Mot espagnol, tiré de l'arabe, *al kandjar*. *Cid*, 1297.

**Aller**. L'honneur y *va* = il y va de l'honneur. — Il ne *va* qu'à briser = il ne tend qu'à, *Pol.*, 634. — S'en *va* dissipée = est en train de... *Cin.*, 953.

**Amant**, qui aime et est aimé, *Cid*, 42.

**Amoureux**, qui aime et n'est point payé de retour, *Cid*, *Hor. Liste des Personnages.*

**Appareil**, les préparations d'une cérémonie, *Rod.*, 1842.

**Appas**, attrait, charme attirant, *Pol.*, 90, 1769.

**Assez**, beaucoup (Cf. italien *assai*), *Cin.*, 437.

**Assiette**, état, disposition d'esprit, *Cin.*, 1304.

**Aspect**, direction de la vue, regard (Cf. *aspectus*), *Pol.*, 827.

**Aspirer**, tendre de toutes ses forces, *Cin.*, 370 ; *Hor.*, 452 ; *Pol.*, 668, 1139.

**Assurer** : 1° affermir, *Pol.*, 1746 ; *Nic.*, 1370 ; 2° rassurer, *Nic.*, 1310, 1534 ; 3° *s'assurer* sur, prendre confiance sur, *Hor.*, 853.

**Assurément**, avec assurance, d'un pas assuré, *Pol.* 676.

**Avancer**, faire arriver ; accélérer, *Pol.*, 235 ; *Rod.*, 1572.

**Avouer**, approuver, *Cid*, 1461.

**Baie**, tromperie, mystification, Rac. : *bayer*, rester la bouche ouverte.

**Bas**, mettre à *bas*, mettre *bas* = renverser, *Pol.* 848.

**Beau**, tout *beau*, doucement, locution empruntée à la langue de l'équitation, pour contredire, ar-

rêter, imposer silence, *Cid*, 170; *Pol.*, 1215; *Cin.*, 125; *Nic.*, 1388.

**Besoin**, manque; au *besoin* = quand la chose est le plus nécessaire, à l'heure du besoin, dans le danger, *Pol.*, 677; *Cin.*, 1149.

**Blesser**, au figuré, se dit de tous les sentiments tristes ou tendres, pitié, amour, etc., *Pol.*, 85.

**Bon**, noble, généreux, *Hor.*, 468; *Cin.*, 689, etc.

**Bonace**, temps calme qui succède à la tempête ou la fait pressentir. *Cid*, 449.

**Brouiller**, mêler, confondre, *Pol.*, 241, 733.

**Cavalier**, forme italienne du vieux mot français *chevalier*, celui qui porte l'épée, gentilhomme, *Cid*, 82.

**Céder**, laisser aller de plein gré, *Pol.*, 1320; *Cin.*, 458.

**Change**, inconstance en amour, *Cid*, 1062.

**Charmes.** Rac. : *carmina*, enchantements magiques, *Cinna*, 921; *Hor.*, 819, etc.; de là *charmer*, enchanter, *Hor.*, 215, etc., 383.

**Confident**, adj., *Cin.*, 295.

**Commettre**, confier, *Cin.*, 1123.

**Conseil**, résolution, *Cid*, 383; *Cin.*, 873; *Nic.*, 1610, etc.

**Consommer**, amener quelque chose : 1° à son achèvement définitif; 2° à sa destruction (= consumer), *Cid*, 489, 1634 var.

**Consumer** = consommer, *Nic.*, 1568.

**Constamment**, avec constance, *Hor.*, 1249.

**Consulter**, délibérer avec soi-même, ou avec d'autres, *Cin.*, 1220; *Cid*, 820; *Hor.*, 462.

**Content**, qui se contente de (Cf. *contentus*), *Pol.*, 565.

**Conter**, exposer, *Cin*, 1524.

**Coup**, encore un *coup* = encore une fois, *Nic.*, 202; *Cid*, 992.

**Courage**, siège des facultés effectives, et plus particulièrement de la volonté raisonnable, *Cin.*, 77; *Nic.*, 1400.

**Coutumier**, accoutumé, *Pol.*, 1160.

**Crayon**, esquisse, *Cin.*, 204.

**Crime**, reproche, *Pol.*, 965.

**Dédire**, désavouer, démentir, *Nic.*, 62.

**Défaut**, le point faible, *Pol.*, 104.

**Dénier**, nier, *Cin.*, 132, 450.

**Déplaisir**, affliction vive, grande douleur, *Pol.*, 411; *Rod.*, 1601.

**Déplorer** quelqu'un, en pleurer la perte, *Hor.*, 801.

**Dessiller**, ouvrir. Rac. : *déciller*, ouvrir les yeux du faucon, après les avoir cousus pour le dresser, *Pol.*, 47.

**Désir**, regret (Cf. *desiderium*), *Pol.*, 172.

**Dessus**, supériorité dans une lutte, *Cid*, 1339.

**Destin**, dessein (Cf. *destinatum*), *Cin.*, 1703.

**Détester**, maudire, exécrer (Cf. *detestari*), *Pol.*, 641; *Hor.*, 790.

**Devoir**, être redevable, *Cid*, 322.

**Discord**, désaccord. *Cid*. 476.

**Dispenser** : 1° répartir (cf. *dispensare*) *Cin.*, 505; 2° autoriser à faire quelque chose, *Pol.*, 3, 2.

**Distraire**, détourner, *Hor.*, 603.

**Divertir**, détourner, distraire, *Rod.*, 1609.

**Divorce**. rupture d'un lien quelconque, *Nic.*, 822.

**Domestique** : 1° qui appartient à l'intérieur de la maison, de la famille, *Hor.*, 1372; *Cin.*, 198; *Pol.* 1026; 2° quiconque est attaché à la maison d'un grand, *Nic.*, 392.

**Donner**, causer, *donner* des pleurs, des terreurs = les provoquer, *Hor.*, 1186; *donner* la main = épouser (locution espagnole), *Hor.*, 338.

**Douteux**, qui doute, irrésolu, *Pol.*, 67.

**Dureté**, fermeté, courage, *Pol.*, 939, 1690.

**Ébahir**, frapper d'un profond étonnement, *Pol.*, 794.

**Échapper** (s'), sortir de soi par entraînement de passion, *Pol.*, 437.

**Écrier (s')**, pousser un cri, *Rod.*, 1636; *Nic.*, 1751.
**Effaroucher**, rendre farouche, *Cin.*, 1215.
**Effet**, réalisation, exécution, *Cin.*, 824; *Rod.*, 1538; *Hor.*, 465.
**Effort**, emploi violent de toutes les forces, *Hor.*, 89; *Cin.*, 43.
**Égal**, indifférent, impartial, *Hor.*, 91; *Nic.*, 445.
**Empêcher**, embarrasser, *Nic.*, 978.
**Emporter** (s'), se laisser emporter, *Pol.*, 834.
**Ému**, soulevé, *Pol.*, 1493.
**Engager**, entraver, ôter la liberté, *Nic.*, 795.
**Ennoblir** : 1° rendre illustre, *Hor.*, 550, 2° anoblir, *don Sanche*.
**Ennui**, peine que l'on ressent vivement, *Cid*, 465, etc.
**Énorme**, hors de la règle (*norma*), *Hor.*, 1733.
**Ensemble**, en même temps, *Pol.*, 1016.
**Entrer** dans=concevoir, *Pol.*,1009.
**Envier**, refuser, *Nic.*, 110, etc.
**Épandre**, répandre en dispersant, *Cin.*, 1234; *Pol.*, 489.
**Esprit, esprits** : 1° fluide vital; 2° l'âme elle-même, *Pol.*, 574.
**Estomac**, poitrine (qui paraît alors moins noble), *Cid*, 1499; *Rod.*, 1619.
**Essai**, épreuve, action de déguster un mets, *Rod.*, 1791.
**Étaler**, montrer en déployant (mais non *faire parade*), *Pol.*, 1119.
**État**, faire *état* de = faire cas de, *Hor.*, 515; *Cin.*, 775.
**Étonner**, frapper de stupeur, foudroyer, *Cin.*, 123, etc.
**Événement**, résultat bon ou mauvais (Cf. *eventus*), *Hor.*, 977.
**Expliquer**, déployer, exposer, *Nic.*, 431.
**Exposer**, livrer à, faire tomber aux mains de, *Nic.*, 1154.
**Exténué**, affaibli, *Pol.*, 698.

**Fâcher**, irriter, *Hor.*, 616, etc.
**Fâcheux**, qui donne de la peine, *Pol.*, 1539.
**Faire** : 1° agir pour ou contre les intérêts de quelqu'un, *Hor.*, 467 : 2° former à une certaine manière d'etre, *Rod.*, 1750; 3° rendre tel ou tel, *Hor.*, 406; donner pour tel ou tel, *Cin.*, 1315; 4° imiter, contrefaire, *Cin.*, 1557; *Nic.*, 339; 5° *c'est à faire* = il convient de, *Cin.*, 140; 6° se faire un effort, faire effort sur soi-même, *Pol.*, 1354, etc.
**Fantaisie**, imagination (Cf. φαντασία), *Pol.*, 733.
**Fier**, confier, *Cin.*, 1121.
**Flatter**, adoucir, *Pol.*, 328.
**Foi**, fidélité; croyance, confiance (Cf. *fides*), *Cid*, 1459; *Pol.*, 343, etc.
**Forcer**, vaincre, dompter, *Hor.*, 1731; *Nic.*, 1526; *Pol.*, 1601.
**Fort**, se faire fort d'une armée, s'appuyer sur une armée, *Nic.*, 842.
**Fourbe**, fourberie, tromperie bassement artificieuse, *Pol.*, 1447; *Cin.*, 1446.
**Frénésie**, folie, *Nic.*, 47.
**Funeste**, qui apporte la mort. Rac. : *funus*, *Hor.*, 1403.
**Fureur**, folie (Cf. *furor*), *Cin.*, 1150.

**Gêner**, torturer. Rac. : *gêne*, de *Gehenne*, vallée de Palestine où l'on brûlait des enfants, puis instrument de torture, *Cin.*, 923.
**Génie**, naturel bon ou mauvais, *Cin.*, 1014.
**Gloire**, réputation, surtout dans la bouche d'une femme, *Cid*, 97, 1817; *Pol.*, 550.

**Harnois**, équipement, non du cheval, mais du cavalier, *Cid*, 711.
**Heur**. Rac. : *augurium*, chance et spécialement chance heureuse, *Cid*, 988; *Cin.*, 611, etc.
**Hostie**, victime, *Hor.*, 768; *Pol.*, 1720.

**Idée**. = image. Rac. : ἰδέα, *Nic.*, 869.
**Illusion**, sens actif (Cf. *illusio*), *Pol.*, 60.
**Indice**, dénonciation, *Cin.*, 1686.

**Inégal**, différent, capricieux, *Cin.*, 255.

**Injurieux**, injuste, *Hor.*, 1198; *Pol.*, 1394.

**Intéresser**, toucher quelqu'un par la part qu'il a d'une chose. *S'intéresser* = intervenir (Cf. *interesse*), *Cid*, 917; *Hor.*, 1464.

**Invaincu** (*Loyal Serviteur*, Amyot, etc.), *Cid*, 418.

**Irriter**, accroître, *Pol.*, 544.

**Las**, adjectif, qui sert d'interjection plaintive; d'où: hélas, *Hor.*, 715.

**Mal** a une valeur négative dans *mal* propice, *Pol.*, 273; *mal* content, *mal* propre, etc., (sens latin).

**Malheureux**, funeste, *Cin.*, 975.

**Malin**, méchant, pervers, *Pol.*, 1057.

**Maîtresse**, comme amante, sans aucun sens défavorable, *Cid*, 303; *Pol.*, 210.

**Manie**, fureur, *Cid*, 457; *Pol.*, 830.

**Marques**, qualité par laquelle on se distingue, *Pol.*, 469.

**Mélancolie**, amère tristesse, *Cin.*, 858.

**Ménager**, manier, traiter, gouverner, *Pol.*, 337.

**Miroir**, exemple, *Hor.*, 455.

**Montre**, revue, *Menteur*, 1, 1.

**Mouvements**, sentiments passionnés, *Pol.*, 455.

**Neveu**, petit-fils, *Cin.*, 1030.

**Nom**, réputation, renom, *P.*, 420.

**Nourriture** : 1° éducation, *Nic.*, 539; 2° élève, *Nic.*, 571.

**Nuage**, obscurité, *Cid*, 446.

**Objet**, la personne aimée, *Cid*, 761; *Hor.*, 118; *Nic.*, 894; *Cin.*, 928; *Pol.*, 458.

**Ombrage**, soupçon, jalousie, *Nic.*, 660.

**Ordre**, loi, *Cin.*, 559.

**Oter**, délivrer, *Cid*, 397; *Pol.*, 1226.

**Ordonner** : 1° disposer dans un certain ordre, *Cid*, 189 (cf. *ordinare*); 2° disposer de, *Cin.*, 517.

**Ouvert**, franc, *Hor.*, 1227, *Pol.*, 614.

**Panique**, crainte mal fondée, *Nic.*, 331.

**Parricide**, tout crime énorme qui outrage la nature (Cf. *parricidium*), *Hor.*, 320; *Cin.*, 817.

**Partir**, provenir, *Cin.*, 888.

**Passer**, faire passer pour, regarder comme, *Cin.*, 485; *Nic.*, 259; 1094.

**Pendre**, suspendre, *Pol.*, 1121.

**Pièce**, tromperie, malice, *Nic.*, 711.

**Pitié**, faire pitié, exciter la compassion, non le mépris, *Pol.*, 18.

**Pitoyable**, compatissant, *Pol.*, 1010.

**Plaindre** : 1° *transitif*, déplorer, regretter, *Hor.*, 479; 2° *intransitif*, gémir, se lamenter (Cf. *plangere*), *Hor.*, 1046.

**Pompeux**, glorieux (mais non fastueux), *Pol.*, 556.

**Pousser**, produire vivement, faire sortir (grande variété de sens figurés), *Cin.*, 368; *Pol.*, 440, 1334.

**Préoccuper**, engager d'avance, *Nic.*, 1173.

**Presser**, serrer, étouffer, *Hor.*, 527.

**Prêt** à : 1° disposé à ; 2° sur le point de, *Pol.*, 744.

**Province** : 1° le pays qu'on a en garde, *Cin.*, 1253; 2° l'État, *Cid*, 1122.

**Purger**, justifier, *Nic.*, 1241.

**Querelle**, parti, *Hor.*, 376, 1709.

**Quereller**, accuser, *Hor.*, 529, 541.

**Quitter** : 1° céder, *Nic.*, 657; 2° cesser de s'attaquer à ; *Pol.*, 1108; *Rod.*, 1740.

**Raison**, compte. Tirer ma *raison*, exiger le compte qui m'est dû, *Cid*, 331.

**Ranger** : 1° placer, situer, *Nic.*, 608; 2° réduire, *Cid*, 289; *Hor.*, 608.

**Ravaler**, abaisser. Rac. : *aval*, de haut en bas, *Cid*, 1515; *Pol.*, 393.

**Rebeller** (se), se révolter, *Pol.*, 1070.

**Reconnaître** qqu'un, lui témoigner de la reconnaissance, *Sanche*, 30.

**Réduire**, ramener (Cf. *reducere*), *Hor.*, 65.

**Regard**, pour mon regard = pour ce qui me regarde, *Hor.*, 1065.

**Remener**, remmener, *Nic.*, 1391.

**Remis**, calme, tranquille (Cf. *remissus*), *Hor.*, 149; *Pol.*, 1040.

**Remise**, délai, *Pol.*, 23, 1655.

**Remplir**, satisfaire à ce qu'exige (le nom, la naissance), *Nic.*, 1358.

**Rendre** : 1° accorder, acquitter, *Hor.*, 1777; 2° livrer (combat), *Cin.*, 1343; 3° se *rendre* = devenir, *Rod.*, 1608.

**Reprocher**, représenter avec force, mettre sous les yeux (Cf. bas latin, *repropriare*), *Cin.*, 10.

**Respirer**, souhaiter passionnément, *Hor.*, 1272.

**Ressentiment**, toute impression profonde qui revit dans l'âme, *Pol.*, 801.

**Reste**. Au *reste* = il me reste à vous dire que, *Cid*, 607.

**Retrancher**, faire disparaître, supprimer, *Pol.*, 226.

**Revancher**, rendre la pareille en mal ou en bien, *Cid*, 1798.

**Rêver**, voir en rêve, *Pol.*, 4.

**Rompre**, prévenir, empêcher l'accomplissement de, *Pol.*, 56, 1501; *Nic.*, 25.

**Sang**, race, famille, descendant, *Cid*, 266; *Cin.*, 60; *Pol.*, 923.

**Seconder**, venir en second lieu, suivre, *Hor.*, 1575.

**Séduire**, égarer (Cf. *seducere*), *Pol.*, 807, 880.

**Sentiment**, ressentiment, *Hor.*, 719.

**Séparer**, disperser, *Hor.*, 347.

**Serpenteau**, fusée volante qui tournoie en serpentant, *Ment.*

**Sexe**, sexe féminin (Cf. *sexus, Sil. Ital.*), *Hor.*, 14.

**Soins**, soucis, préoccupation, *Hor.* 116, 637.

**Songer**, voir en songe, *Pol.*, 14.

**Stupide**, frappé de stupeur, *Cin.* 1542.

**Submission**, soumissions (commence à vieillir), *Cid*, 359.

**Succéder**, arriver, et, en particulier, arriver heureusement, *Cin.* 1272.

**Succès**, résultat bon ou mauvais, *Hor.*, 18.

**Supposé**, substitué, mis à la place, *Cin.*, 1032.

**Tandis**, pendant ce temps-là (Cf. *tamdiu*), *Hor.*, 1155.

**Teinture**, marque, *Cid*, 864. Cf. Bossuet : la *teinture* de cette honte.

**Temps**. Tout d'un temps = en même *temps*, *Cin.*, 1135.

**Titre**, qualification (Cf. *titulus*), *Pol.*, 786.

**Tour**, forfait, *Hor.*, 1029; *Nicom.*, 1074.

**Trahir** : 1° livrer (*tradere*), *Pol.*, 899; 2° faire échouer (*Pol.*, 446); 3° démentir, renier, *Nic.*, 897.

**Trancher**, interrompre, arrêter, faire cesser, *Hor.*, 501; *Pol.*, 1372, *Cid*, 40.

**Travaux**, épreuves, combats (Cf. *labores*), *Pol.*, 1090, *Hor.*, 194.

**Trébucher**, tomber, *Pol.*, 1574.

**Triste**, fatal, maudit (Cf. *tristis*), *Pol.*, 245, 934.

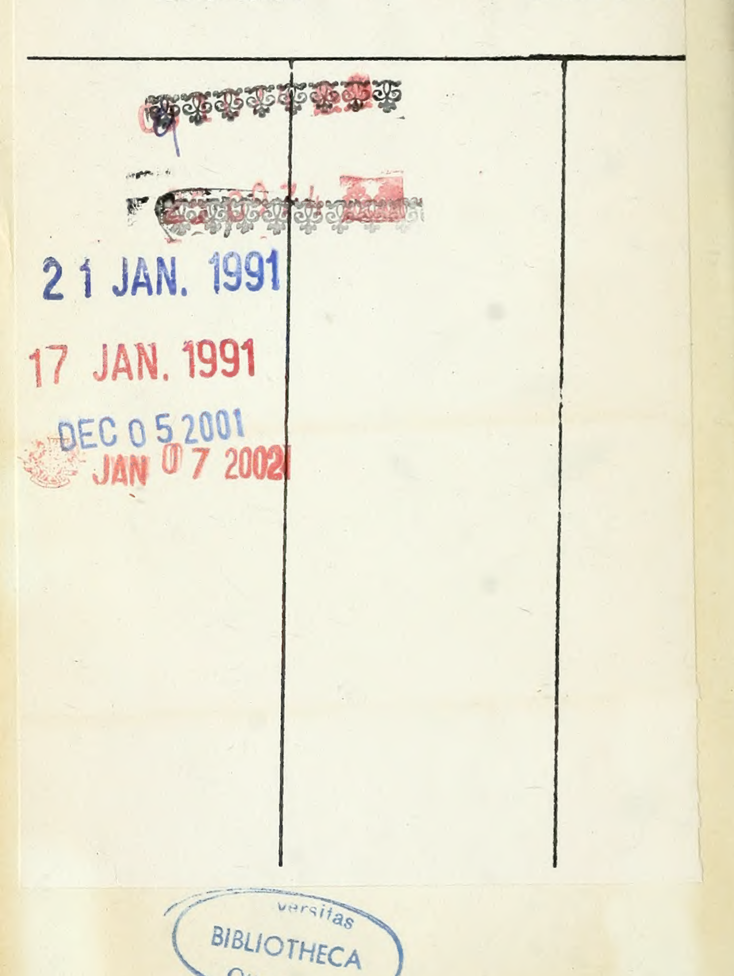
**Trône**, le lieu fermé de balustres où était le siège royal; par conséquent : dans le *trône*, remplir un *trône*, *Nic.*, 1358; *Pol.*, 1188, etc.

**Vanité**, faire vanité = faire gloire, *Hor.*, 72, 485.

**Vengeur**, celui qui punit (Cf. *vindicare*), *Cin.*, 225.

**Vertu**, mérite (Cf. *virtus*), *Pol.*, 330.

Typographie Firmin-Didot et Cᵉ. — Mesnil (Eure).



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Librai
University of
Date Due
21 JAN. 1991
17 JAN. 1991
DEC 05 2001
JAN 07 2002



